OCT. : 1950 LE YARD NUMÉRO : 23

Magazine policier mensuel PRIX : 60 FRS

Dans ce Numéro :

John GLOAG

ULTRA-SECRET

roman policier

suivi
d'un Récit historique, de Chroniques
et d'une nouvelle de

G. K. CHESTERTON

25, r. de l'Échaudé, PARIS

Le Cinéma

LES BAS-FONDS DE FRISCO

par Jules DASSIN

***LES BAS-FONDS DE FRISCO, par Jules Dassin.

Sous ce titre alléchant, se dissimule une histoire de pommes. Et si elle ne se passe pas au Paradis terrestre, on ne peut pas dire non plus qu'elle nous ouvre les portes de l'enfer. Ces bas-fonds sentent la tomate, les pommes de terre mouillées, un tantinet le poisson et, si l'on veut bien chercher, le fromage et les fruits... Le cadre comestible n'est pas désagréable, le film non plus. C'est même un film excellent à bien des points de vue. Et, justement, les scènes qui se passent aux Halles de San Francisco donnent lieu à des images particulièrement bien venues, vivantes, justes, d'une netteté parfaite. L'ambiance y est rendue simplement, avec une franchise qui est le résultat d'un style sans hésitation et d'une remarquable qualité photographique. A aucun moment on ne sent la recherche de l'effet et tout cela grouille, s'agite de façon tout à fait convaincante.

Le sujet du film est en lui-même peut-être moins intéressant. Non point qu'il comporte des invraisemblances ou des outrances excessives, mais il paraît assez conventionnel dans son inspiration.

Après un long voyage à travers le monde, un jeune homme retrouve son vieux père, sa vieille mère et sa fiancée, restés au pays. Il est joyeux, il apporte des cadeaux, il est presque riche!... Mais voilà qu'il apprend que son père est devenu infirme. Il ne peut plus se servir de ses jambes. Comment cela est-il arrivé? C'était il y a quelques mois, lui raconte sa mère. Le père était allé vendre des tomates à San Francisco et c'est avec un certain Figlia qu'il conclut le marché. Celui-ci lui a versé un bon prix, l'a payé, puis l'a fait boire, beaucoup boire et l'a remis sur son camion. Ce qui s'est passé après, personne ne le sait, le père s'est réveillé dans le fossé, blessé, son camion en pièces et sans un dollar en poche... Il est persuadé que c'est Figlia qui a fait le

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

LE CINEMA

Les bas-fonds de Frisco, par Sammy..... pages 2 et 3 couverture

ROMAN

Ultra-secret, par John Gloag, traduit de l'anglais par F. Darmont..... page 3

NOUVELLE

Des Vessies pour des Lanternes, par G.-K. Chesterton, traduit de l'anglais par M.-B. Endrèbe..... page 116

AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSE

Un mystère de chambre close, par R. de St-Junin.... page 124

CRITIQUE

Les livres policiers ..... page 127

N° 23 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS,*** 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**

un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

Personnages de « ULTRA-SECRET »

Mr. VINCEY, alias Sam Rivers.

Sir Gresley HAVEN, châtelain de Frindon.

Sylvia HAVEN, sa fille.

CARRINGTON, intendant de Frindon.

Le Colonel Sinclair FOREST.

Mrs. FOREST, femme du précédent.

Mrs. GRUYTER.

Mr. BOMGOFFI.

Mr. LENOIR.

Mr. HELGAR.

Le Capitaine RAFFERTY.

Mrs. RAFFERTY, femme du précédent.

Mr. FLETWOOD IRON.

Docteur PEEVE.

Inspecteur CANTOR.

Sergent GRILLS.

CALDIN, journaliste.

SNOOPY, photographe.

Inspecteur WOAM.

La scène se passe à Frindon Hall, dans le Norfolk.

ULTRA-SECRET

par JOHN GLOAG

Traduit de l'anglais par F. Darmont

CHAPITRE PREMIER

C'était un roman passionnant et il m'avait bien aidé à passer le temps du voyage. Je posai le livre à côté de moi, et, tout à coup, j'eus l'impression que quelque chose d'extrêmement important venait de me sortir de l'esprit. Je restai là un moment, penaud et irrité, jusqu'à ce qu'au bout de quelques minutes je constatai que ce n'était pas seulement cette chose importante que j'avais oubliée, mais aussi beaucoup d'autres.

Je ne pouvais me rappeler qui j'étais, d'où je venais, ni où j'allais. Je ne me rappelai même pas mes propres traits. Tout d'abord, je fus effrayé. Pas trop, cependant. Je ne puis pas dire que j'éprouvai un véritable choc ou quelque chose de ce genre. Très vite, ce fut l'étonnement qui prit le dessus et je me sentis extrêmement curieux de ce qui allait se passer. Je n'avais qu'une idée en tête : je viens de perdre la mémoire, quel singulier problème à résoudre!

J'étais seul dans mon compartiment. Il y avait deux valises dans le filet avec un grand manteau noir posé sur l'une d'elles. Les wagons comportaient un couloir, ce qui permettait de penser qu'il s'agissait d'un assez long parcours. Je me trouvais en première classe et je vis, par les photos qui décoraient la cloison, que c'était le train de Londres vers le Nord-Est.

A ce moment, je m'aperçus qu'il y avait une glace derrière moi. Et je me contemplai longuement.

Je ne reconnus pas le visage qui me regardait. C'était pourtant bien le mien puisqu'elle reproduisait mes mouvements.

— Voilà qui est drôle, pensai-je. Je dois avoir rasé ces joues depuis des années, peigné ces cheveux au moins deux ou trois fois par jour et tout cela m'est absolument étranger. C'était un visage plein, bruni par le soleil, avec une moustache blonde qui avait été coupée ras, à moins qu'elle ne fît que commencer de pousser. Le nez était fort, un peu busqué, les yeux gris, les sourcils bruns et fournis. Un front

large et bien découvert. Les cheveux étaient d'un brun-roux et, comme je passais la main dessus, j'eus la surprise d'en détacher un faux toupet qui était ingénieusement ajusté avec le reste de ma chevelure pour dissimuler une place chauve. Je le remis en place machinalement. Il se confondait parfaitement avec le reste. Je devais le porter habituellement car mes doigts n'hésitaient pas pour le remettre en place. Apparemment, je devais être âgé d'une quarantaine d'années. Je portais un costume de laine sombre, une chemise de flanelle et une cravate rouge foncé. Je regardai ma montre : quatre heures. J'inventoriai le contenu de mes poches. Je trouvai un portefeuille contenant trente-deux billets d'une livre, trois billets de dix shillings, quelques timbres-poste et une demi-douzaine de cartes. Trois de ces cartes portaient le nom d'une firme « Vincey Westing and Mayew », sans adresse, mais avec les mots : Agents de publicité, dans le coin à gauche. La quatrième portait le nom « R. K. Boyden » au milieu et « Vincey Westing and Mayew » en petites lettres dans le coin. La cinquième portait John Vincey, club des voyageurs et la dernière était libellée ainsi : Sir Gresley Haven Bart. K. B. E. avec l'adresse Frindon Hall Great Frindon, Norfolk.

Cela ne me menait pas loin. Aucun de ces noms ne me rappelait rien. Que je fus John Vincey ou R. K. Boyden, que j'eus quelque chose de commun avec une firme de publicité du nom de Vincey Westing and Mayew, c'était choses que j'ignorais complètement. Toutefois, j'étais sûr de ne pas être Sir Gresley Haven. Je n'avais rien d'un baronnet.

J'avais un porte-mine en or, un trousseau de huit clés enfilées dans un anneau, à quoi bon tout énumérer. Il n'y avait pas un seul objet qui portât des initiales. Il n'y avait ni lettres ni papiers dans mes poches; j'y trouvai, toutefois, un agenda sans nom ni adresse. Les premières pages étaient blanches, mais à partir du mois d'octobre il y avait force dates et notes, des initiales la plupart du temps. Ce mois avait manifestement été chargé d'occupations. Je constatai que l'agenda avait été acheté à New-York chez Macy. Une ou deux notes avaient trait à l'Amérique. Il y avait des indications d'heures de trains. Il y avait, au milieu du mois, une adresse : « Jervons, Hôtel Chicago ». Au commencement de novembre, une note portait : « Le Majestic appareille à minuit. » Plus rien après cela, sauf, à la date du dernier vendredi du mois, un mot : **Frindon.** Frindon? Frindon? Frindon? Peut-être allais-je à Frindon Hall? Mais, comme invité ou comme propriétaire? De toute façon, qui que je fus, je ne pouvais être Sir Gresley.

Il n'y avait donc plus rien après le dernier vendredi de novembre. Pas d'erreur possible sur le mois. C'était bien novembre. Le paysage alentour était battu par le vent d'Est et il faisait déjà presque nuit.

Je finis par trouver, dans mes poches, un billet de retour de première classe de Liverpool Street à Downam. Cela me donnait la date : nous étions au dernier vendredi de novembre. Il y avait une carte du

réseau sur la paroi du wagon et j'y trouvai Downam, à mi-route entre King' Lynn et Elys.

Bref, dix minutes environ après la perte de ma mémoire, j'avais appris ce qui suit :

J'avais la quarantaine. Je n'étais pas sans coquetterie (le faux toupet l'attestait). Je m'appelais peut-être Vincey, du Club des voyageurs ou Boyden, j'avais, probablement, quelques rapports avec une certaine firme Vincey Westing and Mayew et j'allais probablement rendre visite à Sir Gresley Haven à Frindon Hall. Je m'étais rendu aux U. S. A. en octobre et n'en étais revenu qu'au début de novembre. J'avais un billet pour Downan où, sans doute, quelqu'un de Frindon Hall viendrait m'attendre.

Oui, et l'agenda donnait la date de l'année : 1934. J'étais là, sans savoir qui j'étais, commençant ma vie au moment où j'avais lu la dernière page de ce roman.

— Eh bien, me dis-je. Qu'est-ce que je pourrai bien apprendre encore.

Je descendis les deux valises. Elles étaient fermées à clé; j'essayai les plus petites de mon trousseau jusqu'à ce que je trouve la bonne. Il n'y avait pas d'initiales et, lorsque je les eus ouvertes, je trouvai un costume de laine, une veste de chasse en cuir brun, du linge, mais rien ne portait de marque spéciale. Les vêtements avaient été achetés à New-York. Ils portaient l'adresse d'un tailleur de la Cinquième avenue. Le linge venait également d'Amérique. La veste de chasse était neuve et c'était la seule chose d'origine anglaise. Elle portait, derrière le col, la marque d'un magasin de Régent Street.

Il était clair, d'après mon agenda et les objets contenus dans mes valises, que j'arrivais tout droit des Etats-Unis et je me posai la question : suis-je Américain? Je m'objectai que, s'il en était ainsi, l'aspect d'un train anglais ne me semblerait pas aussi familier. D'un autre côté, cependant, il était possible que j'eusse beaucoup voyagé en Angleterre dans le passé et que je sois arrivé à m'y sentir aussi à l'aise que dans mon propre pays.

Cela m'amena à chercher ce que je pouvais en connaître.

Il y avait du papier et un sous-main dans une des valises. Je me mis à prendre en note les bribes de connaissance qui pouvaient me rester. Je commençai par Londres. Puisque j'en venais, je devais en savoir quelque chose.

Je me souvenais de Londres. La ville m'était familière. J'écrivis : « Liverpool Street. Arrivé là par le métro ou l'autobus n° 11. » Ce n'était pas un mauvais début. Je ne parvins pas à me rappeler ce que j'avais fait ce jour-là : probablement pris un taxi pour charger mes bagages. Bagages, — bagages — un Anglais n'aurait pas dit cela, n'est-ce pas? Bagage était un terme américain. Quoi qu'il en soit, je cherchai à réveiller mes souvenirs sur Londres. Pall Mall, Waterloo Place, Duke of York, Steps, les oiseaux du lac de Saint-James Park, Whitehall, le Cénotaphe, la Grosse Horloge et le Parlement. Il sem-

blait bien que, ce dont je me souvenais c'était plus particulièrement les choses qui frappent ordinairement l'attention d'un étranger. Cela tendait à confirmer la théorie de mon origine américaine. Il valait donc mieux chercher à évoquer l'Amérique, en commençant par New-York.

Alors, des impressions me revinrent en masse; impossible de les écrire assez vite. Pour la première fois, j'eus, dans un éclair, le souvenir d'une rencontre avec un être humain. C'était sur un grand bateau, probablement ce « Majestic » qui m'avait, selon toute apparence, amené de New-York. Je me promenais de long en large sur le pont avec un homme grand, de bonne apparence. Il avait des cheveux blancs. Nous étions habillés tous deux pour le lunch et nous venions de prendre l'apéritif.

— Venez donc me voir, chez moi, disait-il. Je voudrais pousser cette conversation un peu plus loin.

— J'en serais enchanté, avais-je répondu, en acceptant l'invitation.

Tout cela m'était revenu dans un éclair. Je présumai que ça devait se rapporter au but de mon voyage.

Le train ralentissait et ne tarda pas à s'arrêter dans une gare. C'était Ely et quand le contrôleur passa le long du train, montrant sa tête à chaque compartiment en demandant : Pour quelle destination? je lui demandai à quelle heure nous arriverions à Downam.

— A deux heures quarante-neuf, me répondit-il.

Encore vingt minutes environ, avant d'être fixé. Il y avait environ une demi-heure que j'avais perdu la mémoire et je continuais à considérer la chose comme une expérience intéressante et nullement alarmant. Cependant je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'elle comporterait pas mal de conséquences fâcheuses qu'on pourrait difficilement éviter.

Alors, une pensée me vint : « Comment se fait-il que je n'aie pas songé à révéler ma situation? On pourrait alors m'identifier. »

Ceci réveilla une pensée au fond de mon subsconscient : j'eus la certitude que j'avais une tâche à remplir et qu'il était d'une importance capitale que je puisse la mener à bien, sans que personne soupçonnât de quoi il s'agissait; mais, ce qu'était cette tâche, je n'en avais pas la plus légère intuition. Une charmante situation comme on voit!

Mais pourquoi me demandai-je, pendant que le train repartait, faut-il tenir cette tâche secrète? Quel peut-être ce genre d'occupations qui ne peut être révélé. Je ne trouvais rien, à moins que... à moins que... et alors, il y eut comme un déclic dans ma conscience. Ce fut comme une trappe qui s'entr'ouvrit soudain ,laissant passer un rayon de lumière et ce que j'appris me donna le frisson.

Je savais qui j'étais mais je ne pouvais pas me rappeler qui je prétendais être. J'avais dû me surmener et ma mémoire m'avait abandonné.

La mission dont j'étais chargé exigeait que je fasse disparaître toute

trace de ma véritable identité, car il fallait que personne ne put se douter de ce que j'étais réellement : l'Agent Fédéral Sam Rivers, un G-man qui connaissait l'Angleterre à fond et avait la spécialité de se faire passer pour un Anglais.

— Eh bien, c'est parfait, Sam, me dis-je. Je suis heureux de vous retrouver enfin; mais c'est dur de ne pas savoir ce que vous prétendez être ni dans quelle affaire vous allez fourrer votre nez.

Malgré tout, il était agréable d'être fixé sur sa nationalité; mon existence paraissait maintenant redevenir normale et non plus pleine d'étrangetés et de lacunes. Mais, bien que j'eusse réussi à me retrouver, je ne pouvais me rattacher à rien ni à personne. A partir de là, tout était obscurité. Je ne savais pas si j'étais né en Amérique ou si j'y étais venu après ma naissance. Je ne pouvais rien me rappeler ni de mes parents, ni des souvenirs qui avaient peuplé mon enfance. Rien de personne ne me revenait en mémoire. Je ne m'étais jamais trouvé aussi désespérément seul même à Chicago quand j'étais dans cette auto de la mort avec Pintetto et son gang. Cela, je ne l'avais pas oublié, mais, à présent, il ne m'était pas possible d'appeler à l'aide. Un G-man perdant la mémoire au cours d'une mission, c'était le monde sens dessus dessous. Je ne savais pas où se trouvaient mes répondants à Londres. Certainement, je pouvais téléphoner Whitehal 1212 et donner un aperçu de la situation. Mais j'avais mon amour-propre.

— Attendons d'avoir atteint Downam, Sam, mon garçon, me dis-je. Nous verrons alors à aviser.

CHAPITRE II

Le train s'arrêta à Littleport et à Hilgays et nous roulâmes, dans le brouillard, vers la gare suivante qui était Downam. Une demi-douzaine de voyageurs s'y arrêtèrent et je descendis moi-même avec mes deux valises : aucun porteur n'était en vue. J'étais à mi-chemin de la sortie, tandis que le train repartait, quand un homme en uniforme de chauffeur s'avança, porta la main à son chapeau et dit :

— Monsieur Vincey, sans doute?

— C'est moi, répondis-je non sans plaisir. Enfin, j'apprenais qui j'étais. Il s'empara de mes bagages et trancha la question de ma destination en disant :

— Je suis de Frindon Hall, Monsieur.

— Parfait, dis-je. Et une réflexion me traversa aussitôt l'esprit. Si j'étais là pour une affaire, il me fallait prendre l'allure d'un Anglais et éviter de trahir ma nationalité.

Il me désigna une auto arrêtée devant la gare. C'était une Rolls d'un modèle un peu ancien mais fort luxueuse. Il disposa une épaisse couverture sur mes genoux, plaça mes bagages à côté de lui et nous partîmes dans le brouillard. Cela dura une bonne demi-heure, et nous finîmes par débarquer devant un portail qui ouvrait sur une longue avenue. Un portier vint en pousser les battants et, quand la lumière de nos lanternes tomba sur les troncs des arbres, je vis que le brouillard avait diminué. L'avenue n'en finissait pas et nous tournâmes plusieurs fois avant de nous arrêter devant une grande maison. Un serviteur qui me parut être l'intendant, vint ouvrir la portière et, dans le hall, je me trouvai en face du personnage de haute taille, aux cheveux blancs, que j'avais rencontré sur le bateau.

— Comment allez-vous, Monsieur Vincey? Je suis heureux que vous ayez pu venir.

Il y avait une jeune fille derrière lui, une de ces brunettes rondes, petite, avec un sourire qui aurait fait merveille sur une réclame pour un rouge à lèvres ou un dentifrice; un de ces sourires qui vous frappent au premier abord et auquel on ne peut s'empêcher de rêver ensuite. Sir Gresley la présenta :

— Ma fille, Sylvia.

— Vous devez avoir eu un voyage exécrable, Monsieur Vincey, dit-elle. Elle n'ajouta rien. Sa voix répondait exactement à son sourire, c'était comme un roucoulement.

— Je pense que vous voudrez faire un peu de toilette et voir votre chambre, dit Sir Gresley qui se chargea de me conduire. Sylvia Haven se retira et nous montâmes à l'étage supérieur par un grand escalier qui occupait le fond du hall. Au pied des marches, se trouvait un grand vase oriental. En montant les marches, on avait la sensation d'enfoncer les pieds dans du sable tant les tapis étaient épais. On pouvait marcher sans faire aucun bruit.

J'eus tout le temps d'examiner mon hôte. C'était un vieux monsieur d'aspect distingué, à la démarche encore jeune. De larges épaules, de longues jambes, des mains puissantes, un fort bel homme. Ses épais sourcils bruns se rejoignaient au milieu du nez et ses yeux étaient de cette couleur foncée qui les fait paraître noirs la nuit. Il portait une moustache militaire coupée court, à peine grisonnante. Mais sa chevelure couleur de neige trahissait son âge. Il devait friser la soixantaine.

Les proportions de la maison étaient vastes. Il y avait une longue distance de la galerie jusqu'à ma chambre.

Le feu était allumé dans ma chambre. Elle ressemblait à une salle de musée. Le lit avait les dimensions d'un autobus londonien, avec un baldaquin et des rideaux.

— Carrington rangera vos affaires, dit Sir Gresley. Nous dînons à huit heures, en cravate noire. Je pense que vous aimeriez prendre un verre de sherry avant de vous changer.

Je compris que Carrington, c'était l'intendant.

— Merci, répondis-je. Je vais me laver un peu et je descends tout de suite.

— Vous trouverez votre chemin?

— Je trouve toujours mon chemin quand il y a un verre de sherry au bout.

Pendant que je procédais à mes ablutions dans la salle de bains attenante à la chambre, Carrington arriva et se mit à défaire mes valises. Il donnait l'impression de porter des semelles feutrées non seulement aux pieds mais aux mains. On s'apercevait à peine de sa présence, tant il se mouvait silencieusement.

C'était un homme pâle au teint délavé, mince, avec des cheveux couleur de sable, des yeux un peu trop rapprochés pour mon goût, d'un gris pâle. Il avait une figure de renard, le nez en lame de couteau et presque pas de sourcils.

— Le dîner est à huit heures, Monsieur, dit-il quand je sortis de la salle de bains.

Comme j'enfilais ma jaquette, une pensée me vint. Le costume que je portais était vieux et je regardai la marque de la poche intérieure. Certainement, elle devait cadrer avec mon identité, mais, alors, je fus à même de constater que Sam Rivers était homme à ne négliger aucun détail. Elle portait le nom de J. Vincey. La date indiquait décembre 1933 et le magasin du tailleur était à Boyle Street, Saville Row.

Je regardai dans la glace au-dessus de la cheminée et vis Carrington qui m'observait tout en vaquant silencieusement à sa besogne. Je fis mine de fouiller un moment dans ma poche, comme si je cherchais quelque chose et sortis mon étui à cigares. En descendant, j'espérai qu'il ne se trouverait pas dans mes valises quelque chose qui pût me trahir. Rien, je le sentais, ne pouvait échapper à la perspicacité de cet intendant.

Il n'y avait personne dans le hall, mais une porte était entr'ouverte à droite et je pus entendre des voix de l'autre côté. Je m'avançai et me trouvai dans une grande pièce toute baignée d'une lumière voilée. Il y avait une demi-douzaine de personnes attablées devant des boissons. Les conversations s'arrêtèrent et tout le monde me regarda. « Attention, Sam; me dis-je, n'allons pas hasarder d'allusions intempestives; ces gens vous prennent pour un agent de publicité, et n'oublions pas que nous nous nommons John Vincey. »

— Venez donc à mon aide, Monsieur Vincey. Nous parlions d'Hollywood et Daddy dit que vous aimez tout ce qui est Américain.

Sir Gresley avait dû venir derrière moi, car j'entendis sa voix retentir derrière mon épaule.

— Mais il faut d'abord que je vous présente tout le monde, Monsieur Vincey.

Il se mit à rire et continua :

— Je ne fais pas mystère de mes réunions de week-end. Parfois, elles sont toutes consacrées aux affaires, d'autres fois à l'agrément, seulement. Et, cette fois-ci, aux deux. Mais il y a toujours de la gaieté. Il avait mis la main sur mon épaule et me poussait vers une grande femme osseuse, à tête chevaline : M. Vincey, Mrs. Sinclair Forest et le colonel Forest.

Chacun me serrait les mains et à mesure que j'étais présenté par Sir Gresley, il disait « affaires » ou « plaisir » me donnant ainsi une indication sur les hôtes.

Voici la liste que je pris avec les indications de sir Gresley :

Mrs. Gruyter, Hollandaise, à ce que je supposais. Très grosse, courte et ronde avec des cheveux en désordre. Elle portait des lunettes avec des verres épais et parlait avec l'accent hollandais. Age : entre trente et quarante. Affaires.

Quelqu'un dont le nom sonnait comme Bomgoffi. Mais je n'en étais pas bien sûr car on ne peut pas forcer les gens à épeler les noms. Il n'était ni Anglais, ni Français, ni Allemand, ni rien que je puisse déterminer : un Russe, peut-être. Il était grand et brun et avait l'air d'un héros de cinéma, mais sa figure était déparée par une longue et mince moustache. Il parlait avec un peu d'accent. Affaires, également.

M. Le Noir. Un élégant Français, bien peigné. Parlant parfaitement l'anglais sans accent et habillé comme un Anglais. Affaires.

Mr. Helgar, un Scandinave. Un grand gaillard de plus de six pieds et bâti comme un champion poids lourd. De courts cheveux blonds, une figure dure et carrée et des yeux où brillaient des étincelles semblables à celles qui sortent d'un silex. Affaires.

Capitaine Rafferty, Irlandais, avec cette voix musicale que prennent les Irlandais à propos de n'importe quel sujet. Brun et mince, mais cinquante ans au moins et à en juger par son visage, avec une vie mouvementée derrière lui. Plaisir.

Mrs. Rafferty, sa femme. Une Américaine avec au moins vingt ans de moins que lui mais du genre de ces Américaines en acier. Elles vivent pour elles-mêmes et organisent la vie des autres uniquement dans ce sens. Je les connais bien. Près de la trentaine, elles ont les yeux battus, c'était précisément le cas des yeux bleus de Mrs. Rafferty. Elle avait une mèche blonde qui traversait ses cheveux noirs. Plaisir.

Le dernier de tous, Mr. Fleetwood Iron, un voisin de sir Gresley. De taille moyenne, dans les quarante-cinq ans, des cheveux bruns, portant toute sa barbe noire, avec des filets grisonnants. Des lunettes cerclées d'or, les yeux gris et la voix très douce et persuasive. Plaisir.

Et quand j'eus été présenté à tout ce monde et que Sylvia m'eût offert un verre de sherry, je me trouvai plongé dans une discussion sur les films américains.

Je ne suivais pas la conversation. Je ne me trouvai pas dans ce salon depuis plus de deux minutes qu'un pressentiment m'avait saisi. C'était peut-être un tour de mon imagination, peut-être un instinct, mais je me dis :

— Il va y avoir un meurtre.

Je regardai autour de moi cherchant à deviner où étaient le criminel et sa victime.

CHAPITRE III

Jusqu'au premier coup de gong, à sept heures et demie, je passai mon temps à méditer, passant en revue les personnages dont je venais de faire la connaissance et me demandant pourquoi au juste j'étais invité, quelle était cette affaire à laquelle sir Gresley faisait allusion et jusqu'à quel point j'y étais mêlé. J'étais sensé faire partie d'une agence de publicité. Quand on parlerait d'affaires, je devrais paraître au courant de cette matière. Cela ne paraissait pas aisé. Ne nous inquiétons pas, me dis-je, probablement aucun de ces gens n'y connaît rien et je n'ai qu'à m'en tenir aux généralités jusqu'à ce que je découvre ce qu'ils ont dans l'esprit. D'un moment à l'autre j'allais être appelé à discuter de quelque mystérieux projet d'affaires avec Mr. Le Noir, Helgar et cet oiseau de Bomgoffi, sous la présidence de sir Gresley. Je pensais qu'il ne serait peut-être pas mauvais de prendre contact avec un ou deux d'entre eux et de tâcher d'en tirer quelque chose; mais l'occasion ne s'en offrit pas avant le dîner.

L'énigmatique Fleetwood Iron tenait le dé de la conversation et se lança sur le sujet des antiquités de la région. Il s'était administré, coup sur coup, deux verres de sherry et en était à son troisième, lorsqu'il commença à me chambrer dans un coin et se mit à m'entretenir de la route romaine qui passait dans le domaine de Frindon Hall et où Sir Gresley lui avait permis de pratiquer des fouilles.

— Certainement, nous sommes ici au milieu de l'ancien royaume d'Ireni, me dit-il.

— Oui, dis-je.

Je vis qu'il avait tout un lot d'informations à dégorger et je pris l'attitude d'une victime résignée.

Je m'arrangeai pour poser une question ou deux.

— Vous résidez ici pendant que vous dirigez vos fouilles? demandai-je.

— Oui, dit-il. Sir Gresley m'a très aimablement invité chez lui. Nous avons creusé les premières tranchées et trouvé déjà quelques pièces de monnaie et quelques poteries brisées. Et il continua sur ce ton pendant quelque temps. Puis il s'arrêta :

— Mais, peut-être, je vous ennuie. St je comprends bien, vous venez de revenir des Etats-Unis avec Sir Gresley?

Je fus heureux d'en être ainsi assuré mais je me demandai avec

angoisse si j'avais rencontré ce dernier sur le bateau ou si j'avais eu quelque chose à faire avec lui aux Etats-Unis même. Le diable était que j'ignorais si j'avais été employé par Sir Gresley, si mon affaire le concernait, s'il était ou non suspect, s'il ne m'avait pas ménagé ce prétexte de publicité pour me permettre de mener une enquête ou, au contraire, si je n'étais pas chargé par le Département de le surveiller. Tirer tout cela au clair, n'était pas une petite affaire.

— Avez-vous par hasard vu la Foire de Chicago? demanda Mr. Iron.

Je me rappelai cette note sur mon agenda : Jersons Hôtel Chicago. J'eus ma réponse prête.

— Oui, je l'ai vue, répondis-je.

— Cette habitude des expositions se répand de plus en plus, dit Mr. Iron. Je me demande souvent si ces foires ont réellement une valeur éducative.

— Elles ont au moins un résultat positif, dis-je. Car il me revint, à ce moment, à l'esprit, une histoire que j'avais entendue à Chicago. Le directeur d'un journal de Chicago avait eu l'idée de donner, à son public, un aperçu des réactions du public; en conséquence, il posta des reporters à toutes les portes de l'exposition et leur demanda de faire des comptes rendus sur les propos qu'ils avaient pu surprendre. Tous ces reporters revinrent dire à leur directeur qu'ils n'avaient rien à lui rapporter. — Comment? Personne ne dit rien? — C'est là justement l'embarras répondirent-ils. Chaque personne sortant de l'Exposition dit : Dieu! que mes pieds me font mal.

— Un commentaire remarquable sur la capacité de réception du public, dit Mr. Iron en souriant. Etes-vous resté longtemps en Amérique, Monsieur Vincey?

— Pas très longtemps, dis-je. Les dates de mon agenda commençaient en octobre, je devais donc m'être embarqué en septembre. C'est ce que j'affirmais.

— C'était le meilleur moment de l'année, dit-il. Je m'y suis trouvé à la même époque, il y a quelques années.

Il me fallait dire quelque chose :

— Pour des conférences, sans doute?

— Pour des conférences, en effet. Je n'aime guère à en faire, mais je voulais réunir des fonds pour financer des fouilles, c'est pourquoi je m'entendis avec un agent de publicité pour une tournée de conférences. Il eut un sourire : Il annonça mes conférences sous un titre que je n'aurais certainement pas choisi. Vous, Monsieur Vincey, un expert en la matière, vous en apprécierez sans doute la valeur publicitaire. Mon agent intitula mes conférences : « Quand les Anglais n'étaient que des Indigènes. »

— Je parie que cela réussit, dis-je.

— Le public vint très nombreux, dit-il.

Le gong retentit à ce moment et Mr. Iron dit :

— Ah! voici le premier avertissement. J'aime à prendre mon temps pour m'habiller.

Les hôtes commençaient à s'agiter. Je montai à ma chambre. J'avais l'impression déplaisante que Mr. Iron essayait de me tâter. Ce n'était qu'une impression : peut-être était-ce une conversation banale de sa part. Mais je flairais quelque chose derrière.

Pendant que je me savonnais dans mon bain, une idée me frappa soudainement. Aucune des personnes de la société à l'exception de Sylvia Haven ne me plaisait. Les hommes étaient ou trop grossiers ou trop affectes ou tout bonnement stupides.

— Sam, mon garçon, il vous faut prendre garde à Sylvia, aussi. Cette dame ne doit pas vous en imposer uniquement parce qu'elle est agréable à voir. Ce que vous avez à faire est de tenir tout le monde en suspicion, si vous ne voulez pas vous laisser rouler, fût-ce ou non par la personne la plus séduisante.

Je m'habillai à mon aise et descendis dans le hall à huit heures moins cinq. Mr. Fleetwood Iron était là, le plastron immaculé de sa chemise faisait ressortir sa barbe. Il sourit, tira un petit objet de sa poche, de son gilet et me le mit dans la main.

— Une des monnaies que nous avons mises à jour, dit-il en souriant, je l'avais dans ma chambre, j'ai pensé que vous aimeriez la voir!

J'ouvris ma main et vis une petite pièce noirâtre encrassée, avec de grandes taches. Je dus faire un effort pour paraître m'y intéresser, car, à ce moment précis, je venais de m'apercevoir que je n'avais pas la plus légère idée de ce que je pouvais avoir fait de mon insigne fédéral, et, ce qui était bien plus angoissant, je ne savais pas comment il était fait, ni quels chiffres il portait. Il ne me restait qu'à espérer que Sam Rivers était assez astucieux pour avoir trouvé une cachette convenable et hors de portée de l'intendant à l'œil de lynx.

CHAPITRE IV

Aucune chance pendant le dîner de tirer les affaires au clair. J'étais placé entre la femme du colonel et Mrs. Rafferty. La table était ronde, trop grande pour une conversation générale. Je dus me rabattre exclusivement sur ces deux dames et l'une et l'autre ne s'intéressaient qu'aux chevaux. Mrs. Rafferty s'entretenait de ce sujet avec le colonel Forest et Mrs. Forest avec le capitaine Rafferty. J'étais livré à moi-même et je tendais l'oreille pour tâcher de saisir quelque chose des autres conversations. Je surprenais un mot de temps à autre. Fleetwood Iron donnait des explications sur ses vestiges romains à Mrs. Gruyter, qui se bornait à écouter. Le Noir amusait Sylvia Haven, Sir Gresley entretenait une conversation animée avec Bomgoffi et Helgar ne disait rien à personne.

Tout était confortable et luxueux. Sir Gresley s'y connaissait en cigares, ainsi que j'en fis la découverte quand Sylvia se fut retirée, emmenant les dames.

— Rassemblons-nous autour du feu, dit Sir Gresley quand il eût refermé la porte sur elles : nous finirons notre porto ici.

— Je dois avouer mon penchant déterminé pour ces vieilles cheminées, commençait Fleetwood Iron, lorsque Helgar l'interrompit :

— A quand notre conférence, Sir Gresley?

Il se tenait debout devant la cheminée, resplendissant de vigueur et il avait l'air d'un ancien Viking qui aurait endossé un habit de soirée par erreur.

— Vraiment, il semble que c'est dommage de gâter une agréable soirée avec des questions d'affaires, dit Sir Gresley.

— C'est pour cela que je suis ici, riposta Helgar; vous l'avez assez annoncé vous-même à tout le monde.

— Buvez votre porto, mon cher, cela vous fera du bien, dit Sir Gresley.

— Certainement, Herr von Helgar vous pourriez déployer un peu de cette patience dont vos compatriotes se sont fait une célébrité, observa Le Noir.

Helgar se tourna brusquement et cracha presque ses mots :

— Je ne suis pas un Allemand, mais vous êtes un Alsacien, ce qui est pire. Je ne m'appelle pas von Helgar.

— Et comment vous appelez-vous? demanda Le Noir, avec un sourire.

— Eric Helgar et — il allait continuer — mais Sir Gresley l'interrompit.

— Pas de mesquines considérations de nationalité.

— Un Anglais parle toujours ainsi dans sa propre maison et sur son propre sol, dit Le Noir, un peu aigrement. Vous n'avez pas été envahis depuis 1066, vous l'oubliez, mais vous oubliez aussi que vous n'êtes plus une île.

— Prenez un peu de porto, invita Sir Gresley. Et, quant aux affaires — eh bien, mon cher Helgar, ne pourrions-nous pas les renvoyer à demain.

On servit le porto. Le colonel Sinclair Forest, après s'en être octroyé un autre verre dit :

— Vous savez, Haven, si vous avez à faire, que nous ne vous gênions pas. Si Iron et Rafferty veulent faire un bridge, ma femme sera le quatrième.

— Mon cher colonel, je n'y pense nullement, assura Sir Gresley.

C'est alors qu'une inspiration me poussa à tenter ma chance.

— Je suis dans l'affaire, messieurs, dis-je, et, si je puis vous être utile, peut-être, Mr. Helgar et moi pourrions examiner les grandes lignes de la question.

Le Noir et Bomgoffi ne furent pas de cet avis.

— Alors, peut-être pourrions-nous le faire ensemble, suggérai-je.

— Vraiment, je préfère réserver la discussion pour demain matin, Monsieur Vincey, dit Sir Gresley. Quand Helgar aura eu un peu plus de porto, il prendra patience.

— Si nous rejoignions les dames? proposa notre hôte après un bref silence.

Quand nous fûmes tous dans le grand salon, Rafferty et le colonel s'associèrent avec leurs femmes pour un bridge. Fleetwood Iron entama une conversation particulière avec Helgar sur les vestiges des anciens saxons. Le Noir se montra assidu auprès de la grosse et ronde Mrs. Gruyter; Sir Gresley et Bomgoffi causaient d'aventures de chasse et je fus laissé, en tête à tête, avec Sylvia Haven.

— Parlez-moi de publicité, monsieur Vincey, commença-t-elle.

Cela voulait être une entrée en matière.

— Ecoutez, lui dis-je, si vous étiez absorbée dans une tâche du matin au soir et ce, chaque jour de l'année, aimeriez-vous beaucoup d'en parler?

— Excusez-moi, dit-elle en riant.

— Si vous me racontiez plutôt quelque chose du sujet de cette belle vieille demeure?

— Elle est admirable, n'est-ce pas? On suppose qu'elle recèle toutes sortes de secrets. Mais on a bouché les cachettes et les passages secrets. C'est l'œuvre de ces prosaïques Victoriens. Certainement, Daddy a fait des merveilles ici, il a tout restauré, acheté de vieux panneaux pour les mettre en bonne place et remis les grandes cheminées en état. Ce qui suivit fut un vrai cours d'architecture mais j'aurais pris plaisir à l'écouter longtemps.

— J'aimerais bien que vous me fassiez visiter tout cela, dis-je.

— Allons-y maintenant, proposa-t-elle; c'est très différent la nuit. Il y a plus d'atmosphère; les arrangements modernes se remarquent moins.

— Parfait, dis-je, et nous nous levâmes.

— Je vais montrer à Mr. Vincey quelques-unes des pièces, Daddy, dit-elle à son père comme nous sortions.

Helgar et Le Noir, là-dessus, levèrent la tête.

— Permettez-moi de vous accompagner, dit Helgar, laissant Fleetwood Iron au milieu d'une phrase.

— Puis-je me joindre aussi, demanda Le Noir avec un salut à l'adresse de Mrs. Gruyter comme il se levait pour nous rejoindre.

— Parfait, nous allons faire le tour du propriétaire, dit Sylvia. Permettez-moi de jouer le rôle de guide. Immédiatement devant vous, Mesdames et Messieurs, voici la grande allée toute plantée de chêne, sauf à de rares intervalles qui ont été ménagés pour l'agrément des contrebandiers et de ces petits insectes qu'on appelle des perce-bois; les premiers y cachent leur marchandise et les seconds y tapissent leurs nids avec les fragments de chêne qu'ils ont grignotés. Le vase que vous voyez au pied de l'escalier est une pièce chinoise de l'époque des Mings, d'une valeur inestimable.

Elle continua ainsi, en nous montrant les curiosités. Le Noir lui donnait la réplique, Mais Helgar était aussi triste, malgré le tour enjoué de la conversation, qu'une idole de pierre.

C'était bien maladroit car il trahissait ainsi de la façon la plus évidente ce qu'il était réellement : l'homme le plus antipathique du monde.

— Comme c'est intéressant! s'exclama Le Noir quand Sylvia nous fit voir le commencement d'un petit escalier dans un placard du premier étage. Cet escalier avait été muré mais on disait qu'il conduisait à la salle à manger. Nous nous étions tous penchés vers l'intérieur du placard qui était vide et éclairé par une lampe électrique.

— Qu'est-ce que cela? demanda tout à coup Helgar en levant la main.

Dans le silence qui suivit, nous pûmes juste discerner un faible bruit, un léger tic-tac.

— Cela, dit Helgar, c'est un message en morse.

Sylvia éclata de rire.

— Mon cher monsieur Helgar, c'est un perce-bois qui déjeune, lui dit-elle.

— Eh bien, dit une voix aimable, vous êtes dans l'erreur, ma chère Miss Haven.

Nous tressaillimes. Mr. Fleetwood Iron venait à l'improviste d'apparaître.

— La petite voix que vous entendez, ce tac, tac, que l'on considère traditionnellement comme un présage de mort, est en réalité un appel amoureux. C'est ainsi que l'insecte appelle sa femelle en râclant sa tête contre le bois.

— De fortes têtes à ce que je vois, ces perce-bois, mais cela ne fait pas un vocabulaire bien éloquent, dit Sylvia. Sa femelle doit s'en lasser un peu.

— Je ne laisse pas de m'étonner de la frayeur qu'inspire cet innocent animal. Ce que nous entendons maintenant est un avertissement de mort.

Un malaise passa sur l'assistance.

— Oui, continua Fleetwood Iron, un présage de mort pour quelque solide poutre. Mais je doute que le vestobium rupavillosum...

— Comment? demanda Sylvia, je n'ai pas bien saisi tout à l'heure.

Fleetwood Iron répéta le nom et ajouta : « Je doute que notre petit ami occasionne autant de dommages aux belles œuvres d'ébénisterie que l'Ambitem Ponctatum qui est le fléau du mobilier.

— Chut! dit Helgar. Je voudrais écouter.

Nous fîmes tous silence mais le bruit avait cessé. Après trente secondes, il recommença :

— Tac, tac, tac, tac.

Sylvia dit en riant :

— Je crois que nous sommes indiscrets envers ce pauvre animal.

— Herr von Helgar a l'air de croire que nous épions quelque chose de plus dramatique qu'un insecte, observa Le Noir.

Helgar sortit du placard et regarda Le Noir.

— Non, dit-il, décidément, ce n'est pas du morse.

— Du morse! s'écria Iron. Il n'est pas question de ça!

En réalité, je n'en étais pas tout à fait aussi sur.

CHAPITRE V

Sir Gresley nous avait tous prévenus qu'il n'y avait pas d'heure pour les petits déjeuners. Personnellement, j'avais l'intention de me livrer, auparavant, à une visite des lieux et j'espérais que le reste de la société n'appartenait pas à la gent matinale. J'avais aussi l'espoir, qu'après une nuit de sommeil, je m'éveillerais, peut-être, dans mon état normal et sachant ce que j'avais réellement à faire. J'avais réussi jusque là, ou du moins je pensais avoir réussi, à masquer mon absence de mémoire, mais la vérité pouvait se faire jour d'un moment à l'autre. En attendant, je devais prendre toutes les informations possibles et la première chose qu'il y avait à faire était d'avoir une idée de la géographie de la maison et de ses alentours. Grâce à la tournée faite avec Sylvia, j'avais une idée assez précise des dispositions intérieures de la maison. J'avais découvert, au cours de notre promenade, que ma chambre était l'avant-dernière au premier étage de l'aile Est. Entre moi et l'extrémité de l'aile, il y avait une autre chambre occupée par Fleetwood Iron. Helgar et Bomgoffi étaient logés de l'autre côté. Il y avait, ensuite, une petite bibliothèque. C'était tout pour cette aile. Le Noir, Mrs. Gruyter, le colonel et Mrs. Forest habitaient l'aile ouest, ainsi que le capitaine et Mrs. Rafferty. Quant à Sir Gresley, il avait une minuscule chambre au second étage. J'avais appris qu'il était veuf depuis des années et que Sylvia tenait la maison depuis qu'il était installé à Frindon Hall. L'appartement de Sylvia occupait la partie centrale du premier étage. Il datait, m'avait-elle dit, du XVIII[e] siècle. Il était éclairé par trois grandes fenêtres. Il y avait de nombreuses et vastes pièces : une bibliothèque au rez-de-chaussée, une salle de billard, la salle à manger, deux salons d'enfilade, un petit boudoir, une salle d'armes, et une sorte de galerie à l'extrémité, sur laquelle s'ouvrait une grande serre. Je montai me coucher vers onze heures et demie et ne tardai pas à m'endormir.

Je m'éveillai un peu avant huit heures, comme il commençait à faire jour. Je me rasai après un bain froid, arrangeai cet absurde toupet dans mes cheveux et décidai de faire un tour. Il ne faisait pas précisément un temps engageant. Un épais brouillard régnait au

dehors et, à peine eus-je fait quelques pas, qu'il me sembla devenir de plus en plus dense et m'enveloppa complètement. J'avançai un peu dans l'allée et trouvai un chemin pavé qui partait de là. Je me mis à tourner autour de la maison, jetant un coup d'œil sur les parages et les communs pour finalement me trouver perdu dans le jardin. Je m'attendais à ce que le brouillard se dissipe bientôt car on commençait de voir un rayon de soleil qui s'efforçait timidement de percer les nuages. Comme je tâtonnai sur le chemin pavé, une vague silhouette se dessina dans l'ombre et je me trouvai, un instant après, en face de Bomgoffi. Il était enveloppé d'un grand manteau, mais ce lourd attirail ne le rendait nullement ridicule. C'était toujours le type élancé, brun et séduisant de la vedette de cinéma. Le mince trait dessiné par sa moustache gâtait seulement sa physionomie et lui donnait une apparence artificielle comme d'une mauvaise poupée de cire.

Je lui adressai un sourire de bienvenue et lui souhaitai le bonjour. Il se planta carrément devant mon chemin et répondit à mon salut.

— Vous êtes dehors de bonne heure, monsieur Vincey, me dit-il.

— Oui, dis-je. J'aime bien faire un tour de promenade avant déjeuner.

— Avez-vous un but de promenade?

— Aucun, en particulier. Mais j'aimerais voir les fouilles de Mr. Freetwood Iron.

— Ce n'est pas de ce côté, dit-il. Tenez, je vais vous montrer le chemin.

Il me prit par le bras et m'entraîna. Je me rendis compte qu'il se comportait comme un agent de police mais j'étais intéressé et pensai que je pouvais peut-être tirer de lui quelque chose.

— J'ai compris que nous allons avoir bientôt le plaisir de discuter le projet qui nous réunit, commençai-je.

Il se borna à répondre : oui.

Je fis une autre tentative.

— Sir Gresley, dis-je, tenait beaucoup à ce que notre discussion eût lieu sur le sol anglais. Cette fois, Bomgoffi s'avança un peu plus loin, car il dit :

— C'est une conception de grande envergure.

— Je la trouve bonne, répondis-je.

Il me pilota un moment, puis s'arrêta devant un petit pavillon d'été et dit :

— Vous n'avez qu'à continuer tout droit, je m'arrête ici.

— Très bien! Tous mes remerciements.

— Tout droit, répéta-t-il, avec une nuance d'impatience.

Ce chemin tourna tout à coup. Le brouillard s'épaississait, encore, quand, tout à coup, j'entendis un coup de feu : « Crack! whiszz! »

Je me précipitai aussitôt la face contre terre. Je savais où j'avais déjà entendu cela. Ma mémoire évoqua tout à coup une sinistre tranchée, à moitié pleine d'une eau bourbeuse. Il y avait un endroit

où nous nous baissions toujours, parce qu'il y avait une mitrailleuse en face.

Etendu par terre, j'évoquais ces souvenirs, me demandant qui diable pouvait s'amuser à pareille chose dans un pacifique domaine d'Angleterre en 1934. Encore une nouvelle complication à mon cas!

Peut-être avais-je été un de ces enthousiastes Américains qui s'étaient engagés dans l'armée anglaise avant que l'Amérique entrât dans la guerre. De là, cette connaissance des mœurs anglaises qui me faisait employer maintenant par le Département comme G-man pour des missions en Grande-Bretagne. Deux choses me préoccupaient. Primo : quelqu'un avait-il tiré sur moi délibérément? Et secundo : était-il encore posté là, attendant de me tirer à nouveau dessus? Je réfléchis un instant et il me parut que la meilleure tactique n'était pas de continuer à faire le mort, en conséquence, je criai :

— Faites attention, espèce d'imbécile. Ne savez-vous pas qu'il y a un chemin là derrière?

Personne ne répondit.

— Qui diable visiez-vous? criai-je encore.

Et, alors, j'entendis un léger bruit de pas s'éloignant de l'autre côté de la haie.

Ou bien le tireur cherchait une meilleure position pour m'atteindre ou bien il se retirait sous le couvert du brouillard. Je décidai de ne pas attendre davantage et me mis à courir aussi vite que je pus. A une distance de vingt yards, les deux haies qui bordaient le chemin s'arrêtaient brusquement et le chemin continuait tout droit dans la buée brillante du brouillard qui, lui-même, s'estompait de plus en plus. Au bout de deux cents yards, il avait complètement disparu. En face de moi et tout autour, se trouvait une prairie parsemée de bouquets d'arbres et, à quelque distance, je pus distinguer une hutte de branchages entourée de monticules de terre et un ou deux hommes au travail. Evidemment, c'était l'emplacement des fouilles. Tout en marchant dans cette direction, je me demandai si Bomgoffi n'avait pas prévu que quelqu'un l'attendait au passage et ne s'était pas arrangé pour me substituer à lui. Evidemment, il pouvait s'agir d'un simple accident. J'étais un peu vexé de ne pouvoir dire si le coup provenait d'un fusil ou d'un revolver. C'était là une chose que j'aurais dû savoir. J'en avais eu assez l'expérience à Chicago quand Pintetto et son gang étaient en lutte avec la police, mais là, ils se servaient de fusils de guerre.

Je trouvai deux hommes au travail dans d'étroites tranchées dessinées en zig-zag et, de l'autre côté d'une petite construction qui me fit l'effet de servir de resserre à outils, j'aperçus Mr. Freetwood Iron, chaudement emmitouflé dans un vêtement de laine.

— Bonjour, monsieur Vincey, dit-il.

— Vous êtes au travail de bonne heure, remarquai-je.

Il m'adressa un sourire très amical mais avec un rien de réticence.

— Vous aussi, dit-il.

CHAPITRE VI

Fleetwood Iron me fit les honneurs de ses fouilles. Il me fit entrer dans la hutte de bois et me montra quelques vitrines contenant des pièces de monnaie, des fragments de verrerie et des poteries noires. Il ne me parut pas qu'il y eût là rien de bien excitant, mais il en paraissait très satisfait.

Après un coup d'œil sur ces fragments, il m'emmena de nouveau dehors et me dit en se frottant la main :

— Et nous avons fait des trouvailles plus dramatiques. Mr. Vincey. Ce matin, ah! ce matin, j'ai découvert une tragédie.

Il me regarda du coin de l'œil. Aussitôt, mon impression de la veille revint. Devant tous ces gens réunis pour le week-end, **j'avais compris** que quelqu'un allait être tué et une pensée me frappa tandis que Fleetwood Iron me jetait ce regard. Diantre! me demandai-je, est-ce moi qui suis destiné à jouer le rôle de la victime?

Une seconde réflexion me vint. « Et si l'attentat contre moi, il y a quelques minutes, n'était pas sérieux? Si quelqu'un n'avait tiré que pour voir comment je prendrais la chose, si je ne disais rien, il pourrait rendre compte à qui de droit que je m'attendais à quelque chose de ce genre et que j'étais moi-même engagé dans une entreprise suspecte. » La chose n'était pas impossible. Aussi dès qu'Iron Flootwood eut prononcé le mot de tragédie, je répliquai :

— Je viens moi-même d'en faire les frais il y a quelques minutes.

Et je lui racontai l'aventure qui m'était arrivée derrière la haie.

Il secoua la tête.

— Etes-vous sûr que c'était un coup de feu? dit-il.

Je notai l'acuité du regard de ses yeux gris derrière ses lunettes d'or; ils semblaient me transpercer.

— Je reconnais un coup de feu quand c'en est un, répondis-je : spécialement quand il est tiré sur moi.

— Comment vous en êtes-vous rendu compte?

Je vis que j'avais commis un impair, mais je me rattrapai promptement sur la guerre et répondis :

— J'ai la réponse prête à la question : J'étais dans le P. B. I. Je sais ce que c'est qu'un coup de feu.

Il sourit.

— Vous portez bien votre âge, dit-il. Je vous aurais cru trop jeune pour avoir été à la guerre. Pour ce qui est du coup de feu, voyez-vous, il y a une rangée d'ormeaux au bout du parc avec une colonie de corneilles. C'est peut-être là-dessus qu'on tirait?

— Ce n'était guère le jour, répliquai-je. On ne pouvait rien distinguer dans ce brouillard.

— Vous savez le brouillard apparaît et disparaît de façon tout à fait déconcertante. Lorsque je suis sorti, ce matin, il enveloppait toutes mes tranchées, le jardin, lui, était tout à fait découvert. Il va et vient. Mais venez donc voir notre trouvaille de ce matin.

Il me mena à une petite cavité qui avait été creusée un peu à l'écart de la ligne générale des tranchées. Sur le bord, se trouvait un squelette, étendu par terre. Il était blanc et brillant et extraordinairement bien conservé.

— Nous l'avons trouvé dans un dépôt de cendres, dit Fleetwood Iron. C'est ce qui fait qu'il est si parfaitement conservé.

— Allez-vous me dire que c'est un squelette fossile?

— Non, répondit-il, très sérieusement. Celui-ci ne date certainement pas de plus loin que le IV^e^ ou le V^e^ siècle de notre ère et il peut même être bien plus récent. Il fit une pause et répéta : bien plus récent.

— Oui, il me semble...

— Précisément.

Il me jeta de nouveau un de ses regards perçants et ajouta :

— Mais là où commence le drame c'est lorsque vous aurez examiné le crâne.

Je me penchai et constatai que le bas du crâne était brisé.

— On dirait que quelqu'un a assommé ce pauvre diable!

— On peut supposer, dit Fleetwood Iron de l'air de quelqu'un qui entame une longue démonstration, que nous sommes en présence des restes d'un soldat romain, dernier survivant de la garnison de ce camp, qui aura combattu les Saxons jusqu'à la mort. Ce peut-être aussi un des assaillants. C'était un homme de haute taille comme vous voyez. Il fit une longue pause et ajouta : ou peut-être un Anglais de nos jours. Il paraît difficile d'expliquer comment le corps d'un de nos contemporains peut se trouver mêlé à ces restes archéologiques. Nous avons trouvé le squelette dans une position penchée comme si on l'avait enterrée précipitamment dans un tombeau de fortune.

Nous restâmes en contemplation une minute ou deux devant ces ossements puis, il dit :

— Certainement, il y a aussi une autre explication; ce peut être une victime de la peste noire qui extermina la plus grande partie de la population de l'Angleterre Est au XIV^e^ siècle. A ce moment, on enterrait les morts à la hâte, n'importe où, et n'importe comment.

— Oui, mais cela ne rendrait pas compte de la blessure à la tête, objectai-je.

— Ce pourrait être le fait de quelque brigand rôdant dans la contrée après que la peste noire eût détruit toute loi et toute police, répliqua-t-il.

Jusqu'à quel point Fleetwood Iron parlait-il sérieusement? Je me le demandais. Avait-il une idée de derrière la tête? Ou bien avais-je seu-

lement à faire à un homme enfourchant son dada sans souci de lasser la patience de ses interlocuteurs? Je décidai de donner un coup de sonde.

— Savez-vous que je trouve cette conversation extrêmement intéressante, monsieur Iron?

Il sourit.

— Je me le demandais, répondit-il. Je ne sais jamais si je n'ennuie pas nos interlocuteurs avec mes enthousiasmes; une fois lancé, je suis incapable de m'arrêter. Mais à propos, et le déjeuner? Mes hommes vont s'arrêter pour une heure et nous pourrions aussi bien rentrer. J'ose espérer que ma découverte plutôt macabre ne vous aura pas coupé l'appétit?

— Pas du tout, je trouve plus intéressant de visiter vos fouilles que d'être fusillé par quelque imbécile qui serait allé à la chasse aux corneilles.

Il me mit soudain la main sur l'épaule, baissa la voix et dit très sérieusement :

— Monsieur Vincey, je vais vous demander une faveur. Je voudrais que vous soyiez assez bon pour ne rien dire au sujet de l'incident de ce matin.

Je fus stupéfait.

— Certainement, dis-je. Mais puis-je vous demander la raison?

— Oh! ce n'est pas un mystère m'assura-t-il. Voyez-vous, Sir Gresley Haven est un très vieil ami à moi et un proche voisin. Le cher homme a travaillé dur toute sa vie et a acquis une grande fortune. Quoiqu'il soit encore dans les affaires, il considère sa vie ici, à Frindon Hall, comme une sorte de retraite et il y passe la plus grande partie de son temps. Je sais que son plus grand plaisir est de recevoir du monde. Il met sa coquetterie à bien traiter ses hôtes et tout le plaisir qu'il prend à ce week-end serait gâché, si vous lui parliez de votre aventure. Il est évident que quelque imprudent, peut-être un de ses gardes-chasses, est l'auteur de ce coup de feu. Je vous demande pour la tranquillité d'esprit de mon vieil ami de n'en rien dire.

— Certainement, je n'en dirai rien.

— C'est bien aimable de votre part. Vous avez compris, n'est-ce pas?

— Mais oui, je comprends très bien.

J'avais très bien saisi en effet que Mr. Fleetwood Iron devait avoir quelque bonne raison pour vouloir me faire taire. Quel jeu jouait-il? Quant à son histoire sur la sensibilité de Sir Gresley, elle ne tenait pas debout.

Et autre chose aussi. Pas plus, du reste, que l'histoire de son squelette. Sans être expert en la matière, il était évident qu'il n'avait rien d'ancien.

CHAPITRE VII

Sir Gresley nous convoqua, Holgar, Le Noir, Bomgoffi, Mrs. Gringter et moi pour une conférence après le breakfast. Elle se tint dans la bibliothèque. Je me demandais comment je me tirerais d'affaire avec mon ignorance complète des questions publicitaires.

Sir Gresley feuilleta quelques papiers, toussa pour s'éclaircir la gorge et commença :

— Messieurs, je veux dire mesdames et messieurs, ce n'est pas notre première discussion; mais nous en avons fini avec les questions préliminaires et nous sommes maintenant en état de dresser des plans, non seulement en ce qui concerne la distribution mais aussi la publicité. Mr. Vincey, que voici, dont la firme, Vincey, Westing et Mayew est bien connue m'a dit, une fois, que la publicité doit être envisagée comme une branche dans l'ensemble des opérations commerciales.

— Je ne veux pas abuser de votre temps, continua Sir Gresley, mais j'aimerais exposer les résultats auxquels nous sommes arrivés dans nos précédentes réunions.

— Un instant, interrompit Helgar. Devons-nous comprendre que Mr. Vincey est entièrement au courant de notre plan de distribution?

— Seulement en gros, répondit Sir Gresley. Il y a une chose que je n'ai pas dite à Mr. Vincey, jusqu'à présent, et c'est la dénomination à laquelle nous nous sommes arrêtés. Rien n'est plus difficile que de créer un nom nouveau qui convienne bien à un produit nouveau et c'est le chef-d'œuvre des meilleurs agents de publicité. Mais ma petite fille peut en remontrer à tous les experts. Quand Sylvia a pensé à ce nom, j'ai appela cela un coup de génie.

— C'est indiscutable! confirma vivement Le Noir. Je me rendais compte qu'il approuvait toujours tout ce que faisait ou disait Sylvia.

— Avant d'indiquer à Mr. Vincey le nom de notre liqueur, continua Sir Gresley je veux lui montrer un échantillon du produit.

Il repoussa sa chaise et il était sur le point de se lever quand Le Noir l'arrêta.

— Permettez. S'il est dans la pièce, puis-je aller le prendre?

— Oh! je vous remercie beaucoup, il est dans la véranda à côté. J'ai dit à Carrington d'en apporter une bouteille avec quelques verres.

La bibliothèque était en forme d'L et la véranda était invisible, étant située de l'autre côté.

Quand Le Noir eut tourné le coin, nous l'entendîmes s'exclamer :

— Hello! Nous ne savions pas que vous étiez caché là, Monsieur Iron.

Puis la voix douce de Fleetwood Iron :

— Oh! que je suis fâché! Est-ce que je suis indiscret? J'étais à la recherche de quelque chose et j'étais si occupé que je ne me suis même pas aperçu de votre présence.

Il arriva d'un pas traînant, suivi par Le Noir qui portait un plateau supportant une grande bouteille et des verres.

— Oh! mon cher, dit Fleetwood Iron. J'ai peur de vous avoir interrompu. Excusez-moi, je vous en prie.

— Pas du tout, dit Sir Gresley. Je vous en prie, ne vous en allez pas.

— Oh! non, non, je ne veux pas m'arrêter. Je vais porter mes affaires dans le petit cabinet de travail. Il rassembla tout un lot de livres et de papiers et nous laissa. Pendant ce temps, Le Noir avait posé le plateau et débouché la bouteille. Il remplit un verre d'une liqueur couleur d'or pâle et me l'offrit.

— Dégustez cela, dit Sir Gresley.

La liqueur avait un léger goût de pomme et un goût encore plus imperceptible de houblon, mais, surtout, une saveur très spéciale et difficile à décrire. C'était aussi bon qu'un vieux sherry, aussi nourrissant que la bière et, par-dessus tout cela, elle avait quelque chose d'innocent; on sentait qu'elle ne vous monterait jamais à la tête, qu'elle ne ferait pas flageoler vos jambes et ne délierait pas votre langue de façon intempestive. C'était vraiment une découverte et qui avait probablement de l'avenir.

— C'est exquis et cela doit aller loin, dis-je.

— Meilleur que la bière et plus gaillard que le lait, hein? dit Sir Gresley, au comble de la joie. Voilà dans quel sens nous devons conduire notre publicité, n'est-ce pas? Son nom sera Sydabeer.

— Sydabeer, répétai-je.

— Sydabeer, insista Sir Gresley. C'est le seul nom qui lui convienne.

— Je suppose que c'est parce qu'il a à la fois un parfum de cidre et de bière?

Ce nom ne me parut pas mériter un tel enthousiasme : mais, puisque c'était Sylvia Haven qui l'avait proposé, je pensai que personne n'irait le critiquer. Mais je voulus tâter Mrs. Gruyter.

— Qu'en pensez-vous? lui demandai-je.

— Oh! cela n'a pas d'importance pour le marché néerlandais et l'Indonésie, répondit-elle. Nous le produirons en Hollande et nous avons déjà fait les arrangements nécessaires. Nous pouvons l'appeler Sydabeer ou non, de toute autre manière cela n'a pas d'importance. Pour l'Angleterre, le nom me paraît bon.

— Et pour l'Amérique aussi, dit Helgar.

— Il peut difficilement lutter avec le vin, dit Le Noir, mais on peut tout de même lui trouver un marché en France et certainement dans le Sud de l'Europe si nous l'introduisons en Italie.

— Notre intention, Monsieur Vincey, expliqua Sir Gresley est d'avoir un certain nombre d'usines, une en Angleterre, dans l'Ouest

probablement, une en Hollande, une en Allemagne, une en Italie, une en France, si c'est possible. D'Angleterre, nous exporterons dans l'Empire et les autres exporteront aux Etats-Unis. Tout cela est organisé et ce que nous attendons de vous est un plan général de publicité, ajusté aux conditions du marché dans chacun des pays intéressés et spécialement en Angleterre.

— C'est un gros travail à mettre sur pied, dis-je, car il s'était arrêté comme s'il attendait que je prenne la parole.

— Je suis heureux que vous voyiez la chose sous ce jour. Naturellement, il y a des risques. Nous aurons à combattre la résistance des consommateurs, dans les pays accoutumés au vin et à la bière; mais c'est là où vos conseils nous seront utiles. Et sur ces différentes places, Monsieur Vincey, vous aurez l'appui des divers membres du Conseil. Mrs. Gruyter se mettra à votre disposition pour la Hollande et l'Indonésie, Mr. Helgar, pour l'Allemagne et l'Autriche et Mr. Le Noir pour la France, l'Italie et l'Espagne. Pour l'est de l'Europe et la Turquie, vous verrez que Mr. Bomgoffi a des idées. C'est à vous, maintenant, Monsieur Vincey, de nous poser des questions.

— Ceci demande mûre réflexion, dis-je.

— Naturellement. Je tiens à préciser que nous ne sommes pas obligés de précipiter les choses. Sydabeer est une formule secrète. Nous n'avons pas à craindre d'être devancés. Nous voulons nous entourer des meilleures garanties et notre firme a une grande réputation pour tout ce qui est la recherche des marchés et la diffusion mondiale des produits.

Il fit une autre pause et en vint à l'attaque directe :

— Je pense qu'il serait utile, Monsieur Vincey, que vous nous donniez un bref aperçu de vos méthodes.

Il me fallait riposter du tac au tac et je reconnais que je ne m'en tirai pas trop mal.

— Sir Gresley, dis-je, le mieux est que je vous montre, ainsi qu'à vos collaborateurs, notre organisation à l'œuvre. Nous commençons par poser une série de questions et, ensuite...

Mais il m'interrompit :

— Posez toutes les questions que vous voudrez, Monsieur Vincey.

— Merci. C'est ce que je vais faire. Je pense que la meilleure méthode serait que vous m'exposiez, maintenant, vos plans en général; après quoi, je m'entretiendrai avec chacun de vous séparément.

Quelle occasion de me renseigner! C'était à croire que Sir Gresley avait arrangé les choses pour que j'en vienne là. La difficulté était que je ne savais pas ce que je cherchais. Cette conférence donnait aux choses une tournure très différente. Il y avait cette nouvelle liqueur; ce plan pour en faire un lancement mondial; j'étais là, soi-disant comme agent de publicité, appelé au moment opportun pour donner un avis technique. Mais je devais me rappeler que quelqu'un avait tiré sur moi tout à l'heure, que Fleetwood Iron voulait tenir la chose secrète, qu'il avait déterré un squelette qui paraissait beau-

coup plus récent qu'il ne le suggérait, et que, manifestement, il s'agissait d'un homme qui avait été tué.

Mais rien de tout cela n'empêchait l'histoire du Sydabeer d'être plausible.

— Nous le vendrons six pences la bouteille ou plutôt le flacon. Nous ne nous occuperons pas nous-même de la mise en bouteilles. Nous enverrons des étiquettes sous paquets scellés.

Il exhiba tout un lot d'échantillons et je pris des notes, hochant la tête à propos avec des : « certainement », « je vois », « je comprends », jusqu'à ce que je leur ai donné à tous, l'impression d'un homme rompu à ces questions.

— Que diraient tous ces gens, pensai-je pendant ce temps, s'ils savaient que je suis un agent de la Police Fédérale qui a perdu la mémoire et qui n'a pas la plus légère idée de ce qu'il est censé faire?

CHAPITRE VIII

La conférence se termina à onze heures et demie. Chacun avait pris la parole à tour de rôle et m'avait fourni d'abondants renseignements sur la situation commerciale de leurs départements respectifs et j'avais pris quatorze pages de notes avant d'arriver au bout. Cela ne signifiait rien pour moi, mais faisait bon effet. Tout le bénéfice que j'en retirai pour mon compte personnel fut la preuve que ces gens étaient tout à fait au courant des questions commerciales en Europe et dans le Proche et le Lointain-Orient.

Quand ils en venaient aux perspectives de ventes du Sydabeer, ils touchaient à l'enthousiasme et cet enthousiasme était contagieux. Comme hommes d'affaires, ils étaient au courant du métier. Apres au gain, voyant loin et perspicaces. Ils donnaient l'impression de disposer de gros capitaux et apportaient une sorte d'ardeur religieuse à célébrer les bienfaits que le Sydabeer devait apporter au monde. Peut-être, les gens qui ont quelque chose à vendre et comptent faire fortune avec, sont-ils enclins à voir les choses sous ce jour. C'est naturel, surtout quand il s'agit d'un produit nouveau. Je me rendis compte que c'était la meilleure attitude à prendre, à moins de n'envisager tout le temps que les risques. Car il y avait quelques points noirs dans l'affaire et on les discuta en détail.

— Il faudra éviter de soulever l'opposition organisée des viticulteurs, dit Le Noir. Ils pourraient nous rendre la vie difficile. Il exaspéra Helgar en disant :

— Il serait utile, comme vous en conviendrez certainement Herr von Helgar, de calmer le nationalisme chatouilleux de votre pays en

répandant le bruit que le Sydabeer est l'invention de quelque important nazi.

— Monsieur Le Noir, explosa Helgar, cette plaisanterie devient une insulte. Je vous ai déjà expliqué que je ne m'appelle pas Von Helgar et que je ne suis pas Allemand.

— Je regrette que vous preniez si mal une suggestion faite en passant, mais parfaitement sérieuse, répondit Le Noir.

— Le Noir aime à plaisanter, dit Sir Gresley, s'efforçant de ramener la conférence à la question, mais sa suggestion est intéressante, Helgar. Je crois que nous devons arriver à trouver des répondants nationaux pour notre Sydabeer. Peu importe son inventeur véritable. Qu'en pensez-vous, Monsieur Vincey?

J'opinai du bonnet.

Bomgoffi s'étendit ensuite copieusement sur l'abandon de vieux préjugés coraniques en Turquie sous le nouveau régime de Mustapha Kemal.

— La Turquie est jeune, conclut-il; elle grandit parmi les vieux peuples et ceux-ci ne tarderont pas à être surpris. Vous verrez, de grandes choses viendront de la Turquie. Quand Londres, Paris, New-York seront à leur déclin, Stamboul....

Sir Gresley fronça les sourcils, toussa et dit :

— Très intéressant, mais nous nous écartons un peu de la question. Il s'agit du marché du Sydabeer.

Bomgoffi se tut et Mrs. Gruyter nous entretint de la Hollande et de ses colonies. Elle avait une voix dure et désagréable et son anglais était si gâté par son accent qu'il était difficile de la suivre. Je notai que tous ces gens : Mrs. Gruyter, Helgar, Le Noir et Bomgoffi semblaient beaucoup plus humains et moins antipathiques quand ils étaient sur le terrain des affaires. L'atmosphère semblait s'éclaircir et à la fin de la conférence, à onze heures et demie, quand l'intendant nous apporta deux différentes marques de sherry et que nous prîmes chacun nos verres, je fus véritablement stupéfait car ils semblaient tous les meilleurs amis du monde. Helgar et Le Noir causaient ensemble et Helgar était presque souriant. Bomgoffi racontait à Sir Gresley comment il avait été bloqué trois jours dans un train dans la neige, sans manger, en Bulgarie, et Mrs. Gruyter m'avait chambré pour me raconter comment le Sydabeer avait été inventé par un jeune chimiste américain, qui avait vainement cherché des concours pour le lancer dans son pays. Sir Gresley, voyageant en Amérique, avait entendu parler de ce chimiste, avait acheté son brevet et mis sur pied ce groupement international. L'Amérique serait la dernière à en profiter...

— Comment Sir Gresley a-t-il pensé à vous tous? demandai-je.

— Il avait fait des affaires avec nous, précédemment, dit Mrs. Gruyter.

Derrière les verres épais de ses lunettes, il était difficile de lire dans ses yeux. Mais, à son ton, je vis qu'il ne serait pas prudent

d'insister et que peut-être j'avais été déjà trop loin. Elle était debout devant moi, son verre à la main.

— Permettez que je vous débarrasse, dis-je.

— Merci, dit-elle, en me le tendant.

Comme je me retournais pour le poser sur la table, je la vis porter ses deux mains à sa chevelure en désordre. Il y avait dans son geste quelque chose de rapide et de furtif, comme si elle ne voulait pas que je m'en aperçoive. Je me retournai et je la vis tasser ses cheveux. J'aurais juré que, pour la plupart, ils étaient de la même origine que mon propre toupet. Ils semblaient changer de place sous sa main. Mais, peut-être, me trompais-je. Son apparence m'intriguait. Elle était lourde et mal faite. Ses lunettes d'or étaient posées un peu de travers. Pourquoi, si elle portait perruque, comme cela paraissait évident, ne pas essayer au moins de corriger par cet ornement artificiel ce que sa figure plate et sans expression avait d'ingrat? Je me posais la question.

Sir Gresley survint sur ces entrefaites.

— Eh bien, dit-il, assez de travail pour aujourd'hui, Monsieur Vincey.

— Je crains que ce ne soit pas vrai pour moi, répondis-je. Je voudrais réfléchir sur tout cela et j'aurai à passer toute la journée sur mes notes.

— Je voudrais que vous consentiez à rester quelques jours après le week-end, dit-il. Etes-vous obligé de rentrer lundi?

— Je vous suis très obligé, dis-je en acceptant l'invitation, qui était justement ce que je désirais. Je suis libre jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

— Mais, pour votre rapport, dit Mrs. Gruyter, vous ne nous ferez pas attendre, Monsieur Vincey?

Cela paraissait la préoccuper et je répondis :

— C'est entendu, Mrs, Gruyter. je vais travailler ici et il vaut beaucoup mieux que je sois au milieu de vous, pour pouvoir vous demander des éclaircissements, le cas échéant.

— Sans aucun doute, vous serez en rapport avec vos bureaux, dit Sir Gresley.

— Certainement, répondis-je avec assurance.

J'éprouvai des sentiments partagés. J'avais gagné trois jours pour me débrouiller. D'autre part, je devais pendant ce temps, continuer à jouer mon rôle d'agent de publicité, ce qui n'était pas le plus drôle de l'affaire. Néanmoins, j'avais bon espoir d'arriver à m'en tirer. Avant tout, il me fallait réfléchir profondément sur toutes les personnalités présentes, en commençant par les membres du groupe et, ce qu'il me fallait, c'était du recueillement dans ma chambre avec quelques feuilles de papier devant moi. Il me semblait que j'y verrais plus clair quand j'aurais noté tout ce que j'avais observé sur chacun des hôtes de Frindon Hall et précisé mes soupçons et les points faibles de mon observation.

Mais l'occasion ne m'en fut pas offerte avant le repas. Fleetwood

Iron m'accapara au sortir de la bibliothèque et au bout de quelques instants, il m'entraîna sur le lieu de ses fouilles, sans s'arrêter de parler.

— Vraiment, commença-t-il, j'ai été très confus d'avoir involontairement troublé votre conférence.

Il en revint ensuite à ses fouilles. Le squelette avait été photographié.

— Oh! elle n'avait pas grande importance, dis-je.

Il avait averti la police et la société des antiquaires. Quand je l'aperçus de nouveau, j'éprouvai un choc. Le squelette était devenu sec et jaune comme s'il avait été très ancien. Rien de commun avec les ossements blancs et brillants que j'avais vus le matin.

— Monsieur Iron, dis-je, prenant le taureau par les cornes, est-ce là le même squelette?

— Il paraît différent, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Nous l'avons enduit d'une solution chimique, cela explique la différence de coloration.

Une solution chimique! Il était en train de se moquer de moi et je le laissai là. C'était tout ce qu'il y avait à faire.

CHAPITRE IX

Les gens se dispersèrent après le dîner et, derrière la porte bien close de ma chambre, je mis mes idées en ordre. La première chose que je fis fut d'écrire chaque nom par ordre de suspicion décroissante.

Le suspect n° 1 était Fleetwood Iron. Il me fallait admettre que, seul, un véritable antiquaire pouvait parler comme il le faisait de ses débris romains. Mes deux grands motifs de défiance, à son égard, c'étaient d'abord le vif désir qu'il avait exprimé de me voir garder le silence sur le coup de feu que j'avais essuyé et l'affaire du squelette. Et, d'autre part une autre chose m'intriguait c'était sa manière de se coller toujours à moi? On eût dit qu'il voulait m'empêcher d'observer les choses par moi-même et contrôler mes mouvements de façon à ce que d'autres puissent mener à bien leurs entreprises sans être dérangés par ma surveillance.

Le numéro 2 était Bomgoffi. J'étais sûr qu'il était au courant du guet-apens et avait essayé de m'y faire tomber ce matin.

Peut-être était-ce lui qui avait tiré sur moi.

Numéro 3 : Helgar. Pourquoi se hérissait-il toutes les fois que Le Noir lui donnait du von Helgar? Pourquoi insistait-il si lourdement sur le fait qu'il n'était pas Allemand? Pourquoi son désaccord marqué avec Sir Gresley quant à la date de la conférence?

J'éprouvais de l'antipathie pour Helgar. C'est pourquoi je lui aurais volontiers donné le numéro 2 sur ma liste, si je n'avais craint que mes sentiments personnels n'aient influé sur mon jugement. L'intendant me parut mériter la quatrième place. Si un homme avait la ruse peinte sur sa figure, c'était bien Carrington. Tout de même, je ne pouvais rien relever contre lui si ce n'est qu'il n'avait cessé de m'épier pendant qu'il rangeait ma chambre. Cette inquisition sournoise n'était pas le fait d'un domestique bien stylé. Il donnait l'impression d'un acteur de cinéma jouant le rôle de l'intendant.

Pour le reste, eh bien, je n'étais pas bien sûr de Mrs. Gruyter, mais enfin ces cheveux postiches pouvaient n'indiquer qu'un mélange de vanité et de négligence. Après tout, je n'avais pas résolu le problème de savoir pourquoi j'avais recours moi-même à cet artifice et une femme était plus fondée qu'un homme à dissimuler sa calvitie.

J'aurais bien voulu me faire une opinion précise sur Sir Gresley Haven. Il semblait si aisément tout contrôler : l'affaire du Sydabeer se présentait si sérieusement, les combinaisons internationales organisées par tous ces gens donnaient une telle impression de réalité... Mais, manifestement, il y avait quelque chose qui n'allait pas, un complot criminel était en cours. Autrement, pourquoi moi, Sam Rivers, du Bureau Fédéral de Recherches de Washington serais-je là, à jouer le rôle de John Vincey, agent de publicité à Londres?

— Je ne dois pas m'inquiéter de ce que je ne puis pas savoir, me dis-je. Tout ce que j'ai à faire, est de récolter le plus d'informations possibles sur tous ceux qui sont ici.

Ce que j'avais trouvé jusqu'à présent n'était pas grand'chose, sauf dans le cas de Flettwood Iron. Je décidai de procéder tout de suite à quelques recherches. Pour commencer, une enquête dans la chambre d'Helgar me parut indiquée. J'ai dit que sa chambre était à côté de la mienne, dans l'aile de l'Est et celle de Bomgoffi un peu plus loin. Ce que je n'ai pas mentionné c'est que toutes les fenêtres des chambres et salles de bains sur cette aile avaient des petits balcons avec des rampes en fer. Ces balcons ne se rejoignaient pas. Une sorte de rebord de pierre courait à l'extérieur de balcon en balcon mais le mur était recouvert de lierre., de sorte qu'on pouvait facilement passer d'un balcon à l'autre, en s'accrochant aux branches. Si j'attendais jusqu'à la nuit et que je m'introduise alors dans la chambre d'Helgar, j'aurais toujours une ligne de retraite possible s'il venait à rentrer. Pour plus de sûreté, je fis un petit plan de la disposition des chambres dans les deux ailes. A côté de chaque chambre, se trouvait une salle de bains. En dessinant ce plan, il me revint à l'esprit que ce placard où nous avions entendu le perce-bois, la veille au soir, était tout près de la porte de la chambre de Mrs. Gruyter et que le petit escalier qui ne menait nulle part devait se trouver dans l'épaisseur du mur entre cette chambre et celle, plus vaste, occupée par Mr. et Mrs. Rafferty. Cela n'avait pas de signification particulière, mais je n'avais que la parole de Fleetwood Iron pour m'assurer que

ce que nous avions entendu provenait de cet insecte et non d'un signal de Morse. A la réflexion cependant, j'inclinais à attribuer l'idée du signal de Morse à l'imagination d'Helgar et à la mienne.

Ayant fini de dessiner ce plan, je décidai de passer immédiatemnt à l'action en ce qui concernait Helgar. Il était près de trois heures et demie et il ferait bientôt nuit. Je traversai le corridor sur la pointe des pieds, prêtai l'oreille, un moment, contre la porte et tournai le loquet. La porte était fermée. « Très bien, pensai-je, je vais essayer Bomgoffi. » Je pus percevoir un murmure de voix venant de la chambre de ce dernier, mais il m'était difficile de faire grand'chose. A tous moments, quelqu'un pouvait passer dans le corridor. Je regardai par le trou de la serrure, mais je ne pus rien voir. J'appliquai mon oreille contre le panneau de la porte, mais ne perçus qu'un bruit confus. Il ne me restait qu'à attendre la tombée de la nuit et tenter ma chance en passant d'un balcon à l'autre. Dans une heure, il ferait assez sombre pour cela. En attendant, je pourrais faire une nouvelle visite à ce placard et écouter encore si j'entendais le perce-bois. J'allais dans l'aile ouest, ouvris la porte et me glissai à l'intérieur. Le bruit avait cessé. Mais j'entendis des voix qui paraissaient se disputer assez aigrement. Le capitaine et Mrs. Rafferty étaient en train de se quereller et, après avoir saisi au vol une demi-douzaine de mots, je prêtai l'oreille attentivement. J'éteignis l'électricité et me collai le plus près possible du mur qui me séparait de leur chambre.

— Vous, criait Mrs. Rafferty, vous n'êtes qu'un propre à rien. Tout roule sur moi, vous ne savez vous imposer nulle part. Partout où vous allez, on vous prend bien vite pour ce que vous êtes, un escroc sans envergure. Quand je pense aux chances que vous avez laissé échapper dans ces quatre dernières années...

— Mais, écoutez-moi, dit Rafferty, en essayant de la calmer.

Mais il n'y réussit pas. Elle continua de plus belle.

— Taisez-vous. J'en ai assez de vous écouter. Il n'y a pas une seule chose que vous ayez essayée dont vous soyiez venu à bout. Que voulez-vous que nous devenions si vous n'arrivez pas à soutirer quelque chose de ces gens? Pourquoi ne tentez-vous pas la chance aux cartes avec Helgar ou Bomgoffi ou un autre? Et Mrs. Gruyter? Elle est cousue d'or. Mais vous êtes-vous occupé d'elle? Allez au diable!

— Oui, mais... essaya de dire le capitaine Rafferty.

— Où pensez-vous que nous pourrons aller vivre? continua-t-elle. Vous savez que nous sommes à fond de cale et nous perdons de bonnes occasions ailleurs. Vous êtes allé nous fourrer dans ce week-end avec un lot d'hommes d'affaires, tandis que nous aurions pu nous faire inviter chez les Anderlins où nous avions des occasions de premier ordre. Vous, un organisateur?

Soudain, le capitaine Rafferty reprit ses façons distinguées et élégantes de gentleman irlandais :

— Vous, tenez votre langue, dit-il. Ce que vous avez à faire est de

donner l'impression d'une belle femme qui est presque une lady et de laisser de côté ce langage de poissarde.

C'est tout ce que je pus saisir. Un bruit de verre brisé suivit. Je pensai qu'elle devait lui avoir jeté quelque bouteille à la tête.

Je me félicitai d'être entré dans ce réduit. J'avais été amené à découvrir un couple qui vivait d'escroquerie au jeu et s'était faufilé dans le milieu distingué, fréquenté par Sir Gresley et sa fille. Il va de soi que tous deux devaient occuper une place d'honneur sur ma liste de suspects.

Je commençai à penser que les gens qui méritaient d'attirer mon attention dans cette société, n'étaient pas seulement les membres du groupe, mais aussi les simples visiteurs, le capitaine et Mrs. Rafferty, le colonel et Mrs. Sinclair Forest aussi bien que Fleetwood Iron.

Je sortis de mon placard après en avoir assez appris sur les Rafferty et revins à ma chambre pour préparer mon escalade. En route, j'écoutai à la porte de Bomgoffi. Je n'entendis rien et tournai tranquillement le loquet. La porte s'ouvrit et j'entrai.

CHAPITRE X

La chambre de Bomgoffi avait la même forme et la même dimension que la mienne et était meublée aussi somptueusement. Le lit, surmonté aussi d'un baldaquin, était même plus grand que le mien. Il y avait une grande armoire de chêne. Je l'ouvris et inspectai la garde-robe de Bomgoffi. Elle était bien fournie. Il savait s'habiller, je jetai un coup d'œil sur un de ses costumes pour savoir le nom de son tailleur et l'adresse était Saville Row. J'étais en train de jeter un coup d'œil sur la table de chêne placée devant la fenêtre où étaient rangées ses brosses à manche d'ivoire, quand j'entendis un pas dans le corridor. J'eus juste le temps de me glisser sous le lit. La porte s'ouvrit et un homme entra, probablement Bomgoffi. La position n'était pas de tout repos. Il était difficile de tourner la chose en plaisanterie s'il venait à me découvrir et les explications pourraient mal tourner. C'était Bomgoffi certainement, car il se comporta comme chez lui, ouvrant des tiroirs et rangeant des papiers. Le bas du lit était entouré d'une frange et je ne pouvais rien distinguer. Je perçus une bruit métallique et le tintement de petits objets de métal posés sur une table. J'étais bien tenté de soulever la frange pour regarder, mais c'était trop risqué.

Un instant après, j'entendis un bruit comme celui d'une porte ouverte doucement et Bomgoffi dit quelques mots dans un langage de moi inconnu. Puis il continua en anglais :

— Qui est là?

Pas de réponse.

— Ecoutez, dit Bomgoffi, je sais que vous vous cachez. Oui. Si vous êtes dans cette armoire...

Il ne termina pas sa phrase, mais se dirigea vers l'armoire. Je compris que je n'avais pas bien fermé la porte et qu'elle s'était ouverte d'elle-même. Il fit une brève exclamation dans cette langue étrangère, repoussa la porte de l'armoire et la ferma à clé.

— Voilà! murmura-t-il.

Je supposai que le bruit métallique que j'avais entendu était celui d'un revolver qu'il avait chargé et cela fut confirmé, une minute ou deux après, quand quelqu'un tapa à la porte.

— Entrez, dit Bomgoffi, et, comme la porte s'ouvrait : Ah! mon cher, nous avons un rendez-vous.

— Mon cher Bomgoffi, comme vous le dites, nous avons un rendez-vous. Est-ce que vous recevez toujours vos visiteurs un revolver à la main?

C'était la voix de Le Noir, légèrement teintée d'ironie. Je pouvais l'imaginer souriant.

— J'étais en train de le nettoyer, expliqua Bomgoffi.

Le Noir s'assit sur le lit.

— Toujours prêt, comme un bon soldat. Vous me faites l'effet d'avoir servi quelque part, dit-il en réfléchissant quoique vous ne sembliez pas d'âge à avoir pris part à la guerre.

— Oui, j'ai servi en Turquie, dit Bomgoffi.

— De quel côté et quand?

— Avec Kemal Attaturk.

— Très intéressant. Mais j'aimerais savoir pourquoi vous préférez parler anglais avec un accent germanique? Avez-vous une raison particulière?

— Oui. Vous n'avez pas à vous en occuper. Je parle français aussi.

— Je sais. Abominablement. Epargnez ma langue natale, je vous en conjure, et continuez à massacrer l'anglais à la façon germanique, encore que ce soit un singulier penchant de la part d'un Russe.

— Monsieur Le Noir vous plaisantez, mais je n'ai pas de patrie.

— Sur le terrain des affaires, quelqu'un de nous en a-t-il?

— Non, comme dit Sir Gresley, nous n'avons pas de patrie. Nous sommes toutes les nations et pas de nation.

— Tous, excepté Sir Gresley lui-même, ne l'oubliez pas, Bomgoffi. Un Anglais est toujours un Anglais, et toujours un homme à qui on ne peut se fier. Je me demande s'il est dans le coup à cause de l'argent, par fantaisie ou pour le compte de l'Angleterre.

— Par fantaisie, je ne comprends pas.

— Non. Vous ne pouvez pas. Il faut avoir été élevé en Angleterre, y avoir vécu, avoir respiré cet air pour commencer à comprendre ce que signifie pour eux le mot fantaisie. Je crois que Sir Gresley prend toute l'affaire de ce point de vue; il y a un risque mais je crois qu'on

***

peut le surmonter. Le plan concernant le Sydabeer se tient du point de vue commercial, comme Sir Gresley l'affirme.

Il s'arrêta.

— J'ai réfléchi sur ce Mr. Vincey, Bomgoffi, je suppose qu'il connaît son affaire, mais il m'a paru un peu vague.

— Vague. En quoi est-il vague?

— Eh bien, il ne nous a rien dit à nous au sujet de sa spécialité et de ses méthodes et j'avais l'impression, tout le temps, qu'il ne savait rien. Je suppose que nous devons nous fier au choix du chef.

— Oui, je vois.

— Il nous faut quelqu'un à la hauteur. Voyez à quoi nous avons à faire face, Bomgoffi. Nous essayons d'introduire une boisson hygiénique presque sans alcool dans les pays qui sont accoutumés depuis des siècles à la bière et au vin. Mais je doute que Vincey soit capable d'embrasser tout cela, il n'a pas du tout l'air d'un spécialiste de la question publicité. Peut-être est-il réellement plus capable que d'autres qui parlent mieux. Je le souhaite, mais qu'en pensez-vous?

— Ma foi, c'est un domaine qui ne m'est pas très bien connu.

— Etes-vous tout à fait tranquille à son égard?

— Tranquille? Dans quel sens?

— Pensez-vous qu'il soit réellement un agent de publicité? Il me fait l'effet tantôt d'un Américain prétendant être Anglais, tantôt d'un Anglais se donnant pour un Américain. Je sais seulement qu'il a été aux Etats-Unis parce qu'il est revenu avec Sir Gresley et qu'ils se sont rencontrés. J'aimerais en apprendre un peu plus long sur lui. Evidemment je sais que le patron n'aurait pas engagé quelqu'un sans de bonnes raisons, mais parfois je me demande si l'on peut toujours avoir autant de confiance en lui.

— Hein?

— Je ne vois pas pourquoi il tiendrait seul tous les fils dans sa main, Bomgoffi.

Il y eut une longue pause et puis, Le Noir ajouta :

— Je crois que vous me comprenez.

Bomgoffi dut faire signe que oui, car Le Noir dit vivement :

— Très bien, nous pouvons faire quelques opérations à côté. Vous savez ce que j'ai en train?

— Oui, répondit Bomgoffi, en baissant la voix : mais ce n'est pas encore décidé.

— Et vous opérez seul de votre côté vous aussi?

— Oui et non.

— Réfléchissez-y. Nous ne lésinerons pas sur le prix.

— Non, non, rien n'est définitif.

— Je vous le répète : réfléchissez-y. Il n'y a plus de risques à réfléchir.

— On ne sait jamais. Il pourrait y en avoir. Maintenant mettez-moi de côté ce ridicule revolver et descendons faire une partie de billard comme de bons amis. Je vous la fais en cent.

Le Noir se leva et ils sortirent ensemble. Bomgoffi ferma la porte à clé. Je restai seul, songeant à ce que je venais d'entendre, perplexe et avec le sentiment humiliant d'avoir été inférieur à ma tâche. J'avais échoué dans le rôle d'agent anglais de publicité. Le Noir me trouvait peu capable, ce qui n'avait pas d'importance. Mais il avait suggéré que je pourrais bien n'être pas du tout agent de publicité. C'est cela qui était sérieux. Je devais me hâter. Mais de quelle manière agir?

En attendant, il me fallait passer sur le balcon puisque Bomgoffi m'avait enfermé.

Il faisait presque noir, à ce moment, mais je distinguai le dos brillant de ses brosses sur la table. Je remarquai un revolver à côté des brosses. Sans doute, ne me servirait-il à rien, mais je décidai de désarmer Bomgoffi.

J'ouvris la fenêtre et m'avançai sur le balcon. Tout de suite, je sentis sous mon pied quelque chose qui n'était ni du bois ni de la pierre! C'était le corps d'un homme couché sur le balcon. Il avait évidemment écouté ou tenté d'écouter la conversation. J'avançai, il bondit silencieusement, enjamba la rampe et se suspendit au lierre. Puis, il se mit à descendre.

Je criais : « Arrêtez ou je tire! » mais il continua à dégringoler vivement tandis que je brandissais le revolver de Bomgoffi. Mais, avant même que j'aie pu viser, cette maudite arme me partit dans les mains en envoyant les balles au hasard et faisant un bruit d'enfer. C'était un automatique et il m'échappa des mains. Je l'entendis tomber par terre, des coups de feu retentirent à quelque distance. Je ne pouvais pas me laisser surprendre sur le balcon de Bomgoffi, aussi je passai par le rebord le long de la salle de bains d'Helgar, puis, de sa chambre jusqu'à mon propre balcon. Pendant ce temps, l'inconnu avait disparu. Il avait perdu son point d'appui sur le lierre au moment où j'avais tiré sur lui et était tombé de la hauteur d'une dizaine de pieds. Je suppose qu'il se releva et s'enfuit. Il ne pouvait pas s'être sérieusement blessé.

J'eus tout de suite mon histoire prête. C'était très simple : j'avais vu cet homme de mon balcon et il avait tiré sur moi.

J'aperçus quelqu'un sur le balcon à côté du mien. La voix de Fleetwood Iron prononça :

— Qu'y a-t-il, Monsieur Vincey?

— Encore une fusillade, répliquai-je et, cette fois, on ne peut pas la dissimuler.

— En effet, répondit-il. Un malfaiteur, sans doute.

— Ceci se peut, dis-je, mais la police va bientôt y mettre bon ordre.

— Savez-vous que je ne serais pas surpris que Sir Gresley ne veuille pas alerter la police.

Je ne pus voir s'il accompagnait ces paroles d'un sourire.

— N'allez pas me dire qu'il va laisser cette affaire se passer comme cela. Ce gaillard avait des intentions meurtrières.

— S'il en est ainsi, nous ferions mieux de chercher à le saisir, répliqua-t-il.

Mais toute la maison était alertée maintenant et les gens arrivaient de tous les côtés. Je découvris que la fenêtre de mon balcon était fermée à l'intérieur et qu'ainsi je me trouvais prisonnier sur cet infernal balcon.

— Il est descendu d'un de ces balcons, dis-je à Fleetwood Iron, en me retournant après avoir essayé d'ouvrir. Heureusement, il faisait tout à fait sombre et il n'avait pas pu voir ce que je faisais. Rien n'est plus simple que de descendre en s'accrochant au lierre. Regardez.

— N'allez pas vous rompre le cou. Passez par l'escalier, Monsieur Vincey, me cria-t-il.

Je n'aurais pas mieux demandé, mais je n'avais que la ressource du lierre et j'effectuai ma descente pour arriver au bout en cinq minutes. Je fus accueilli par Sir Gresley, Sylvia, Bomgoffi, Le Noir, Mrs. Gruyter et Fleetwood Iron. Deux domestiques les entouraient, portant des lanternes.

— Pourquoi ne le poursuivez-vous pas? demandai-je.

— Qui? demanda Sir Gresley, un peu froidement à ce qu'il me sembla.

— Mais le bandit que j'ai vu sur un des balcons, dis-je, et j'y allai de mon explication.

— Je ne puis pas croire qu'il ait eu l'audace de tirer sur vous.

— Excusez-moi, monsieur, dit un des hommes avec une lanterne, mais voici ce que j'ai trouvé. Et il lui tendit le maudit petit automatique.

— Voilà qui pourra servir, dit Fleetwood. Faites attention à la façon de le tenir. Il peut y avoir des empreintes digitales.

Il sortit un mouchoir de sa poche et on y enveloppa soigneusement le revolver. Ah! oui, il devait y avoir des empreintes digitales.

CHAPITRE XI

Il se passa une demi-heure avant que Sir Gresley téléphonât à la police et toutes les horloges de Frindon Hall marquaient cinq heures quand arriva un inspecteur flanqué d'un agent de police. Ils ne répondaient pas très bien à l'idée que je me faisais des représentants de la force publique, mais je suppose que, dans ce coin de campagne, il n'y en avait pas de plus représentatifs. L'inspecteur était grand et mince et semblait toujours inquiet de quelque chose; l'agent, lui, était un gros bonhomme tout rond avec des cheveux poivre et sel, des yeux pâles et des sourcils à peine visibles. Tous deux avaient l'air de croire

qu'il n'était rien arrivé de sérieux. La façon dont ils posèrent des questions me renseigna un peu sur les méthodes de la police anglaise. J'étais décidé, en dépit de Fleetwood Iron, à dire tout ce que je savais, ne fût-ce que pour donner de quoi réfléchir aux personnes présentes. Mais ce qui me préoccupait surtout, c'était de mettre la main sur le revolver, juste le temps qu'il fallait pour l'essuyer rapidement. A vrai dire, il paraissait peu probable que je puisse y parvenir.

Je suppose que Fleetwood Iron avait prévu que je serais tenté de faire allusion à la tentative d'assassinat dont j'avais été l'objet le matin même car, au moment de l'arrivée de la police, il me prit à part :

— Monsieur Vincey, vous devez sans doute penser qu'il serait bon d'informer la police de l'incident de ce matin?

— Le cœur humain n'a pas plus de secret pour vous que les vieilles pierres.

Il me répondit avec son sourire habituel :

— Un archéologue doit être entraîné à l'observation et il peut à l'occasion exercer cette faculté sur d'autres questions. Par exemple : ce revolver, avez-vous remarqué exactement où on l'a trouvé?

— Je ne saurais l'affirmer.

— Eh bien, il m'a semblé qu'il avait dû tomber du balcon de M. Bomgoffi.

— Oui, ce doit être exact, dis-je. J'ai vu cet individu se pencher sur un des balcons et quand j'ai crié il a tiré immédiatement sur moi.

— Etait-il à terre quand il a tiré?

Je vis qu'il me fallait être prudent et je dis :

— Il venait d'atteindre le sol.

— C'est-à-dire que, dès qu'il a été à terre, il a commencé à tirer sur vous qui vous trouviez à votre balcon.

— Ce doit être cela.

— Il devait lui être difficile de vous voir.

— Les balles m'ont sifflé aux oreilles.

— Alors, probablement, quelques-unes ont dû s'aplatir sur le mur.

— Ce ne serait pas étonnant.

— Il est heureux qu'elles aient manqué votre fenêtre.

— Et encore plus heureux qu'elles m'aient manqué, moi.

— Bon, j'espère que nous trouverons quelques traces sur le mur.

— Peut-être bien.

— Il semble un peu singulier qu'il ait laissé tomber son revolver, n'est-ce pas?

— Enfin, nous apprendrons peut-être quelque chose d'intéressant grâce aux empreintes digitales.

— A propos, dis-je du ton le plus dégagé, qu'est-ce qu'on a fait du revolver?

— Sir Gresley l'a enfermé dans le tiroir de son bureau, répondit-il. J'espère qu'il va le produire maintenant que la police est là. Oh! j'allais l'oublier, allez-vous parler de ce qui est arrivé ce matin,

Monsieur Vincey? Je sais que vous aviez promis de taire la chose pour m'obliger, mais maintenant, vous ne devez pas vous considérer comme lié par cette promesse.

— Cela ne va-t-il pas paraître un peu bizarre de sortir cette histoire maintenant?

— En effet, répondis-je.

— Cela vous obligera à quelques explications, mais je ne doute pas que vous soyez égal à cette tâche et, bien entendu, j'indiquerai que c'est à ma requête personnelle, que vous avez évité d'alarmer inutilement notre hôte.

— C'est qu'alors il faudra que je raconte absolument tout à la police, voyez-vous?

— Je ne crois pas que vous puissiez faire autrement, reconnut-il. Mais je vois que ces messieurs de la police se dirigent vers la bibliothèque et certainement ils vont nous interroger à tour de rôle.

L'inspecteur avait suivi Sir Gresley dans la bibliothèque et tous les hôtes les y escortèrent.

— Tout d'abord, dit l'inspecteur, posant son chapeau sur le bureau de Sir Gresley, nous allons jeter un coup d'œil sur le revolver, s'il vous plaît.

— Certainement, dit Sir Gresley, mettant la clé dans la serrure du tiroir du milieu. Il ouvrit celui-ci et s'exclama : Bon! il doit avoir glissé sous ces papiers.

Il fourragea un moment dans ses papiers et se tourna, stupéfait, vers le policeman.

— Il n'y est plus! s'écria-t-il. Je l'ai enfermé là en venant du jardin.

— Qui savait qu'il était là? demanda tout de suite l'inspecteur.

— Ma foi, répondit Sir Gresley, je ne sais pas. Je suppose que beaucoup de personnes ont pu me voir.

— Je vous ai vu, dit Le Noir.

— Je savais que vous l'aviez mis là, dit Fleetwood Iron.

— J'ai vu mon père l'enfermer, confirma Sylvia Haven?

— Bon, dit doucement l'inspecteur, il semble que tout le monde était au courant. Naturellement, le fait qu'il a disparu limite le champ de mes recherches. Voyons, Sir Gresley Haven, vous êtes sûr, n'est-ce pas de l'avoir enfermé là.

— Positivement sûr, répondit Sir Gresley.

— Eh! reprit l'inspecteur. Combien de temps le revolver a-t-il dû rester dans ce tiroir?

Sir Gresley réfléchit un moment : Vingt minutes à peu près.

L'inspecteur se gratta la tête et commença :

— Je pense qu'avant d'aller plus loin, Sir Gresley, nous devrions établir exactement les faits. Permettez-moi de me présenter. Je suis l'inspecteur Cantor. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps ni vous poser des questions inutiles et, si parfois ce que j'aurai à vous demander vous paraît oiseux, vous comprendrez bien que c'est une

question de formalités et que c'est à moi qu'incombe la charge de recueillir toutes les informations nécessaires.

Du groupe des hôtes de Sir Gresley s'éleva un murmure général d'approbation.

— Trip, que voici, va prendre des notes, continua l'inspecteur, et nous commencerons par le commencement, si vous le voulez bien. Je pars de ce fait qu'un homme armé a été surpris par une des personnes présentes et que des coups de feu ont été tirés. Maintenant, quelle est la personne qui a vu d'abord le malfateur et à quel endroit?

— C'est moi, dis-je en m'avançant. Je me nomme Vincey.

— Très bien, monsieur. Voulez-vous vous asseoir et nous dire ce que vous savez.

— J'étais sur le balcon de ma chambre, regardant le parc.

— Faisait-il sombre?

— Oui, c'est-à-dire, pas tout à fait.

L'inspecteur hocha la tête :

— Je me demande ce que vous pouviez bien regarder, dit-il.

— Oh! j'étais sorti un instant prendre l'air.

— Je comprends que c'est juste au moment où vous mettiez le pied sur votre balcon qu'on a tiré sur vous?

— Non? Je m'étais penché sur le balcon et je contemplais le parc. On y voyait encore un peu et en regardant vers ma droite, c'est-à-dire du côté de l'aile ouest de la maison, j'ai vu, sur l'un des balcons, le deuxième après moi, je crois, un homme penché comme s'il essayait de forcer la fenêtre. Sans attendre, j'ai crié.

L'inspecteur hocha de nouveau la tête.

— Et alors, qu'est-il arrivé?

L'homme enjamba la balustrade, s'accrocha au lierre et descendit. Quand il a été à terre il s'est dressé et a tiré sur moi, du moins je suppose que c'était sur moi.

— Quand vous vous êtes mis à crier, qu'avez-vous dit?

La question était gênante. Je me rappelais que j'avais dit : Arrêtez-vous ou je tire. Ce n'était pas à dire. Je dis que je ne me rappelais pas exactement.

— Peut-être avez-vous dit quelque chose comme : Hé, ou : Que faites-vous là? suggéra l'inspecteur.

— Quelque chose dans ce genre, probablement.

— Et ensuite?

— J'étais toujours sur mon balcon quand Mr. Fleetwood est venu sur le sien et m'a demandé ce qui venait d'arriver. Nous pensions qu'il s'agissait d'un voleur. C'est alors que pour montrer à Mr. Fleetwood Iron comment l'inconnu avait procédé, je suis descendu en m'aidant du lierre.

— Mais n'était-ce pas prendre beaucoup de temps. Vous seriez arrivé bien plus vite par l'escalier.

— Oh! toute la maison était alertée et il me semblait qu'on devait

arriver vite à terre quoi qu'en réalité j'aie mis plus de temps que je ne pensais.

— Qui a trouvé le revolver?

— Un des jardiniers, répondit Sir Gresley, je vais l'envoyer chercher. Il se nomme Prawl. Carrington, dit-il en se tournant vers l'intendant, envoyez-nous donc Prawl.

— En somme, voilà tout ce que vous avez vu? dit l'inspecteur.

— Tout ce que j'ai vu ce soir, répondis-je.

— Voulez-vous dire qu'il est arrivé quelque autre chose dans la journée qui ait rapport à cet événement?

— Oui, dis-je. Je n'avais pas voulu en parler parce que Mr. Fleetwood Iron m'avait dit que je risquais de contrarier mon hôte, Sir Gresley Haven et je n'étais pas sûr que ce ne fût pas un accident. Mais voici ce qui s'est passé ce matin avant le petit déjeuner : comme je me promenais, quelqu'un a tiré sur moi. On m'a manqué.

— Qu'est-ce que Mr. Fleetwood Iron avait à voir là-dedans? demanda l'inspecteur.

— C'est la première personne que je rencontrai après cet incident. Je lui en parlai donc naturellement et il me conseilla de n'en rien dire.

— Pour l'amour de Dieu, mon cher Iron, j'apprécie votre délicatesse mais je suis désolé que pareille chose ait pu survenir à l'un de mes hôtes. Mon cher Monsieur Vincey, je ne sais comment vous exprimer mes regrets. J'entends tirer la chose au clair. Ce doit être quelque braconnier...

— Oh! cela n'en vaut pas la peine, dis-je.

— Mais si, mais si, protesta Sir Gresley, j'y attache une grande importance.

L'inspecteur fit entendre une petite toux irritée.

— Nous pourrions peut-être nous occuper de cela plus tard, dit-il. Ce que je cherche, maintenant, c'est ce qu'est devenu cet homme qui est descendu du balcon.

— Personne ne l'a vu après les coups de feu, dit Sir Gresley.

— Quand il eut tiré sur moi, dis-je, il s'est enfui et a disparu.

— Très bien, dit l'inspecteur. A présent, si vous le voulez bien, nous allons en venir à la disparition du revolver. Je voudrais que chacun me dise exactement ce qu'il a fait entre le moment où Sir Gresley a enfermé cette arme dans son tiroir et le moment où il est revenu ouvrir ce tiroir. Puis-je commencer par vous, Monsieur Vincey?

— Certainement, dis-je. Je suis resté tout le temps avec Mr. Fleetwood Iron.

Fleetwood Iron fit un signe d'assentiment.

— C'est la même chose pour moi, inspecteur.

— Etiez-vous seul, demanda l'inspecteur à Sir Gresley, quand vous avez pris le revolver?

— Non, je vous ai dit qu'il y avait beaucoup de monde.

— Qui était dans la pièce à ce moment?

Il y eut un silence puis, Carrington prit la parole :

— J'y étais, Monsieur.

— Je crois que j'y étais, dit le colonel Forest.

— Je m'y trouvais aussi, dit Mrs. Forest. Je l'ai déjà dit.

— J'étais là, dit Le Noir, mais je dois dire que je ne puis pas me rappeler le moment où Sir Gresley a mis le revolver dans le tiroir, quoique je l'aie vu le tenant à la main dans cette pièce. Il était enveloppé dans un mouchoir.

— Je l'ai vu le mettre dans le tiroir, dit Fleetwood Iron pour la bonne raison que je le lui ai tendu. Voyez-vous, le revolver a été d'abord ramassé par l'aide jardinier, je l'a pris alors et enveloppe dans un mouchoir pour préserver les empreintes digitales. Puis, je l'ai tendu à Sir Gresley quand il est entré dans la bibliothèque. Je l'ai vu ouvrir le tiroir du milieu de son bureau, y placer le revolver et le fermer à clé.

— Alors, vous avez dû le voir aussi, Monsieur Vincey, dit l'inspecteur, se tournant vers moi.

— Non, dis-je, je ne me le rappelle pas.

— Mais vous venez de me dire que vous êtes resté tout le temps avec Mr. Iron, et il l'a confirmé.

— En effet, mais je n'ai pas fait attention à ce point particulier.

— Bon, dit l'inspecteur. Je voudrais maintenant demander à tous vos hôtes, Sir Gresley, l'emploi de leur temps entre la découverte de Mr. Vincey et mon arrivée.

L'un après l'autre, il questionna tout le monde. Les réponses furent vagues. Je présumai que plus d'un cachait quelque chose, mais il manquait trois personnes. Mrs. Gruyter n'était pas là et le capitaine Rafferty ainsi qu'Helgar avaient également disparu.

L'inspecteur Cantor semblait piétiner dans son enquête. C'est seulement en interrogeant Prawl, l'aide jardinier, qu'il découvrit quelque chose. Il descendit sur les lieux avec lui et à la lueur d'une lanterne ils trouvèrent la place exacte où on avait ramassé le revolver. Prawl en marchant dessus l'avait enfoncé dans le gazon où il avait laissé une trace bien nette.

Quand l'inspecteur eut fini, Trip avait bien rempli une cinquantaine de pages de son agenda. Tous deux partirent sur leurs bicyclettes, vers six heures.

Personnellement, j'étais enchanté de la disparition du revolver, mais j'aurais bien voulu savoir à qui j'en étais redevable. Quelqu'un avait eu un grand intérêt à le faire disparaître, mais pourquoi? je n'en savais rien. J'avais l'impression qu'un autre G. Man se trouvait sur place ou peut-être quelque détective anglais de grande classe. Il ne leur serait pas difficile de vérifier les empreintes sur le revolver et de les comparer avec les miennes.

CHAPITRE XII

Le colonel Sinclair Forest me chambra après dîner. Il donnait l'impression d'un vieux monsieur sympathique, avec un large front à moitié chauve qui inspirait la confiance. Lorsqu'il parlait c'était différent et il se montrait souvent agressif. Pour le moment il cherchait visiblement à me mettre à l'aise. Mais il sautait d'un sujet à un autre et, quand il m'eut installé auprès du feu, je commençai à le soupçonner d'avoir d'autres desseins.

— Je suis heureux que vous restiez après le week-end, dit-il. Venez-vous chasser avec nous dimanche?

Je lui dis que je ne chassais pas. Il parut un peu choqué puis se rasséréna.

Ma foi, j'avais projeté de faire quelques investigations cette nuit pourvu que je puisse me tenir éveillé, mais même à ce moment, à neuf heures et demie, j'étais si fatigué que je pouvais à peine tenir mes yeux ouverts. Et il me fallait pourtant soutenir la conversation avec le colonel.

Grand Dieu, songeai-je; qu'est-ce que ce raseur a à me dire? Mais je ne tardai pas à me demander s'il n'aurait pas mieux valu pour moi que le colonel Sinclair Forest s'en tînt aux banalités mondaines, car il se mit à parler du revolver manquant et du coup de feu que j'avais essuyé le matin.

— C'est bien singulier, tout cela, voyez-vous, dit-il. Je ne sais pas ce que vous pensez de cet inspecteur, mais je ne trouve pas qu'il soit à la hauteur.

— Il m'a paru cependant prendre l'affaire au sérieux, hasardai-je.

— La prendre au sérieux, répéta-t-il. Oui, sans doute. Mais je ne pense pas qu'il n'ait rien trouvé que nous ne sachions déjà, qu'en dites-vous?

— Pour vous dire la vérité, colonel Forest, je vous avoue que, franchement, je n'arrive pas à me reconnaître au milieu de tous ces événements.

— Certes, tout cela a été fort désagréable pour vous.

— Bah! c'est une expérience.

— Oui, mais vraiment pas le genre d'expérience qu'on pouvait attendre d'un tranquille week-end à la campagne. Ce coup de feu, le matin, c'était, sans doute, un accident.

Il se montra plein d'entrain et de conviction à ce sujet et je sentis qu'il ne mettrait pas longtemps à me persuader que le coup de feu, était l'œuvre d'un mauvais plaisant.

— Il y a ici tout un groupe de gens intéressant, continua-t-il. Mais

on peut s'attendre à tout quand on tombe au milieu d'étrangers. Nous devenons beaucoup trop cosmopolites depuis la guerre, et il développa longuement cette idée que rien n'allait plus actuellement, mais que, de son temps, tout était pour le mieux.

Il continua sur ce ton un bon moment puis il dit quelque chose qui me fit dresser l'oreille.

— Oh! à propos, monsieur Vincey, quand on vous a tiré dessus, ce matin, avez-vous reconnu si le coup provenait d'un fusil ou d'un revolver?

C'était une question à laquelle je ne pouvais donner de réponse, mais, ce qui m'inquiétait surtout c'était de savoir pourquoi il me la posait.

— Ma foi, répondis-je, en pesant mes mots, je ne crois pas que je saurais faire la différence. Quoique j'aie été à la guerre, un coup de feu est toujours pour moi un coup de feu. Sur le front ouest, je ne me suis jamais trouvé assez près de l'ennemi pour entendre un coup de revolver.

Il me regarda d'un air impénétrable et dit : — Quel était votre régiment, monsieur Vincey?

Avant que j'aie pu réfléchir, la réponse jaillit et je sentis que c'était la vraie.

— Le 15e Cambian, dis-je.

— Dans quel secteur?

— Sur le front d'Arras la plupart du temps.

— Je le connais, dit le colonel Forest.

Je commençai à croire qu'il connaissait beaucoup trop de choses et j'essayai de le ramener à d'autres sujets, mais en vain. Il paraissait s'intéresser, de beaucoup trop près, à ma carrière et il n'avait plus du tout l'air d'une vieille baderne à la retraite quand il posait ces questions.

— Peut-être, me dis-je, ferais-je bien de l'inscrire dans ma liste de suspects en bonne place.

CHAPITRE XIII

En quittant le colonel Forest, j'allai tout de suite me coucher. J'étais tout à fait éreinté et je tombais de sommeil, mais arrivé dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de remarquer que mes affaires n'étaient pas dans l'état où je les avais laissées. Tout indiquait, que quelqu'un était venu fouiller méthodiquement mes bagages, avec la plus grande minutie. Rien n'avait dû lui échapper. Quelqu'un savait maintenant que j'avais dressé une liste des personnages présents.

Grâce à Dieu, je n'avais assorti les noms de cette liste d'aucun commentaire. Je les avais simplement couchés par écrit pour clarifier mes idées, mais quiconque avait vu cette liste devait se demander pourquoi je l'avais dressée et ce n'était pas très rassurant. Mais j'étais trop fatigué pour m'en inquiéter.

Je fermai ma porte à clé et, malgré mon goût de l'air, je fermai aussi les fenêtres et les verrouillai, ainsi que celle de la salle de bains. A la minute où j'éteignis la lumière après m'être glissé dans mon lit, je dus m'endormir, car je ne me rappelle rien jusqu'au moment où tout d'un coup, je m'éveillai. Je ne sais pas ce qui me fit sortir de mon sommeil, peut-être quelque bruit dont je n'ai pas gardé le souvenir. Mais je me trouvais, soudain, parfaitement éveillé et dispos. Je regardai ma montre : il était trois heures trente. Je me levai, allai à la fenêtre et jetai un coup d'œil dehors.

Il faisait clair de lune avec quelques nuages par ici par là.

On distinguait les arbres du parc et les jardins ainsi que les pelouses. Tout était tranquille : je restai là quelques minutes et vis ensuite deux silhouettes traversant la pelouse.

Je me sentais frais et reposé. J'attendis qu'elles eussent disparu derrière les arbres, je m'habillai rapidement, mettant ma veste de chasse en cuir au lieu d'un manteau. Je voulais avoir la liberté de mes mouvements et, d'ailleurs, il me faudrait encore atteindre le sol en m'accrochant au lierre et revenir par le même chemin.

Je mis plus longtemps à descendre parce que je ne voulais faire aucun bruit.

Je traversai la pelouse et, en me retournant vers la maison, je vis une lumière dans une des chambres de l'aile ouest. C'était celle de Mrs. Gruyter et cela signifiait que cette dame était éveillée.

Maintenant, pourquoi cette singulière femme était-elle levée à quatre heures du matin? Il pouvait y avoir une réponse bien simple : peut-être souffrait-elle d'insomnie et s'était-elle mise à lire? Elle pouvait aussi aimer travailler la nuit et peut-être piochait-elle quelque problème concernant la vente du Sydabeer.

Avant que j'eusse atteint l'extrémité du parc, la lumière s'éteignit.

Une fois arrivé, j'étais fort embarrassé. J'avais une vague idée de la direction prise par ces deux ombres et m'engageai dans un chemin qui conduisait à un petit bosquet pour aboutir, comme je le savais par une excursion du matin, aux tranchées de Fleetwood Iron.

La nuit était silencieuse, je marchais sur le talus gazonné du chemin pour ne pas faire de bruit. J'avançais lentement, m'arrêtant, de temps en temps, pour écouter. L'obscurité augmenta car des nuages passaient devant la lune. Après dix minutes de marche, je quittai les bois et arrivai dans la partie découverte. J'aperçus les mottes de terre provenant des fouilles et la hutte aux outils qui se dressait à ma droite. Je ne suivais plus un chemin battu et je marchais à même la prairie, enfonçant mes pieds dans la boue grasse et humide parsemée de taupinières. Des bosquets d'arbres étaient disposés çà et là et

je pouvais voir assez loin quand la lune brillait; mais personne n'était en vue. Le parc semblait vide. Je n'avais rien pour me guider, aucune indication de la direction prise par les deux promeneurs; mais j'avais le pressentiment que quelque chose d'important se préparait et je me fiais à mon instinct. Je me rendais compte que cet instinct avait bien inspiré Sam Rivers à plus d'une reprise et, bien que je n'eusse qu'un souvenir général et confus de mes succès antérieurs, je savais que je n'étais pas le premier venu dans ma partie. Un homme comme moi devait faire quelque chose d'original et de surprenant.

— Allons-y Sam, me disais-je, et je continuai à marcher à travers le parc jusqu'à un endroit où il n'y avait plus d'arbres. C'était une vaste étendue découverte et, en ce moment, les nuages s'étant écartés, la lueur de la lune l'éclairait à perte de vue.

Soudain, j'aperçus quelque chose qui me fit me jeter à plat-ventre. A quelques yards devant moi, se trouvait une figure sombre, debout et silencieuse. Je restai étendu, épiant. Une nouvelle bande de nuages arrivait et quelques instants après, la lune se voilant à nouveau, le parc devint invisible. Alors, à l'endroit précis où j'avais vu cette figure noire, parut une petite lumière clignotante. Puis, j'en aperçus une autre un peu plus loin, semblait-il, et ces deux lumières s'agitèrent en divers sens pendant plusieurs minutes. Je me rendis compte qu'il s'agissait de lampes électriques, manœuvrées par deux individus qui devaient se trouver à trois ou quatre cents yards l'un de l'autre.

Ils ne semblaient pas utiliser un code : il n'y avait que des éclairs de lumière à des intervalles réguliers. Mais c'était évidemment un signal et bientôt mes oreilles m'avertirent de ce dont il s'agissait. De loin, j'entendis le vrombissement d'un avion qui s'approchait, de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se mit à tourner en rond au-dessus de ma tête. Alors les lumières ne bougèrent plus et le grondement de l'appareil s'intensifia. Je me rendis compte, trop tard, que je me trouvais entre les deux lumières et que l'aéroplane se dirigeait sur moi de sorte que, si je n'étais pas happé par les roues d'atterrissage, je risquais d'être écrasé sous l'appareil. Mon angoisse ne dura pas longtemps : la machine arrivait sur moi. Il n'y avait aucune lumière à bord, mais il y avait un rayon de lune à ce moment et l'appareil se détachait en noir sur le fond éclairé du ciel. Il m'effleura et ses roues touchèrent la terre à quelques yards de moi et m'éclaboussèrent de boue. Le courant d'air me coupa la respiration et je faillis perdre connaissance.

Dès que je fus remis de la secousse, je me relevai. L'obscurité était revenue. Marchant courbé, de façon à pouvoir m'aplatir sur le sol si la lune se montrait de nouveau, je me dirigeai vers l'appareil. Je cherchai à saisir ce qu'elles disaient, mais ces gens ne parlaient pas en anglais.

C'était exaspérant de se trouver si près de la clé du mystère et de me trouver à la fois sourd et aveugle. Les voix s'animèrent, de plus en plus, et je saisis ces mots prononcés avec un accent de colère :

— Aufgeschaben ist nicht aufgeshaben.

Quelqu'un fit « chut » et les voix se changèrent en un murmure. Je compris qu'ils étaient quatre, les deux qui avaient fait les signaux à terre et les deux occupants de l'appareil : le pilote et un passager, sans doute. Ils restèrent là, une demi-heure, je notai le temps. Puis, j'entendis quelqu'un qui mettait le moteur en marche et je commençai à m'écarter. Je ne voulais pas me laisser voir mais j'aurais bien voulu percer l'identité des deux hommes qui avaient fait les signaux. Le moteur commença à gronder et il y eut un long temps pendant lequel l'avion resta en place. Alors, je vis plus loin deux petites lumières et je compris que les guides indiquaient la direction. Dès que l'appareil se mit en mouvement, je courus après de façon à m'approcher de ceux qui le guidaient à terre. Je m'arrêtai quand les lumières s'éteignirent et m'étendis contre terre. L'avion décrivit un cercle au-dessus de ma tête et prit ensuite son vol dans la direction de l'Est, si je m'orientais bien. Je restai là cinq bonnes minutes et alors survint une chose qui me fit oublier complètement ce qui venait de se passer.

A des milles de distance, surgit un mince rayon de lumière blanche évidemment émané d'un projecteur, qui se mit à balayer lentement le ciel. Je ne sais ce qu'il cherchait ni d'où il venait mais il s'éteignit subitement et, au loin, retentit un coup de feu.

CHAPITRE XIV

A ce bruit de fusillade, je me trouvai reporté à des années en arrière et je m'attendais presque à voir l'éclair des détonations illuminer les tranchées ennemies. J'admirai dans quel imbroglio je me trouvais. Que pouvait bien signifier cet aéroplane? Qu'est-ce qui m'avait amené dans cette énigmatique réunion qui tenait d'une partie de plaisir,. d'un rendez-vous d'affaires et d'un conciliabule secret. Il y avait derrière tout cela quelque chose de grave et d'important et c'était ma chance de me trouver juste placé pour en débrouiller le mystère. Seulement, il y avait un mais, et quel mais : mon manque de mémoire.

Cependant, il me parut que je n'avais pas à m'inquiéter autant maintenant, car les événements commençaient à parler clair.

En attendant, si je pouvais — ce qui était bien probable — identifier mes deux inconnus, j'aurais gagné un point. Mais, j'eus beau prêter l'oreille même dans le grand silence de cette nuit, je ne perçus aucun bruit. Je pris lentement le chemin du retour, m'étendant par terre chaque fois que la lune se montrait à travers les nuages et me demandant si je pourrais atteindre le couvert des bois avant que les nuages

aient complètement disparu, car ils passaient, maintenant, rapidement devant le disque de la lune.

Finalement, le ciel s'éclaircit tout à fait; je m'aplatis sur le sol. Peu à peu, en rampant, je parvins à embrasser tout le parc du regard et, à distance, je pus contempler Frindon Hall dont les pierres blanches brillaient sous les rayons de la lune. Je remarquai, à nouveau de la lumière à une des fenêtres ,et je vis qu'elle vacillait. Je restai donc là, épiant, et me demandant si c'était la même fenêtre que j'avais vue allumée tout à l'heure, et si Mrs. Gruyter n'était pas en train de faire des signaux. C'est alors que, soudain, je vis autre chose, plus près de moi. Cela ressemblait à la silhouette d'un homme, chancelant et se dirigeant vers le Hall. Tantôt, il tombait sur ses genoux, puis se relevait, pour avancer de quelques pas puis, retombait encore. On aurait dit quelque animal se traînant sur ses pattes de derrière : il paraissait souffrir. Je le suivis, sans hésitation. A la fin, il se laissa choir par terre et j'entendis un gémissement.

Il n'y avait pas à hésiter. La forme étendue sur le sol était tout à fait immobile et ne donnait pas signe de vie quand je l'atteignis. C'était un homme drapé dans un grand manteau noir avec le collet relevé et un chapeau noir. Je le relevai, et, là, dans la lumière nocturne, les yeux clos, et la figure crispée de douleur, je reconnus Carrington, l'intendant.

Il ouvrit les yeux et balbutia quelque chose comme : « Tout va bien, monsieur! »

— Tout va bien! ah! par exemple, m'écriai-je, qu'est-il arrivé?

— Un petit accident, murmura-t-il.

— Est-ce que vous vous êtes foulé la cheville ou quelque chose de ce genre?

— Non, monsieur. Sa voix faiblit et, avec un effort, il ajouta :

— On m'a tiré dessus.

C'était vrai. Il avait reçu une balle dans la poitrine et il saignait abondamment. J'enlevai ma veste et ma chemise, déchirai celle-ci en lanières, fis un bandage pour arrêter le sang. Quand j'eus fini, je l'entendis murmurer : « J'ai soif. »

Je remis ma veste, me penchai et l'enlevai dans mes bras. Il ne pesait guère et il ne me restait qu'à le transporter jusqu'à la maison. Le mouvement sembla le ranimer car il murmura :

— Je crains de vous donner beaucoup de peine, monsieur. Je déteste de donner de la peine, et j'ai peur qu'on fasse beaucoup de bruit inutile autour de cet accident.

— Ne parlez pas, lui conseillai-je. Il ne faut pas perdre vos forces.

— Je crois que puisque c'est évidemment un accident, murmura-t-il, il vaut mieux en parler le moins possible.

Je commençais à haleter, car bien qu'il m'eût paru d'abord leger, il était tout de même éreintant de porter un homme. Je dus faire un effort pour lui dire :

— Vous voulez me demander de ne rien dire au sujet de cette affaire?

— Je vous serais très obligé, monsieur, si vous pouviez éviter d'en parler à Sir Gresley : voyez-vous, il a eu quelques ennuis avec des braconniers dans sa propriété : ils ont dû me prendre pour un garde-chasse et tirer sur moi pour m'effrayer.

— Mais, à propos, dis-je, à quel moment a-t-on tiré?

— Je ne suis pas bien sûr de l'heure, monsieur, mais il peut y avoir vingt minutes

— Impossible! Par une nuit pareille ,on entend le bruit d'un coup de feu à des milles de distance.

Carrington gémit sans répondre.

— Voulez-vous que je m'arrête? demandai-je.

— Vous seriez bien aimable, monsieur, dit-il, et sa voix était persque inintelligible. Je souffre beaucoup.

— Plus tôt nous arriverons au but et mieux cela vaudra. Prenez courage et ne parlez pas.

— Très bien, monsieur, dit-il, et je crois qu'il défaillit car il resta inerte dans mes bras. J'étais couvert de sueur et j'avais les jambes en coton. Il n'y avait aucune possibilité pour moi de dissimuler ma sortie nocturne. Je venais à peine de dépasser le couvert des arbres que je vis quelqu'un qui venait au-devant de moi. La lune fit briller ses lunettes et je reconnus Fleetwood Iron.

— Mais, mon cher, qu'y a-t-il donc? me dit-il.

— Oh! quelqu'un avait encore voulu tirer sur les corneilles, répondis-je. J'ai trouvé l'intendant là avec un trou dans la poitrine. Vous allez me donner un coup de main. Je n'en peux plus.

Fleetwood Iron parut incapable de prononcer une parole. Il resta à me regarder les yeux ronds. Je repris :

— Il nous faut appeler un docteur le plus vite possible et la première chose à faire est de ramener le blessé.

— Très bien, dit-il. Vous dites qu'il a reçu un coup de feu?

— Je l'ai dit, répondis-je pendant que nous joignions nos mains pour servir de support à l'infortuné Carrington. Il était plus facile de le porter dans cette position.

— Et, de plus, continuai-je, comme nous traversions la pelouse, je n'ai pas l'intention de le cacher, bien que Carrington lui-même me l'ait suggéré, pour ne pas inquiéter Sir Gresley.

— Oui. Cela l'inquiétera certainement dit Fleetwood Iron, mais nous en reparlerons.

Mais avant que nous soyons arrivés à la porte d'entrée nous tombâmes sur quelqu'un d'autre.

— Tout le monde se promène donc cette nuit? dis-je.

— Est-ce vous, monsieur Vincey? dit la voix du colonel Forest. Qu'est-il arrivé?

— Une tentative de meurtre ou peut-être seulement l'œuvre d'un mauvais plaisant qui a voulu se divertir.

— Seigneur! cet homme a été blessé. Mais qui a tiré sur lui? demanda le colonel.

— C'est ce que nous espérons bien découvrir, dis-je, et aussitôt je sentis que j'avais fait une gaffe.

— Nous? répéta la voix suave d'Iron? Qui? monsieur Vincey?

— Eh bien, la police, je suppose, répondis-je.

Le colonel Forest prit un air dégoûté.

— Je n'ai pas grande confiance, dit-il. Au diable, j'ai fermé la porte derrière moi, il va falloir éveiller toute la maison.

Carrington revint à lui un moment et dit faiblement : — La clé est dans la poche de mon manteau attachée à un anneau, servez-vous-en car je crains... sa voix s'éteignit, il avait de nouveau perdu connaissance.

Nous ouvrîmes la porte, transportâmes le blessé dans le hall et l'étendîmes sur un divan avant de téléphoner au docteur. Puis, je me mis en devoir d'appeler ensuite la police, mais Fleetwood m'arrêta.

— A qui voulez-vous parler? demanda-t-il.

— A la police.

— Trouvez-vous cela raisonnable?

— Mais, voyons, il le faut bien.

— Vous dites que vous avez trouvé Carrington blessé d'un coup de feu. Puis-je vous demander ce que vous faisiez, dehors, à cette heure de la nuit?

— Je me propose justement de m'entretenir de cela avec la police lorsqu'elle sera là, dis-je.

Fleetwood Iron sourit à sa façon aimable et dit :

— Croyez-moi, j'essaie seulement de vous éviter cette sorte d'ennui, qui ne manque pas de nous arriver lorsque nous nous contentons de dire à la police la moitié d'une histoire en lui laissant le soin de découvrir l'autre partie et de tirer elle-même ses conclusions. Ne croyez-vous pas qu'il faudrait mieux nous dire d'abord exactement ce que vous savez. Moi aussi, j'étais dehors cette nuit et, peut-être, serai-je en état de jeter quelque lumière sur cette affaire.

— Je suis sorti aussi, dit le colonel Forest. Je ne pouvais pas dormir, vous comprenez? Je suis toujours sujet à des insomnies. A n'importe quelle heure de la nuit, il m'arrive de faire un tour de promenade.

Je me demandais ce qu'ils avaient tous deux derrière la tête; mais ma décision était prise, il fallait que je mette la police au couarnt. Je repris donc le récepteur.

Iron s'interposa : — Permettez-moi de les appeler moi-même, demanda-t-il.

Je ne voyais rien à objecter à cela et je lui tendis le téléphone. Il prit la communication et je l'entendis dire :

— Je voudrais parler à l'inspecteur Cantor. S'il n'y est pas, cela ne fait rien, donnez-moi son remplaçant. Est-ce l'inspecteur Cantor? C'est Iron qui vous parle. Oui, oui, il y a eu un accident à Frindon

****

Hall. Non, non pas dans la maison elle-même, mais dehors. L'intendant Carrington a reçu un coup de fusil; oui, ce sont peut-être des braconniers, nous n'en savons pas davantage; le docteur est en route, peut-être feriez-vous bien de venir. Merci.

Il se retourna vers nous.

— Nous allons, de nouveau, avoir à faire à l'inspecteur Cantor.

Dans l'intervalle, le colonel avait éveillé Sir Gresley. Flettwood Iron et moi, transportâmes Carrington à sa chambre.

— Inutile d'éveiller tout le monde, avait dit Sir Gresley. C'est une bien regrettable affaire. Je ne puis rien comprendre. D'abord, on a tiré sur un de mes hôtes puis, mon intendant est blessé. C'est extraordinaire. J'écrirai au « Times ».

CHAPITRE XV

Le docteur — il s'appelait Peeve — arriva. Voyant que je ne pouvais pas être d'une grande utilité, je laissai Fleetwood Iron et Sir Gresley au chevet de Carrington et descendis dans le hall. Il y avait encore un reste de feu qui achevait de brûler dans la grande cheminée, je m'installai, allumai une cigarette et essayai de réfléchir sur la situation.

Une chose semblait certaine, ou bien, Carrington avait été frappé depuis plus longtemps qu'il ne voulait en convenir, ou bien, on s'était servi d'un « silencieux » pour masquer le bruit d'un coup de fusil. Pourtant, je n'aurais pas pu manquer de l'entendre. Il n'y avait pas de vent et Carrington ne pouvait pas être bien loin de moi quand cela lui était arrivé, car, une fois blessé, il n'avait pu avancer que très lentement.

J'espérais que mon pansement improvisé aurait fait l'affaire. Et cela me rappela que je ne portais plus que la moitié d'une chemise. J'allai à ma chambre pour me changer, passai une robe de chambre et, quand je revins dans le hall, la police était arrivée et l'horloge marquait cinq heures.

L'inspecteur Cantor avait amené avec lui un sergent qui était bien le type de l'homme important et officieux. Il se nommait Grills. Il avait un grand cahier de notes, il écrivait en sténo avec un stylo; Sir Gresley et Iron parlaient entre eux. L'inspecteur se tourna vers moi dès que j'apparus.

— Exposez-nous les faits, demanda-t-il.

Je lui donnai un rapide aperçu de la situation; il hochait la tête, de temps à autre, et me laissa aller jusqu'au bout sans m'interrompre. Quand j'eus terminé, il dit :

— Rien que quelques questions : Vous nous avez dit que vous étiez sorti, la nuit, dans le parc. Pourquoi cela?

Je mentionnai les deux silhouettes que j'avais vues, dans le clair de lune quand j'avais regardé à ma fenêtre à trois heures trente.

— Vous les avez suivies?

— J'ai essayé.

— Les avez-vous vues de nouveau?

Tout compte fait, je ne désirais pas que la police britannique se mêlât de cette affaire et je décidai de ne rien dire des guides, des projecteurs et du mystérieux avion. En conséquence, je répondis :

— Je n'en suis pas bien sûr.

— Mais vous devez bien savoir si vous les avez revues ou non.

— Mon Dieu, inspecteur, vous savez ce que c'est que le clair de lune. Je puis les avoir revues il me semble une ou deux fois. Mais je n'en suis pas sûr.

— Pourriez-vous retrouver la place où vous avez d'abord rencontré l'intendant?

— Certainement.

— Bon, dit-il vivement, si monsieur Vincey veut bien nous conduire.

— O. K. répondis-je. Mais vous savez, il fait nuit.

Le sergent toussa légèrement, histoire d'avertir son supérieur qu'il oubliait quelque chose .L'inspecteur avait compris. Il jeta :

— Quoi, sergent?

— L'intendant, monsieur, voulez-vous que j'aille voir s'il est en état de répondre à des questions?

— Non, il peut attendre. Vous, venez avec moi.

— Oui, monsieur.

Le docteur Peeve descendait juste à ce moment. Il dit :

— Je crois qu'il s'en tirera. La balle a juste effleuré le poumon droit. Il y a deux perforations sérieuses et peut-être de l'hémorragie interne... Il ne peut être changé de place d'ici quelque temps; il ne faut même pas qu'il parle.

— Pas même à la police? demanda l'inspecteur.

Le docteur dit simplement : non. Puis, il demanda à téléphoner pour commander des infirmières.

— Monsieur Vincey, nous pouvons partir, dit l'inspecteur.

— Mais pas avant d'avoir pris quelque chose, insista Sir Gresley. Un whisky, gentlemen, ou autre chose.

Les yeux du docteur brillèrent. Merci, dit-il.

Pour mon compte, je trouvais que le whisky venait à propos. Je me sentais plus en train, maintenant, et moins fatigué.

— J'aimerais autant vous accompagner, inspecteur, si vous le voulez bien, dit Iron. Je connais très bien le parc.

L'inspecteur accepta sa proposition.

La nuit nous parut plus humide et plus froide au sortir de ce hall chaud et confortable. Il n'y avait plus de clair de lune et il s'était levé un peu de brume. Je dirigeai notre petite troupe à travers le bois.

Mais nous ne pouvions rien voir, bien que les deux policiers se fussent munis de lampes électriques puissantes. Quelques minutes après que nous eûmes quitté le couvert, un brouillard épais s'éleva et nous fûmes perdus. A un moment donné, je me trouvai séparé de mes compagnons, je poussais des cris d'appel et j'entendais les réponses, mais je ne pouvais retrouver la direction. Le brouillard s'épaissit encore. Je m'arrêtai. Il semblait inutile d'aller au hasard, car j'avais fait tellement de tours et de détours que j'avais complètement perdu le sens de la direction.

Je tâtonnais donc, m'arrêtant, de temps en temps, pour écouter, jusqu'au moment où je butai contre un arbre. Ce fut un réconfort de sentir quelque chose de solide et de reconnaissable près de moi. Au bout d'un quart d'heure environ pendant lequel je me demandais si j'allais rester là toute la nuit, j'entendis des voix. J'étais sur le point d'appeler, mais je me retins et j'écoutai.

— Cela me paraît bien irrégulier, c'était la voix du sergent Grills.

— Oui, mais ce sont mes instructions et les vôtres, répliqua vertement l'inspecteur Cantor. Je voudrais bien pouvoir comprendre ce que nous sommes supposés faire. Une tentative de meurtre est une tentative de meurtre et on a beau nous recommander de ne pas insister, il nous faut bien faire un rapport.

Les voix s'approchaient de plus en plus et ils étaient à peine à un ou deux yards de mon arbre quand le sergent Grills continua :

— Mr. Vincey en sait plus qu'il n'en veut dire.

— Je voudrais bien le faire parler, dit l'inspecteur d'un ton exaspéré.

Je comprenais ses sentiments. Je les partageais moi-même à l'égard de cette infernale réunion de gens.

— Je suivis le son de leurs voix et quand je les jugeai suffisamment éloignés, j'appelai. Ils me rejoignirent.

— Ah! je suis heureux de vous retrouver, inspecteur, j'étais complètement perdu. Mais avec ce brouillard, croyez-vous que nous pouvons faire quelque chose?

— Non, reconnut-il.

Nous revînmes en silence. Nous nous aperçûmes à notre retour, que Iron devait être encore dehors à nous attendre, car lui aussi s'était égaré.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, inspecteur, je serai heureux de retrouver mon lit, suggérai-je.

— Ce dont vous avez tous besoin, dit le docteur Peeve, c'est de boire encore un petit coup de whisky.

Il nous parut qu'il en avait absorbé pas mal, pour son compte, et l'inspecteur et moi, achevâmes ce qu'il avait laissé dans le carafon.

CHAPITRE XVI

Je ne me croyais plus en état de pouvoir m'endormir. Pourtant j'eus juste la force de monter à ma chambre et je ne me souviens pas comment je me déshabillai. Quand je me réveillai, j'eus exactement la même impression que j'avais eue dans le train quand je m'étais aperçu de la disparition de ma mémoire. J'avais le sentiment que quelque chose d'une importance terrifiante m'était sorti de l'esprit et j'en demeurais consterné. Je m'assis sur mon lit et vis la lumière du soleil briller à travers ma fenêtre. Il était midi et quart. Un plateau avec du thé, des sandwichs, du beurre et du lait était placé sur ma table de nuit. Le thé était tout à fait refroidi.

— C'est fort, pensai-je. Je n'ai rien entendu. J'ai dû dormir d'un sommeil de plomb. Pendant quelques minutes, je ne me rappelai plus rien. Je me demandais pourquoi on ne m'avait pas appelé pour le breakfast. Puis, je me souvins tout à coup que Carrington avait été blessé et que, en l'absence de l'intendant, le service de Frindon Hall avait dû être un peu désorganisé.

Je me levai et descendis à la salle à manger. L'heure semblait trop tardive pour le breakfast, mais je trouvai là le capitaine Rafferty, l'air sombre, attablé devant des œufs pochés. Il me salua.

Je dis que le temps était beau.

— Vraiment? dit-il. Je ne m'en suis pas aperçu.

Mais son ton n'était nullement agressif. Au contraire, il ajouta avec un sourire :

— C'est heureux, car il paraît que la nuit a été infernale.

J'en tombai d'accord et tout en me servant du café et des toasts je m'assis à sa table.

— C'est bien contrariant pour Sir Gresley, dis-je.

— Vous pouvez le dire. Notre hôte adore la vie tranquille et il n'a vraiment pas de chance. Que va-t-il sortir de tout cela?

— Je ne saurais vous le dire.

— Allons, un homme comme vous rompu aux affaires, s'est certainement rendu compte qu'il y a ici tout un lot de gens diablement suspects! Vous vous êtes bien fait une idée là-dessus, si vous n'êtes pas allé jusqu'à prendre des notes.

Je fus désarçonné.

— C'est une drôle de chose, poursuivit-il. Vous venez ici pour discuter d'une affaire de publicité et avant que vous ayiez eu le temps de vous retourner, vous vous trouvez mêlé à une histoire de gangsters? C'est, d'ailleurs, une chose intéressante ce Sydabeer, d'après ce que

j'ai pu en savoir par Sir Gresley. J'aurais bien voulu qu'on m'y fît entrer. Il y a autant à gagner là dedans que dans n'importe quelle spécialité pharmaceutique.

— Peut-être bien.

— Peut-être. Vous, un spécialiste de la publicité. vous dites : peut-être. Vous devez bien savoir que le Sydabeer, lancé comme il faut, rivalisera avec toutes ces drogues qui empoisonnent le public anglais.

— Mais c'est inexact, capitaine Rafferty, répliquai-je. On ne persuade pas le public d'adopter une drogue nuisible ou inefficace. Il peut s'y prendre une fois, mais pas deux.

Il haussa les épaules :

— Enfin, vous devez le savoir, dit-il. Pour parler d'autre chose, cet animal d'inspecteur, comment s'appelle-t-il donc?

— L'inspecteur Cantor, dis-je.

— C'est cela, eh bien! cet inspecteur a rôdé toute la matinée posant des questions et mettant tout sens dessus dessous. Il est allé sur le terrain et a trouvé une boussole prismatique avec des empreintes digitales dessus.

— Comment l'avez-vous su? demandai-je?

— Il a dit, devant moi, à son sergent de l'envelopper pour garder les empreintes. J'aimerais bien apprendre, de la source même, ce qui s'est passé cette nuit.

Je lui fis le même récit qu'à l'inspecteur. Il termina son breakfast pendant ce temps et alluma une cigarette en hochant la tête d'un air préoccupé.

— Cela ne peut aller bien loin, remarqua-t-il.

Il avait parlé en détournant les yeux, mais, alors, il me regarda en face et ajouta :

— Evidemment, si quelqu'un avec un passé louche se trouvait dans votre cas, il serait dans ses petits souliers, mais il est bien certain que vous n'avez aucun motif d'en vouloir à Carrington.

— Où voulez-vous en venir? dis-je.

— Je ne veux en venir à rien, répondit-il. Je dis simplement que, si vous n'aviez pas une vie à l'abri de toute suspicion, l'inspecteur aurait déjà lancé un mandant d'amener contre vous. Et si Sir Gresley n'avait pas donné à l'inspecteur l'assurance que vous étiez un des as de votre profession et aussi blanc que neige, vous seriez, en ce moment, sur la paille humide des cachots.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela?

— Oh! que voulez-vous, en ce temps où tout le monde dévore des romans policiers, je me suis promis que, si jamais je tombais sur un vrai mystère, je mettrais mon point d'honneur à le résoudre. Je dois vous avouer, Vincey, que vous aviez été le premier sur ma liste. Seulement, il est certain que vous n'avez pas l'ombre d'un motif et que, à part Sir Gresley, vous n'aviez jamais rencontré l'un de nous.

— C'est exact, reconnus-je.

— Pourtant, il y a cet attentat contre vous, hier matin, qui pour-

rait peut-être expliquer quelque chose et je vous ai sérieusement soupçonné de l'avoir inventé pour créer une atmosphère de mystère et expliquer ainsi l'attentat contre Carrington.

— C'est original, dis-je avec ironie. Mais le fait est que je n'ai pas tiré sur Carrington.

— Oh! je sais bien que non.

— Et pourtant, vous n'avez que ma parole.

— J'ai autre chose. La complète absence de motifs. Un agent de publicité qui rend visite à un client important ne va pas tirer sur l'intendant de celui-ci.

Je commençais à me rendre compte que cette conversation n'aboutissait à rien. Mais je supposai que tout ce bavardage tendait à tirer de moi quelque chose. Le mieux était d'y aller carrément et je lui dis :

— Que voulez-vous arriver à savoir, capitaine Rafferty?

— Très bien, dit-il, parlons franchement, cela vaut mieux. J'ai une certaine information à vendre si vous êtes homme à l'acheter.

Je pris une figure de joueur de poker :

— Suis-je vraiment cet homme? demandai-je.

— C'est à vous à le dire.

— Eh bien, mais vous savez qui je suis.

— Je sais qui vous êtes supposé être. Il rit. Vous êtes supposé être John Vincey de la firme Vincey, Westing et Mayew, agent de publicité et probablement l'inspecteur Cantor doit avoir eu une confirmation suffisante de votre identité, puisque vous êtes encore en liberté. En conséquence, je suis disposé à vous prendre pour ce que la police vous prend.

— Bien aimable à vous.

— Pas du tout. Mais j'ai idée que je pourrais vous être utile au sujet de cette proposition du Sydabeer.

— Comment cela?

— Eh bien, je puis affirmer que vous êtes bien l'homme que vous prétendez être. Je puis dire, haut et clair, que vous êtes Mr. John Vincey, de la firme Vincey, Westing et Mayew, le dire à qui il faudra et au moment où il faudra, au cas où l'on jetterait quelque doute sur votre identité.

— C'est réellement très aimable de votre part.

— N'en parlons pas. Est-ce que nous traitons?

— Je suppose que vous avez dans l'esprit une certaine somme?

Il réfléchit, un moment, et dit :

— Que diriez-vous d'un « monkey » eh? Je suppose qu'un Américain doit savoir qu'un « monkey », c'est cinq mille livres. Qu'en pensez-vous?

— Vraiment? Je ferais une bien belle affaire.

— Une belle affaire! Je parle sérieusement. Croyez-vous que je ne reconnais pas un Américain quand j'en vois un? Je suis de retour d'un voyage en Amérique? Il est naturel que j'en aie rapporté quelques américanismes.

— Je ne suis pas tout à fait un imbécile? répliqua-t-il.

— Il ne m'est jamais venu pareille chose à l'esprit, répondis-je doucement. Mais ce que je crois c'est que vous et votre femme paraissez fâchés de n'avoir rien gagné au cours de votre séjour, n'ayant trouvé personne ici qui ait envie de jouer gros jeu.

Il bondit de sa chaise comme s'il avait été assis sur des épingles.

Je glissai ma main droite dans ma poche et me levai. La vérité était que je n'avais pas d'arme. Mais la menace fit un effet suffisant.

— Ne vous excitez pas, lui conseillai-je.

— Vous, cria-t-il en se rasseyant de nouveau, espèce de rat emperruqué. Vous osez suggérer que je suis un tricheur aux cartes!

— Oui, dis-je et pour mes faux cheveux, ce n'est rien de secret. Je porte ce postiche uniquement parce que ma femme n'aime pas ce coin de calvitie que j'ai au sommet de la tête.

Sa colère parut monter au plus haut degré, mais il se domina rapidement et se mit à rire.

— Le malheur avec vous, c'est que vous en savez trop long, dit-il.

— Le malheur avec vous, répliquai-je, est que vous n'en savez pas assez.

Je ne sais comment cela aurait fini, mais à ce moment Fleetwood Iron entra dans la salle à manger.

— J'espère que vous n'êtes pas trop fatigué, monsieur Vincey, dit-il. Tout le monde, continua-t-il, paraît avoir passé une nuit blanche, de sorte que cela paraît assez naturel. C'est avec la plus grande difficulté que j'ai réussi à me tenir éveillé.

CHAPITRE XVII

Le dimanche se passa sans incident. Bien que Iron ait dit que l'inspecteur Cantor et le sergent Grills enquêtaient dans le voisinage, on ne les avait aperçus ni l'un ni l'autre. J'aurais bien voulu faire quelques investigations moi-même, mais je pouvais difficilement m'isoler. Je tombais toujours sur quelqu'un. Iron, Forest ou Sylvia. Non que la compagnie de Sylvia me déplut bien au contraire, mais je n'y prenais que trop de plaisir et je devais me souvenir que je n'étais pas là pour m'amuser. J'eus une longue conversation avec elle après dîner; nous étions seuls dans la grande bibliothèque.

— Savez-vous que vous êtes un homme mystérieux, commença-t-elle.

C'était ainsi qu'elle prenait les choses.

— Je ne vois pas ce qui me vaut ce titre.

— Oh! si, vous le savez. Voyez-vous, vous avez un métier extrêmement excitant et mystérieux.

— Avez-vous remarqué, Miss Haven, que pendant ce week-end, il n'est guère arrivé que des choses invraisemblables.

— Cela vous a frappé, vous aussi. Et c'est cela, je crois, qui m'a suggéré cette idée que vous êtes un homme mystérieux car c'est depuis que vous êtes arrivé que les choses ont pris cette tournure singulière.

— Merci beaucoup, mais cela me paraît un compliment à double tranchant.

— Mais vous devez l'avoir remarqué vous-même. Ç'a été du véritable mélodrame. Croyez-bien que les week-ends à Frindon Hall ne ressemblent pas tous à celui-ci. Pauvre Daddy qui ne désire que le calme.

— Rien n'est plus vrai et je m'inquiète beaucoup des répercussions de tout cela sur sa santé. Il a véritablement vieilli depuis deux jours.

— C'est bien ce que Mr. Iron ne cesse de me répéter toutes les fois qu'il est question de votre père.

— J'avoue que ce qui se passe est véritablement propre à secouer un peu les nerfs.

— Mais j'oubliais que vous êtes vous-même une des principales victimes. Je suis impardonnable.

Elle m'adressa un de ses ensorcelants sourires et je m'en remettais à peine quand elle dit :

— Vous n'avez jamais rencontré auparavant une des personnes présentes?

— Si, Sir Gresley Haven, dis-je.

— C'est ce que je me demandais.

— Pourquoi donc? Je pensais que vous saviez que j'étais un étranger.

Elle m'envoya un sourire empreint d'une telle séduction que j'en fus ébloui. Mais on ne venait pas ainsi à bout de Sam Rivers. Non. Non. Elle affectait un tel abandon et une telle sincérité que je devins, tout d'un coup, méfiant.

— Eh bien, je ne pouvais pas en être sûre, dit-elle, de sa voix la plus tendre. Voyez-vous, c'est un mot du capitaine Rafferty qui m'avait donné à penser. Il avait l'air de dire qu'il vous avait déjà rencontré.

— Peut-être bien, répondis-je.

Etait-ce le commencement du chantage annoncé par Rafferty? Très bien, je savais comment m'y prendre avec lui.

— Il est possible que je l'aie coudoyé quelque part, repris-je. En dehors de sa passion pour les chevaux, qu'est-ce qu'il est au juste?

— Oh! il appartient à une très vieille famille irlandaise ,dit Sylvia. Descendant des rois d'Irlande ou quelque chose comme cela. Grand amateur de chevaux et tout à fait épris de sa femme. Ne trouvez-vous pas qu'elle est charmante?

Il y a vingt façons, pour une femme, de poser cette question et toutes plus perfides les unes que les autres. Le ton de Sylvia ne pouvait me tromper. Mrs. Rafferty ne lui revenait pas.

Je lui dis que j'étais féru des femmes américaines.

— Je crois qu'elles sont remarquables, dit Sylvia. Elles tiennent admirablement le coup en toutes occasions. Et songez à toutes les chances qu'elles ont. Figurez-vous ce que ce doit être, de vivre sur le même continent qu'Hollywood.

— Il est vrai que ce doit être très excitant, dis-je.

— Excitant, n'est pas assez dire. A propos, avez-vous visité Hollywood pendant votre séjour en Amérique?

— Non, je ne suis jamais allé en Californie.

— Mais vous connaissez très bien les Etats-Unis.

Cela commençait à devenir difficile. Je biaisai et dis :

— L'Est surtout, mais aussi un peu l'Ouest, c'est-à-dire Chicago.

— Oh! parlez-moi de Chicago.

Lui parler de Chicago! Si je commençais je ne savais où cela me mènerait et je risquais de m'empêtrer. Je pris un parti assez risqué, mais le mieux me parut de lui donner quelque aperçu de ma véritable carrière, comme s'il se fut agi d'un roman, de façon à embrouiller les cartes.

— Oh! je vous en prie, insista-t-elle. J'adore tout ce que j'ai vu ou lu à propos de Chicago.

— Eh bien, dis-je, il y a un lac et pendant mon séjour, j'ai été empoisonné par l'Exposition Mondiale.

— Je sais tout cela. Elle était impatiente. Mais le caractère de la ville elle-même, les gens, les gangsters, les policiers, tout cela?

— La police est surtout composée d'Irlandais et de Polonais, autant que j'ai pu voir, dis-je. Et quant aux gangsters... j'hésitai, le terrain était glissant.

— Les gangsters?

— Voyez-vous, ils avaient procédé à un sérieux coup de balai pour leur foire mondiale de sorte qu'un visiteur étranger n'avait guère de chance de tomber sur des gens interlopes.

— Vous me désappointez. Vous êtes si enthousiaste de l'Amérique, je m'imaginais que vous aviez tout un lot d'expériences sensationnelles à raconter.

Je décidai de courir la chance :

— J'ai envie de vous raconter une histoire que je tiens d'un agent de la Police Fédérale de Chicago, dis-je.

— Quelque chose me dit que ce doit être intéressant, murmura-t-elle.

Il me fallait être prudent. Je comptais mêler assez la réalité et la fiction, pour lui persuader que j'avais simplement satisfait la curiosité naturelle d'un étranger au sujet des bas-fonds de Chicago. Je pensais que ceci valait mieux que de lui laisser croire que j'en ignorais tout.

— J'avais été invité à un club Black and Tan, commençai-je.

— Qu'est-ce que c'est que cela? interrompit-elle.

— C'est un club de nuit tenu par des nègres, mais ils y admettent les blancs. J'avais été amené par quelques amis, nous étions huit ou

neuf. Il y avait un ou deux collègues à moi et des journalistes. Ils tenaient à me faire les honneurs de leur ville et la conversation roula sur divers sujets. On vint à parler des diagnostics de mort portés par les médecins. Il y avait là un jeune docteur, spécialiste des maladies nerveuses et il nous soutint cette théorie que ces diagnostics qui donnent, à un malade, trois ou quatre ans à vivre avaient parfois pour effet de réveiller l'énergie du patient au point de le guérir. Il raconta l'histoire d'un marin qu'il avait rencontré sur un bateau et à qui, à l'âge de dix-huit ans, on n'avait donné que trois ans à vivre : quand il le rencontra, il avait soixante-six ans, n'en paraissait que quarante et comptait bien vivre jusqu'à quatre-vingts.

Là-dessus, un de nous dit qu'il avait connu une fois un homme à qui on n'avait donné que cinq ans de vie. Tout le monde s'arrêta pour écouter son récit. Mon voisin me dit à l'oreille que c'était un G-Man et célèbre.

— Comment s'appelait-il? demanda Sylvia.

— Sam Rivers, dis-je, étourdiment et il me sembla que Sylvia parut impressionnée.

— Sam, comment? demanda-t-elle.

— Sam Rivers, je crois que c'était son nom, dis-je.

— Continuez, dit-elle avec un sourire étonné mais manifestement intéressée.

— Au fait, peu importe le nom, dis-je négligemment. L'intéressant est, ce qu'il raconta. C'était arrivé dans une ville de l'Est, il ne voulut pas dire laquelle. Il y avait là un honnête homme à la tête du département de la police et c'était un dur métier. Mais lui aussi était un dur. Donc, il y avait là trois bandes de gangsters actives et fortement organisées, la police du département passait son temps à faire des rafles tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre et les coups de feu s'échangeaient facilement. Ces bandes s'étaient partagé le territoire et ordinairement chacune d'elles n'opérait que dans son domaine, mais il y avait de temps en temps des infractions à la règle. Toutes les trois se livraient au trafic de la bière mais la plus importante avait pour chef un Sicilien, appelons-le Pintetto. Il se livrait au trafic des stupéfiants. Le chef de la police qui n'était pas seulement énergique mais honnête n'était pas en bons termes avec le maire qui tenait pour Pintetto. Mais le gang, sachant qu'il y avait là quelqu'un qu'il ne pouvait pas acheter était obligé de ronger son frein.

Maintenant, il faut savoir que le chef de la police — appelons-le Peters — avait un fils qui s'était bourré la tête de théories en étudiant la sociologie et l'économie politique. Ce n'était pas une bonne préparation à la carrière des affaires et le jeune Peters ne rêvait que réformes sur le papier. Le vieux Peters fut furieux quand il sortit du collège et lui fit part de ses ambitions..

— Laisse donc le monde se débrouiller tout seul, lui dit-il, et occupe-toi du travail qu'il faut mener à bien dans cette ville.

Le jeune Peters dit que cela ne l'intéressait pas du tout. Il voyait

plus loin qu'une petite ville de l'Est et ses gangsters. Il ne voulait même pas entrer dans les affaires. Il voulait étudier la politique.

— Mon fils, dit le vieux Peters, je t'ai envoyé au collège parce que je voulais avoir un homme à moi pour m'aider ici. Toutes tes théories réformatrices ne seront jamais aussi utiles à l'Etat qu'une ville bien policée.

— Est-ce que vous allez me demander de devenir un policier? dit le jeune homme et comme le vieux Peters faisait signe que oui il partit d'un éclat de rire. Le vieil homme fut fort offusqué et le jeune Peters en conçut du chagrin.

— Je ne voudrais pas heurter vos idées, Dadd, dit-il. Mais j'ai une ambition plus haute. Je veux faire quelque chose pour le monde. Je veux voyager.

— Eh bien, va voyager, va... Ce qu'il me fallait ici, c'était quelqu'un qui s'attelle à ma besogne. Va donc appliquer tes théories ailleurs.

Là-dessus, le jeune homme fit ses plans. Il comptait voyager en Chine et peut-être en Russie et il avait l'intention d'écrire des articles pour payer ses dépenses. Auparavant, il alla voir un docteur pour se faire faire une injection antithyphoïdique. Le docteur l'examina longuement et finalement refusa de faire l'injection.

Je m'arrêtai un instant. Sylvia m'écoutait attentivement.

— Continuez, me dit-elle, y a-t-il encore quelque chose de passionnant?

— Oui, répondis-je, beaucoup de choses. Dans ce pays, il arrive des choses qui ne seraient pas possibles ici.

Elle se mit à rire.

— Vous êtes un acteur, observa-t-elle. Vous vous êtes mis dans la peau d'un Américain pour raconter votre histoire. Mais, certainement, votre métier veut cela. Pour la publicité, il faut un certain art de la mise en scène, j'imagine.

— C'est ainsi qu'on lance la plupart des produits.

— Même un produit comme le Sydabeer?

— Mon Dieu, oui.

— Bien. Revenons à l'histoire. Pourquoi le docteur ne voulait-il pas faire cette injection au jeune Peters?

— Je ne puis vous dire la raison technique. Le docteur lui ayant dit très sérieusement et amicalement qu'il ferait bien d'aller voir un spécialiste, il y alla et celui-ci ne lui donna que cinq ans à vivre.

Cinq ans! Le pauvre Peters fut consterné. Il s'apitoya fort sur lui-même et fut désolé de sentir qu'il serait inutile au monde. Puis, il lui vint l'idée qu'il pourrait peut-être faire quelque chose d'utile pendant ces cinq ans.

Il roula tout cela quelque temps dans sa tête avant d'en parler à son père. A la fin, il lui dit tout et il put voir quel homme de fer était le chef de la police. Tout ce qu'il dit fut :

— C'est une catastrophe, mon fils. Je ferai tout ce que tu voudras.

— Bien, Dad, dit le jeune Peters. Je désire que personne ne sache

rien. Comme cinq ans ne suffisent pas pour la grande œuvre que je voulais réaliser, je souhaite vous aider dans la besogne dont vous m'avez parlé. Vous pouvez faire beaucoup, avec votre mépris du danger. Ainsi vous pouvez me considérer comme étant, à présent, de la police.

Le vieux Peters bondit de son siège et lui serra les mains. Il ne dit rien du tout et le jeune homme demanda :

— Quand dois-je commencer?

— Tout de suite, dit le père et voici comment : Alors il lui dit que son ambition était de détruire les gangs en commençant par celui de Pintetto. Il combina un plan pour son fils. Le jeune homme devait avoir une grande querelle avec son père devant de nombreux témoins, il serait mis à la porte de la maison et alors il commencerait à s'enivrer et à faire toutes espèces de sottises en compagnie des gens du gang de Pintetto pour finalement entrer dans sa bande. Il savait manier un fusil, le seul de ses talents que le vieil homme admirait. Alors, quand il se serait bien établi dans le gang de Pintetto, il s'arrangerait pour organiser une rafle bien conduite qui amènerait Pintetto et sa bande là où ils méritaient d'aller, sur la chaise électrique.

Le vieux Peters avait fait installer une ligne privée et lui avait dit de l'avertir ainsi et de ne pas le faire avant qu'il eut la certitude qu'aucun alibi ne serait possible.

— Ça me va, avait dit le jeune Peters et il eut une grande dispute avec son père cette nuit même chez le maire, où il arriva ivre au milieu du dîner et fut jeté à la porte par le vieux Peters avec un torrent d'injures. Alors, il commença à s'enfoncer dans la crapule. Il débuta par crocheter le coffre de son père et s'enfuit avec deux mille dollars. Le vieil homme joua les père romains. Il le fit arrêter et, quoique le maire insista pour arranger les choses, il ne voulut rien entendre et le garçon fut mis en prison. Quand il en sortit, il tourna autour de Pintetto et, quand il eut mangé tout son argent, Pintetto lui fit des avances et en vint à des propositions. C'était juste ce que le jeune Peters voulait et il se joignit au gang de Pintetto où il fit merveille...

J'étais au bout de mon rouleau. A ce moment, Iron pénétra dans la bibliothèque avec sa démarche souple et rapide comme celle d'un chat. Ce fut la fin de mon histoire à Sylvia. Cela valait peut-être mieux, bien que je n'eusse rien révélé excepté mon nom. A la façon dont elle me regardait, j'avais fini par comprendre que Sylvia Haven était fort capable d'additionner deux et deux ensemble et de trouver cinq comme résultat.

CHAPITRE XVIII

La journée du lundi fut belle. Ni brouillard, ni nuage, un vent vif et revigorant, tout à fait un temps à ne pas s'occuper d'affaires. Mais Sir Gresley Haven me convoqua avec Mrs. Gruyter, Helgar, Bomgoffi et Le Noir, s'installa au fauteuil présidentiel et ouvrit la séance.

Le colonel et Mrs. Sinclair Forest, le capitaine et Mrs. Rafferty ainsi que Sylvia étaient dehors pour chasser un peu. Tout le monde avait été surpris que Mrs. Rafferty fût de la partie car elle n'était guère sportive. Fleetwood était à ses fouilles. Nous entamâmes donc une longue conférence sur le Sydabeer. Sir Gresley insista pour que nous le dégustions à nouveau; et cette seconde expérience modifia un peu ma première impression. C'était assurément un bon produit, et, comme boisson purement hygiénique, on ne pouvait mieux désirer. Mais il ne donnait pas cette sensation de béatitude que vous laisse un bon cocktail. J'avais, au premier abord, été impressionné par l'avantage que présentait cette boisson de ne porter en rien à la tête tout en vous procurant une certaine euphorie. A présent il me semblait, tout compte fait, que, si je voulais me donner du ton, je préférerais quelque chose de plus fort.

Le carafon et les verres durent rappeler, à Sir Gresley, Carrington car il dit :

— Le docteur est satisfait de l'état de Carrington. Il ne doit pas parler encore mais il ne souffre pas, il est seulement très faible.

Nous fîmes entendre un murmure de sympathie. Sir Gresley se tourna alors vers moi.

— J'imagine, que c'est le cas le plus extraordinaire que vous ayiez eu à envisager dans votre profession. Non seulement à cause des problèmes de diffusion internationale du produit mais en raison des circonstances qui ont accompagné vos investigations préliminaires.

— Oui, dis-je. Il y a eu pas mal de coups de feu.

— Il est très heureux que vous ayiez pu rester, dit Sir Gresley; nous serons encore à votre disposition demain, si vous voulez bien prolonger votre visite.

C'était exactement ce que je souhaitais et ce à quoi j'étais bien résolu. Mais je le pris au mot et dis :

— Oh! je puis rester jusqu'à mercredi ou jeudi avec plaisir

Nous nous attelâmes pour de bon au travail. Je couvris d'innombrables feuilles de papier de notes sur l'organisation commerciale. Je ne m'en tirai pas trop mal, il y avait des moments où je me faisais l'effet d'être réellement de la partie et je ne m'empêtrai pas trop

dans les questions techniques. La façon dont j'approuvais toujours leurs suggestions aidait à les convaincre de mes capacités.

La matinée passa rapidement. Il était midi et demie quand je m'en aperçus; Sir Gresley clôtura la conférence et dit :

— Je pense que nous méritons un apéritif. Qu'en dites-vous?

Tout le monde fut d'accord. Ce fut le dernier bon moment que nous devions avoir de longtemps. Fleetwood Iron fit irruption à l'instant où nous nous levions et dit :

— Haven, mon cher ami, je suis désolé d'être porteur de mauvaises nouvelles mais il est arrivé un bien pénible accident.

Avant que Sir Gresley ait pu faire un geste de surprise, Iron annonça: le capitaine Rafferty a reçu un coup de feu, et je crains... Il s'interrompit.

— Comment, Iron, mais vous ne voulez pas dire qu'il est mort? s'exclama Sir Gresley.

Fleetwood Iron fit signe que si. C'est terrible! dit-il. Il était déjà mort quand le colonel Forest est arrivé près de lui.

— Mais enfin, s'écria Sir Gresley comment cela a-t-il pu arriver? On ne se tue pas comme cela dans une partie de chasse.

— Où cela s'est-il produit? demanda Le Noir.

— Dans le bois, à l'extrémité du parc, répondit Iron. On l'apporte maintenant. Je crois, Haven, que, peut-être, il vaudrait mieux que vous et moi, allions voir. Il n'est pas nécessaire d'infliger, à vos hôtes, ce douloureux spectacle.

— A-t-on prévenu sa femme? demanda Sir Gresley après une pause, tandis que nous nous étions groupés autour du corps de Rafferty.

— Elle était tout près de lui quand c'est arrivé, dit Iron.

— Cette blessure n'a pas pu être faite avec un fusil, dit Le Noir.

— J'ai appelé cela un accident dit Iron. J'ai peur qu'il ne faille lui donner un autre nom.

— Voulez-vous dire que ce serait un meurtre? suggérai-je.

— Je le crains.

— Mais, continuai-je, vous venez de nous dire que Mrs. Rafferty était avec lui.

— Elle était là quand le colonel Forest arriva. Il entendit le coup et a entendu Mrs. Rafferty sangloter ensuite. J'ai bien peur qu'elle ne soit incapable de fournir aucune explication. Elle a à peine conscience. Votre fille et Mrs. Forest sont auprès d'elle.

Sir Gresley ne put s'empêcher de dire :

— Et penser que, vendredi matin, j'étais un homme heureux.

CHAPITRE XIX

Je ne voudrais pas assister souvent à un repas comme celui de ce lundi. Sir Gresley était dans un état pitoyable. Il semblait avoir vieilli de dix ans, et, autour de la table, il n'y avait que des visages soucieux. J'étais, bien entendu, vivement intéressé, car je cherchais à saisir pourquoi tout le monde, à l'exception de Iron paraissait sur des épines. On aurait dit qu'ils suaient de peur.

Il n'y avait pas de dames présentes. Sylvia et Mrs. Forest étaient toujours auprès de Mrs. Rafferty. Je savais bien que les querelles de ménage ne doivent pas être prises trop au sérieux mais j'avais eu un bon aperçu de son opinion sur son époux quand j'avais constaté le fait qu'ils étaient un couple d'escrocs. Et je me demandais jusqu'à quand nous continuerions à admettre qu'il s'agissait d'un accident pur et simple. Il est vrai que Fleetwood Iron avait appelé la chose d'un autre nom. Ma situation, en tous cas, était claire et j'avais un alibi indiscutable, ayant été occupé toute la matinée à la conférence. Il en était de même pour Bomgoffi, Helgar, Le Noir et Mrs. Gruyter, ainsi que pour mon hôte.

Ce qui m'intriguait, c'était l'agitation manifeste de Bomgoffi, de Helgar et de Le Noir. Ils avaient reçu un choc, c'était évident. Ils échangeaient des regards furtifs. Le Noir fit quelques vaines tentatives pour égayer un peu la conversation. Le colonel Sinclair Forest tout bouleversé fit une ou deux fois allusion à un accident, mais il se heurta, chaque fois, à Fleetwood Iron qui déclara nettement que jamais un coup de fusil n'aurait pu causer pareille blessure; seul, un revolver, tiré de très près, pouvait être cause de la mort.

Quel repas! Au milieu du service, l'inspecteur Cantor et le sergent Grills arrivèrent. Fleetwood Iron et Sir Gresley se levèrent de table et allèrent trouver les policiers. Après leur départ, les conversations s'arrêtèrent et chacun continua à manger en silence. Les domestiques, eux aussi, étaient un peu désemparés et lorsqu'une servante laissa tomber une pile d'assiettes, à l'improviste, nous bondîmes sur nos pieds, et j'observai que Bomgoffi porta vivement sa main droite à sa poche. Helgar en fit autant. Il n'y avait pas à se méprendre sur le geste. Tous deux étaient armés : c'était bon à savoir. Nous ne reprîmes pas nos places à table après cet incident et nous nous dirigeâmes vers la bibliothèque. A la porte, nous trouvâmes le sergent Grills qui nous signifia, de façon plutôt tranchante, que l'inspecteur Cantor entendait qu'on le laissât seul.

— Il aura de la chance, remarque Le Noir, si on le laisse seul longtemps. Quand, croyez-vous, que la presse va être sur les lieux?

— La presse! s'écria Helgar.

— Mais oui, expliqua Le Noir. Les journalistes, les reporters, les photographes, etc... Je ne vous donne pas deux heures pour les voir arriver.

En réalité, la nouvelle s'était répandue plus rapidement encore. Le docteur Peeve était arrivé un peu après la police et, à trois heures moins le quart, le premier appel téléphonique arrivait de Londres.

Sir Gresley prit lui-même l'appareil.

— Comprenez bien, dit-il, que c'est un accident « privé ». Non! — Je n'ai rien à vous dire. — Oui, le capitaine Térence Rafferty. — Oui! c'est un simple accident. — Je vous répète que je n'ai rien à vous dire.

Il coupa la communication. — Déplorable! dit-il. Déplorable!

— Ce sont les mœurs modernes, Sir Gresley ,lui dis-je.

— Eh! Mais c'est insensé. Je ne veux pas voir cette maison envahie par les journalistes.

Il venait à peine de finir que l'appel du téléphone retentit à nouveau. Il en fut ainsi continuellement une heure durant. Les agences de presse, les photographes, et tous les journaux avaient eu vent de l'accident et, par je ne sais pas quel flair mystérieux, ils avaient soupçonné qu'il y avait là quelque chose de plus.

Mais, après les coups de téléphone, il y eut un répit avant l'arrivée des reporters qui tombèrent sur nous juste avant l'heure du thé. Ils avaient découvert, non seulement que le capitaine Rafferty était mort d'un coup de feu, mais que l'intendant en avait reçu un la veille.

— Double tragédie, hein? dit le reporter, un grand homme mince avec un manteau couvert de boue et un chapeau graisseux, qui s'était établi dans le hall et refusait de s'en aller.

Il avait un menton volontaire et le sourire aimable et opiniâtre du plus tenace vendeur de nouveautés.

— On ne peut pas faire le silence sur une pareille affaire. Je me nomme Caldin. Je suis attaché au « Morning Star »... Il vaut mieux me raconter les faits et vous serez ensuite débarrassé des autres.

— Sans parler de ce que votre intrusion a d'intolérable, dit Sir Gresley, vous devez savoir que la police donnera un communiqué.

— Qui est chargé de l'affaire? demanda Caldin.

— L'inspecteur Cantor, répondit tranquillement Iron. Mr. Caldin, il serait sage de limiter votre enquête à l'inspecteur. Tout le monde ici a été bouleversé.

— Qui êtes-vous? demanda Caldin.

— Mon nom est Fleetwood Iron.

— Vous habitez ici?

— J'ai l'intention de ne répondre à aucune question, dit Iron d'un ton ferme. Comme Sir Gresley vous l'a dit, la police donnera un communiqué. Nous n'hésiterons pas à passer aux actes pour vous faire comprendre le vif désir que nous avons de vous voir abandonner cette place immédiatement.

— Vous me jetterez à la porte? dit Caldin.

— Exactement, répondit Fleetwood Iron.

— Attendez juste un instant, dit Caldin, et, jetant un coup d'œil vers le palier, il dit :

— Vite, une photo de toute la compagnie se préparant à nous jeter dehors.

A l'instant, il y eut un éclair de magnésium et en tournant machinalement la tête vers le seuil, nous vîmes le photographe tenant sa lampe en l'air. Dieu sait comment il s'était faufilé là. Il se préparait à prendre une seconde photo.

Caldin dit :

— Nous gagnerions beaucoup de temps, messieurs, si vous vouliez bien nous permettre de prendre encore quelques photos et j'aimerais que vous me donniez vos noms pour que les légendes soient correctes.

Sir Gresley explosa :

— Sortez! ordonna-t-il.

Caldin hocha la tête.

— C'est un beau geste, acquiesça-t-il, mais il porte à faux, Sir Gresley Haven. Vous n'êtes pas le vieux gentilhomme terrien que vous prétendez être. Un homme de finances ne peut pas donner la note juste.

— L'insolent! s'écria le colonel Forest.

— Ah! c'est la note juste, dit Caldin, rayonnant en se tournant vers lui. On sent l'Indian Army. Votre nom, Monsieur?

— Je refuse de donner mon nom, dit le colonel.

Caldin fit claquer ses dents et dit :

— Avez-vous quelque raison d'en être honteux?

— Je vais vous montrer que je n'ai pas à rougir du nom de Forest, dit le colonel, faisant un pas vers lui.

Il y eut un autre éclair de magnésium et l'homme à la caméra dit :

— C'est une excellente scène, Caldin.

Sir Gresley posa la main sur le bras du colonel pour le retenir et Caldin dit :

— Je vous remercie, Mr. Forest, ou Major Forest?

— Colonel Sinclair Forest, hurla celui-ci.

— Maintenant messieurs, dit Caldin, soyez raisonnables. Cette affaire va tomber dans le domaine public. Ne pouvons-nous pas nous venir mutuellement en aide? Tout ce que je vous demande, ce sont des faits et, si vous me laissez me servir de votre téléphone, je verrai à ce qu'ils tombent entre bonnes mains. Sinon, je téléphonerai de la première cabine venue.

— Ecoutez, dit Iron, vous allez trop loin. J'admets que la presse a une légitime mission, mais vous imposer ainsi, surtout en une aussi triste circonstance, est inexcusable, et nous devons vous demander de vous retirer.

— Il vaudrait bien mieux que je reste et que tout le monde y mette du sien, dit Caldin. Je suis l'avant-garde. Mes collègues sont en route

par le train ou par l'auto-car mais, moi, j'ai pris l'avion. Vous avez un excellent terrain d'atterrisage dans le parc.

Il y eut une pause; puis, Sir Gresley demanda :

— Avez-vous eu l'impudence d'atterrir en avion dans mon parc?

— Mon Dieu, ce n'est pas la première fois que cela se produit, si j'en crois les marques sur le gazon, répondit Caldin. Je jurerais bien que des avions ont déjà atterri, récemment dans ce terrain découvert derrière vos bois.

Je commençai à me demander si ce reporter n'avait pas découvert un tas de choses en faisant une rapide inspection des lieux avant d'arriver à la maison. Après tout, il se pouvait bien que je ne fusse pas la seule personne à avoir constaté l'apparition nocturne de cet avion; il pouvait bien y avoir eu des rumeurs dans quelque village du voisinage. Peut-être, aussi, les empreintes laissées sur la terre par un avion se distinguaient-elles mieux d'en haut?

— Cela n'a pas le sens commun, dit Sir Gresley. Aucun avion n'atterrit dans mon parc. Mais je ne sais pas pourquoi je discute avec vous. Je vous serais reconnaissant de retourner à votre avion et d'en débarrasser mes terres.

Caldin soupira :

— Oh! dit-il, quand voudrez-vous donc être réaliste? Je vous ai dit que les gars vont être là, tout à l'heure, et vous n'aurez pas la paix. Voyez donc, si les autres savent que j'ai les renseignements et que Scoopy a pris les meilleures photos vous en serez vite débarrassés.

— Il y a quelque chose à prendre dans ce qu'il dit et il vaut mieux lui donner des renseignements exacts que de s'exposer à voir publier un tas de non-sens et d'exagérations extravagantes, dit Iron.

— Sans doute, agréa Sir Gresley. Mais je suis choqué. La demeure d'un citoyen anglais devrait être sacrée.

— Oh! je sais, dit Caldin d'un ton conciliant, mais elle ne l'est plus depuis un couple de siècles. En fait, je me demande si elle l'a jamais été. Que quelque chose d'inusité se produise chez vous et, si la loi n'exige pas de le savoir, la presse s'en chargera. C'est la démocratie. Eh bien, et l'histoire?

— Je vous mettrai au courant à une condition, promit Iron.

— Je ne puis pas m'engager à l'avance, dit Caldin, mais voyons toujours.

— Je parlerai seulement en présence de l'inspecteur Cantor qui est en ce moment dans le parc.

— Allons le trouver, dit Caldin? Mais avant, gentlemen, je voudrais vos portraits.

Sir Gresley se tourna désespérément vers Iron. Celui-ci eut un geste de résignation et dit :

— Peut-être serait-il plus simple de leur laisser prendre ces photographies.

— Merci, je m'en dispense, dit Le Noir, qui monta à sa chambre.

— Moi aussi, dit Bomgoffi qui le suivit.

— Mais non, je vous en prie, messieurs, on ne peut pas s'en dispenser, essaya de protester Caldin.

— Ils ne paraissent pas partager cette opinion, dis-je.

Il se tourna vers moi.

— Qui êtes-vous? dit-il.

— Mon nom, — j'allais dire Sam Rivers. Je me mordis la langue à temps. — Mon nom est Vincey.

— Bon. Mr. Iron nous donnera les autres noms, dit Caldin. Voyons, que reste-t-il pour le photographe?

Helgar dit : Non, et se précipita dans l'escalier.

— Quelle modestie! s'exclama Caldin. Qu'est-ce qu'ils ont donc?

— Est-il Allemand? demanda-t-il à Iron.

— Mr. Helgar est Scandinave, répondit celui-ci.

— Bien, dit Caldin. Maintenant, messieurs, nous allons prendre un instantané.

— Il sera bientôt pris, dit le colonel Forest, qui se dirigea vers le photographe. Ce fut fait avant que personne ait eu le temps de se retourner Il donna un coup de poing dans la caméra, la jeta par terre et lança tous les accessoires à travers le hall.

— Cela pourra vous coûter quarante billets, dit Caldin en souriant.

— Assignez-moi, hurla le colonel. Il n'y a pas un tribunal qui puisse condamner mon acte. Il était temps que des gens de votre espèce reçoivent une leçon!

— Ne vous inquiétez pas, Snoopy ,dit Caldin. Vous avez pris quelque chose tout de même. Comment épelez-vous votre nom, colonel?

— F. O. R. E. S. T., dit le colonel.

— Nous l'orthographierons avec deux R. promit Caldin et nous ne mentionnerons pas votre grade, ainsi vous aurez l'air du premier venu. Maintenant, Mr. Iron, allons trouver cet inspecteur et vous pourrez me dire la vérité, et rien que la vérité.

CHAPITRE XX

Nous laissâmes le colonel Forest furieux; mais Caldin paraissait nous avoir amenés au point de nous faire manger dans sa main au moment où nous arrivâmes à l'endroit où le capitaine Rafferty avait trouvé la mort. Ce grand diable de reporter, drapé dans son vieux manteau, avait pris la direction de notre troupe. Même Sir Gresley le sentait et je crois qu'il n'était pas sans en être vexé.

— Voyez-vous, dit Caldin, nous avons à gagner notre vie. Nous vivons des actualités et, quand une actualité pareille se produit, il

faut que nous arrivions à sortir un papier, si nous ne voulons pas que notre patron nous sorte nous-mêmes!

Puis, Caldin brusquement, s'adressa à moi :

— Mais quel est votre métier, Mr. Vincey? Vous m'avez dit que vous étiez dans les affaires?

Avant que j'aie pu répondre, Sir Gresley intervint :

— J'ai consulté Mr .Vincey sur une question professionnel et la chose est à un stade confidentiel.

Caldin me regarda :

— Vous n'êtes pas un homme de loi, dit-il.

— Mettons que je sois un avocat commercial.

— Et un Américain, bien entendu.

— Non, je suis aussi anglais que vous.

— Entendu, répliqua Caldin. O. K. Il se tient sur ses positions.

Je ne sais pourquoi Sir Gresley donnait les réponses pour moi, mais il répondit :

— Mr. Vincey a récemment passé quelque temps aux Etats-Unis.

— Je l'aurais deviné, fit Caldin. Peut-être essayez-vous de supprimer votre accent américain ou bien, au contraire, de vous en donner un peu. Alors, vous êtes un avocat commercial. Qu'est-ce que c'est au juste?

— Je m'occupe de publicité, lui dis-je.

— De mieux en mieux, dit Caldin en se frottant les mains, un éminent spécialiste de la publicité, membre du tragique week-end. Je ne puis dire que j'ai jamais entendu parler de vous, Mr. Vincey, mais tous les gens de votre profession sont toujours qualifiés d'éminents dans nos comptes rendus. Je n'ai jamais su pourquoi. Il regarda le ciel d'un air inquiet. Snoopy, si nous voulons prendre quelques photos, je crains que nous n'ayions la pluie.

Le photographe avait laissé sa caméra brisée dans le hall et était actuellement armé d'un appareil de poche.

Le crépuscule s'approchait. Le photographe fit la grimace à la remarque de Caldin et dit :

— Ça va être le diable, sous les arbres!

— Tant pis, nous arrangerons quelque chose répondit Caldin et s'adressant à Iron, il ajouta :

— Il n'y a pas besoin de corser l'histoire. Elle l'est déjà assez.

Iron me surprit un peu, car il dit :

— Le mot de meurtre ne doit pas être employé tant que l'enquête n'aura pas éclairci les faits.

— Hum! dit Caldin, nous allons bientôt savoir cela par l'inspecteur. Les inspecteurs locaux sont en général plus abordables que ceux de Londres.

— Comment traitent-ils la presse? demanda Iron avec un air d'innocence désarmant.

— Dites-leur tout, répondit Caldin, ne leur cachez rien de ce que vous savez. Faites-vous-en des amis en leur laissant entendre que

vous ne commettrez aucune indiscrétion gênante et, alors, peut-être, ils vous feront une faveur par-ci, par-là, et consentiront à laisser deviner un peu ce qu'ils savent.

— Voici l'endroit grommela Sir Gresley et voici l'inspecteur.

— Admirable, s'écria Caldin, montrant du doigt, à travers les arbres, l'inspecteur Cantor à genoux par terre et examinant le sol. — Vite, une photo, Snoopy! — et nous entendîmes le déclic de l'appareil.

L'inspecteur ne fit aucun mouvement à notre approche. Il était trop absorbé dans sa recherche. Il semblait ne pas nous avoir entendus.

— Je regrette, inspecteur, commença Iron, mais il s'interrompit et se précipita en avant. Nous le suivîmes et vîmes que l'inspecteur Cantor était à genoux, la tête près du sol, retenue seulement par son poing qui touchait le menton; son chapeau était tombé à côté de lui, et il ne bougeait pas.

— Pour l'amour de Dieu! s'écria Caldin, quel coup! Snoopy, prenez autant de photos que vous pourrez. Est-il mort, monsieur Iron? — Ecartez-vous un peu, vous nous masquez la vue.

Sir Gresley s'avançant, hurla :

— Voulez-vous que je mette aussi cet appareil en morceaux, espèce de goujat?

— Du calme, dit Caldin. Ne voyez-vous pas, gentlemen, que, si nous pouvons prendre quelques photographies avant qu'on n'ait rien changé de place, ce sera un renseignement de premier ordre pour l'enquête. Ecartez-vous, je vous en prie.

— C'est juste, dit Fleetwood Iron, retenant Sir Gresley pendant que le photographe opérait rapidement. Alors, il s'agenouilla auprès de l'inspecteur et dit :

— Il respire. Il a dû recevoir un coup.

Nous relevâmes l'inspecteur. Il respirait péniblement, sa figure était congestionnée et un filet de sang coulait à travers ses cheveux.

— Quelqu'un l'a frappé sur le crâne, dit Caldin, très excité.

— « Triple tragédie à Frindon » en première page, Snoopy, mon garçon, les copains vont être fous d'avoir manqué cela!

— Voulez-vous vous taire? ordonna Fleetwood Iron. Est-ce que vous ne respectez rien?

— Rien que les informations et la mort, répondit simplement Caldin. Je suis rempli de respect pour cet inspecteur. Mais les informations...

Fleetwood Iron ne prit plus garde à lui.

— Mais où est le sergent Grills? dit-il. Ils étaient là tous les deux.

— Comment le saviez-vous? demanda Caldin.

— Haven, voulez-vous voir où est le sergent, continua Fleetwood Iron, ignorant le reporter. Mr. Vincey, peut-être pourriez-vous m'aider à transporter l'inspecteur? De ses doigts experts, il avait exploré la chevelure ensanglantée et étanché le sang avec un mouchoir. Une vilaine blessure, dit-il, mais pas grave. On a porté un coup bien calculé, mais pas violent.

— Mr. Iron, dit Caldin, vous m'intéressez beaucoup. Comment pouvez-vous être si bien au courant des coups bien calculés, mais pas violents?

— Prenez les pieds, dit Iron.

— Laissez-moi cela, suggéra Caldin, et avant que nous ayions compris ce qu'il allait faire, il enleva aisément l'inspecteur Cantor. Je revendique le droit d'être là quand il reviendra à lui. Snoopy, avez-vous assez de jour pour prendre une vue de notre représentant transportant cette victime du devoir jusqu'à la maison ancestrale?

— Tout juste, dit l'homme à la caméra.

CHAPITRE XXI

Bomgoffi était dans la salle d'entrée quand nous y arrivâmes et y resta à nous observer pendant que nous installions l'inspecteur sur un divan avec des coussins. Je lui versai un peu de brandy dans la bouche avec une cuillère pendant que Iron lui humectait la tête avec de l'eau. Le Noir descendit, à ce moment, et Iron lui demanda de téléphoner au Dr Peeve. Je remarquai que ni l'un ni l'autre ne paraissaient surpris de nous voir ramener un officier de police blessé. Mais peut-être étaient-ils blasés sur les accidents de cette sorte à Frindon Hall.

L'inspecteur mit quelques minutes à revenir à lui : ses premiers mots furent :

— Sergent, où êtes-vous? Il ouvrit les yeux et essaya de se lever. Qu'est-il arrivé? demanda-t-il.

— Vous vous sentez mieux? demandai-je.

— Non, répondit-il. J'ai dû avoir un éblouissement, je ne vois rien.

— Ce n'est pas étonnant, remarqua cordialement Caldin. Vous avez reçu un bon coup sur la tête. Qu'est-ce que vous vouliez donner au sergent?

L'inspecteur porta la main à sa tête.

— Il faut qu'il soit parti avant que j'aie pu le lui donner, murmura-t-il, mais je suis certain qu'il était à côté de moi.

— Qu'alliez-vous lui donner? répéta Caldin.

— Je l'ai trouvé près de l'arbre, continua l'inspecteur.

— Quel arbre? dit Caldin.

— Il y avait quelqu'un, derrière cet arbre, quand on a tiré sur le capitaine Rafferty. J'avais noté la position. Il faut que je vérifie avec Mrs. Rafferty. Je... Il s'arrêta et dit doucement :

— Je me trouve mal.

Je lui redonnai du brandy. Caldin ferma son calepin. Le Noir arriva sur ces entrefaites, il venait de téléphoner :

— Le Dr Peeve est en route, Mr. Iron, dit-il et il continua : Croyez-vous que ce reporter va prendre au sérieux cette sorte de délire? Ce que dit l'inspecteur n'a pas de sens, n'est-ce pas?

— Pourquoi pas? demanda Caldin.

— Parce que, j'ai vécu assez longtemps en Angleterre pour savoir que les gens ne s'embusquent pas derrière un arbre pour tirer sur leurs compagnons.

— Ils s'embusquent quelquefois pour tirer sur eux derrière une haie, dis-je et je regrettai aussitôt de l'avoir dit. Caldin se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il.

Bomgoffi surprit tout le monde en disant :

— Ah! Mr. Vincey parle de l'intendant qui a été blessé par accident, n'est-ce pas, Mr. Vincey?

Pourquoi cette intervention? Pensait-il que je voulais l'impliquer dans mon aventure de samedi? Peut-être voulait-il écarter tous les reportages et je me rappelai la façon dont il s'était éclipsé quand Caldin proposait de nous photographier. Mais Le Noir et Helgar en avaient fait autant. Je fus frappé de voir que les membres masculins du groupe du Sydabeer semblaient vraiment déplorer tous ces actes de violence. Peut-être pensaient-ils que ce serait une mauvaise publicité anticipée pour leur produit?

— Qu'est-ce que c'est que ce coup de feu derrière une haie? interrogea Caldin, ignorant Bomgoffi.

— Tout juste un accident sans conséquence, samedi matin, lui dis-je. Inutile de s'en occuper. Personne n'a été blessé.

— Je crois, dit Iron de sa voix la plus douce, que cette conversation pourrait se poursuivre ailleurs. L'inspecteur est blessé et a besoin de calme.

A ce moment, l'inspecteur fit entendre un gémissement qui vint à l'appui de cette remarque.

— C'est bien, dit Caldin. Messieurs, voulez-vous que nous passions dans une autre pièce?

Personne ne répondit à cette invitation et elle ne fut pas renouvelée car, à ce moment, Sir Gresley et le sergent arrivaient du dehors.

— Je vous croyais avec l'inspecteur, dit Fleetwood Iron. Comment se fait-il que vous l'ayez laissé, sergent?

L'actif sergent Grills semblait un peu déconfit.

— J'avais une idée, Mr. Iron, expliqua-t-il, et j'ai laissé l'inspecteur. Il examinait le sol. J'étais allé explorer la direction prise par le colonel Forest quand il est arrivé sur la scène de l'accident et...

Iron l'interrompit :

— Bon, il ne faut pas troubler l'inspecteur en ce moment. Il semble avoir de nouveau perdu connaissance.

— Un instant, sergent, supplia Caldin. A quelle distance étiez-vous de l'inspecteur quand il a été frappé?

— Mr. Caldin est un reporter, expliqua Iron.

Le sergent Grills prit son ton le plus officiel pour répondre :

— Aucun renseignement de quelque sorte ne sera donné. Mon rapport sera remis à mes supérieurs, gentlemen.

— Oh! je ne demande pas d'informations officielles, dit Caldin. Mais je montrerai clairement dans mon compte rendu que la police locale patauge lamentablement. Ces choses-là prennent sur le public qui est porté à croire que toute l'intelligence de la police est concentrée à Scotland Yard. Certainement, quand la police locale se fait empoigner par la presse, cela ne vaut pas grand'chose pour l'avancement, n'est-ce pas?

— Voilà la vie, sergent, dit Le Noir. Un policemen anglais est incorruptible. Mais qui peut se flatter de résister à la presse?

— Je suis sûr, dit Caldin, que le sergent se montrera gentil et raisonnable comme tout le monde l'a été depuis mon arrivée, n'est-ce pas, sergent.

— Mon rapport sera remis au poste, répéta froidement le sergent Grills, Je n'ai rien à ajouter à cela.

Caldin soupira :

— O. K. sergent, gardez votre histoire. Je l'arrangerai à ma façon et je suppose que vous n'en serez pas trop content. Maintenant, un mot sur quelques détails. Sir Gresley, pouvez-vous me dire où vous avez trouvé le sergent Grills et à quelle distance il était de l'endroit où nous avons trouvé l'inspecteur?

— Au diable, s'écria Sir Gresley. Jusqu'à quand votre inquisition va-t-elle continuer? Fichez-moi le camp, vous et votre photographe.

Caldin sourit et dit :

— Puis-je me servir de votre téléphone?

— Non. Le refus de Sir Gresley était violent. Il laissa Caldin impassible. Il dit, avec un sourire :

— A quoi bon être si intransigeant. Je puis téléphoner du village. Mais, on épargnerait du temps si l'on se montrait aimable les uns envers les autres.

Caldin se dirigea tranquillement vers l'appareil. Après quoi, il téléphona longuement à son journal. Le docteur arriva avant qu'il eut fini.

— Je n'avais pas été si occupé depuis des semaines, dit-il. C'est tout juste s'il ne se frottait pas les mains. Il sentait fortement le whisky. Il examina l'inspecteur, marmonna quelque chose où il était question de contusion et déclara :

— Il ne faut pas qu'il bouge. J'aime mieux qu'il reste ici.

Le colonel Forest qui venait d'arriver dit :

— Votre maison tourne à l'hôpital, Haven. Hier, votre intendant, aujourd'hui, l'inspecteur.

— A propos d'intendant, dit Caldin, qui avait fini de téléphoner, je voudrais avoir une conversation avec lui. Est-ce qu'on peut le voir?

Le Dr Peeve, Sir Gresley et Fleetwood Iron, d'une seule voix, répondirent par un : « Non », haut et clair.

Caldin fit la grimace.

— Voyez-vous, dit-il, il y a quelque chose de suspect là-dedans. Pourquoi ne parlerais-je pas à un innocent intendant?

Personne ne répondit.

Dix minutes après, il partit, escorté de l'homme à la caméra. Iron et moi, les accompagnâmes à leur avion. Nous les regardâmes monter dans leur machine. Le moteur fut mis en action. L'avion patina sur le gazon, s'éleva, tourna en cercle et prit son essor dans la direction de l'ouest.

— Je suppose que nous ne verrons plus que des reporters d'ici ce soir, dis-je.

Fleetwood Iron hocha la tête.

— Je suppose que c'étaient des reporters, dit-il pensivement.

Je le regardai :

— Que voulez-vous dire? demandai-je. Sa remarque avait cristallisé toutes sortes d'idées qui flottaient vaguement dans ma cervelle.

Fleetwood Iron sourit :

— Nous vivons à une époque singulière, répondit-il. Les gens et les choses ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent. Rappelez-vous tout ce qui s'est produit dans cette paisible résidence campagnarde depuis que vous y êtes arrivé.

CHAPITRE XXII

C'était bien un meurtre, comme j'en avais eu le pressentiment. Mais la tension n'avait pas diminué. La mort de cet escroc et maître-chanteur n'avait rien éclairci, car il restait tellement de mystères à élucider, et, en particulier, l'attentat contre l'inspecteur Cantor que quelqu'un avait essayé d'éliminer parce qu'il avait trouvé des indices compromettants.

En outre, il y avait toute une série d'autres mystères moins spectaculaires; si je ne pouvais pas arriver à établir le lien qui les reliait, il fallait que je fusse un bien médiocre détective, et je savais bien que, à Chicago et ailleurs, j'avais résolu des problèmes beaucoup plus difficiles. Mais, même en m'en tenant aux faits les plus saillants, — les attentats contre moi, contre Carrington, contre Rafferty et contre l'inspecteur — je n'arrivais pas à établir un rapport entre eux.

J'eus tout le loisir d'y songer, car le dîner fut silencieux. Sir Gresley avait pris ses précautions contre les reporters. Il était devenu pratiquement impossible pour un de ces messieurs d'entrer dans la maison. Le chauffeur, montait la garde à la porte d'entrée et ne laissait passer personne.

Je me retirai de bonne heure et j'eus la surprise de n'être suivi par

personne. Sans avoir aucun plan, je pensai que je pourrais me livrer encore à quelques recherches et je revins au placard où nous avions entendu le perce-bois. Je n'entendis rien. Probablement, Mrs. Rafferty était dans sa chambre, endormie d'épuisement. Malheureusement, en fermant la porte, je fis du bruit et, quand j'eus fait quelques pas dans le corridor, Mrs. Gruyter passa la tête hors de la porte de sa chambre.

Je fis celui qui ne l'avait pas vue et filai au plus vite. Elle m'appela :

— Mr. Vincey, votre chambre est dans l'autre aile.

J'entendis claquer la porte de sa chambre et me mis en devoir de regagner la mienne, me reprochant mon imprudence. Une chose était claire, c'était la façon dont Mrs. Gruyter se tenait sur ses gardes.

Je me souvins, pendant que je me dirigeais vers l'aile de l'est, qu'il y avait encore un tas de choses que je désirais savoir au sujet d'Helgar et de Bomgoffi. Je me dis que je pourrais me réfugier dans la bibliothèque près de la chambre de Bomgoffi et que je serais bien là pour réfléchir, mais il y avait du monde. Je m'arrêtai pour écouter, et je collai mon oreille à la porte. Il semblait qu'il y avait une réunion et je commençai à saisir des voix, quoique pas très clairement. Je finis par entendre Le Noir disant :

— Il demande toujours du temps et je trouve que nous lui en avons donné assez. Je trouve que nous devons savoir où nous en sommes avec un homme qui mène le jeu.

— Exactement, dit quelqu'un.

— Alors, continua Le Noir, donnons-lui jusqu'à mercredi.

— Entendu, dit une voix et je reconnus Bomgoffi. J'entendis un mouvement dans la bibliothèque et il ne me sembla pas prudent de rester là davantage; en conséquence, je me glissai jusqu'à ma chambre.

Sans doute, cela pouvait concerner le Sydabeer. Mais je me félicitais de pouvoir rester jusqu'à mercredi et même plus tard.

Je comptais que quelque chose se produirait dans la matinée, surtout quand les journaux seraient arrivés. J'avais idée que Caldin se serait laissé aller à sa verve. Il était probable aussi que les reporters, auxquels Sir Gresley avait refusé l'entrée et, particulièrement, celui qu'il avait mis à la porte, sortiraient quelque chose de bien senti. Je résolus de dresser un bilan général des faits afin de me rendre compte s'ils pouvaient s'enchaîner ou non. Je m'installai à ma table et j'établis la liste suivante :

1. — Carrington surveillait de trop près les faits et gestes d'un nouvel arrivant : cela ne cadrait pas avec le caractère d'un intendant bien stylé.

2. — L'impression que j'avais eue, à mon premier contact avec les personnes présentes, qu'un meurtre était dans l'air. Je réfléchis là-dessus sans pouvoir en trouver la raison.

3. — L'insistance d'Helgar, le vendredi après-dîner, pour procéder tout de suite à la conférence.

4. — Sa colère quand Le Noir le traitait d'Allemand.

5. — La répugnance d'Helgar et de Le Noir à me laisser seul avec Sylvia et leur empressement à nous accompagner.

6. — L'histoire du perce-bois dans le placard, l'insinuation d'Helgar qu'il s'agissait d'un message en morse, l'arrivée soudaine de Fleetwood Iron et ses explications.

7. — Ma rencontre avec Bomgoffi, le samedi matin, et la façon dont il m'avait dirigé vers le chemin entre les deux haies.

8. — Le coup de feu tiré contre moi dans cette allée et les pas feutrés que j'avais entendu s'éloigner.

9. — L'insistance de Fleetwood Iron à minimiser l'incident et sa demande de n'en pas parler.

10. — Le squelette trop récent que Fleetwood Iron avait tiré de ses fouilles.

11. — Le même Fleetwood Iron aux écoutes pendant notre première conférence.

12. — Les faux cheveux de Mrs. Gruyter.

13. — Le changement du squelette et l'histoire débitée à ce sujet par Fleetwod Iron, au sujet d'un produit qui en aurait altéré la couleur.

14. — La querelle du ménage Rafferty et la découverte de leurs véritables activités.

15. — L'entretien de Bomgoffi avec Le Noir et sa peur d'une attaque, attestée par le revolver chargé.

16. — L'homme couché sous le balcon de Bomgoffi.

17. — L'empressement de Fleetwood Iron à mettre le revolver en lieu sûr et à préserver les empreintes et les questions à moi posées.

18. — La disparition du revolver.

19. — Les questions à ce sujet qui semblaient ne mener nulle part.

20. — L'intérêt inattendu pris par le colonel Forest au coup de feu que j'avais essuyé et ses questions sur mon rôle pendant la guerre.

21. — Les événements de la nuit de samedi et de dimanche matin, en commençant par les deux ombres que j'avais vues dans le parc.

22. — La lumière à la fenêtre de Mrs. Gruyter.

23. — Les deux hommes faisant des signaux à l'avion et le guidant vers le terrain d'atterrissage.

24. — L'avion, la conversation en allemand et cette phrase : si c'est retardé, ce n'est pas abandonné.

25. — La lumière des projecteurs et le bruit d'une fusillade à distance après le départ de l'avion.

26. — La lumière clignotante apparue à ce moment à une des fenêtres.

27. — L'attentat sur Carrington.

28. — Le fait que je n'ai pas entendu le coup de feu.

29. — L'insistance de Carrington à dissimuler l'attentat.

30. — La présence de Fleetwood Iron dans le parc la nuit.

31. — La présence du colonel Forest au même endroit et au meme moment (son explication par l'insomnie me paraissait enfantine et Fleetwood Iron semblait être du même avis).

32. — La répugnance manifeste de Sir Gresley et de Fleetwood Iron à appeler la police.

33. — Les instructions données à l'inspecteur Cantor et au sergent Grills de ne pas trop pousser l'enquête sur l'attentat contre Carrington.

34. — L'essai de chantage du capitaine Rafferty basé sur le fait que je ne donnais pas l'impression d'un agent de publicité anglais.

35. — La curiosité de Sylvia au sujet de mon séjour en Amérique et spécialement à Chicago, dans notre entretien de dimanche soir.

36. — Le meurtre du capitaine Rafferty.

37. — Le désarroi de tous, excepté Fleetwood Iron, après ce meurtre et la révélation du fait qu'Helgar et Bomgoffi étaient armés.

38. — Le refus de Le Noir et Bomgoffi, d'Helgar et du colonel Forest de se laisser photographier.

39. — L'attentat contre l'inspecteur.

40. — La suggestion de Le Noir que les paroles de celui-ci étaient du délire.

41. — L'empressement de Bomgoffi à détourner le sens de ma réponse à Caldin lorsque je mentionnai à celui-ci l'attentat du samedi matin.

Fleetwood Iron figurait dans neuf d'entre eux : 6-9-11-12-13-17-31-32 et 34.

Helgar dans cinq ainsi que Bomgoffi. Je les numérotais ainsi : Helgar, 3-4-5-6-38 et 39. Bomgoffi : 7-15-18-38-39 et 42.

Le Noir, dans quatre : 4-5-15-39.

Quatre points concernaient Carrington : 1-27-29 et 33.

Deux Sylvia : 5 et 36.

Trois, Mrs. Gruyter : 6-12 et 22.

Trois, le colonel Forest : 20-31 et 39.

Trois également le capitaine Rafferty : 14-34 et 37.

Enfin, Sir Gresley Haven était nommé deux fois : 18 et 39 et Mrs. Rafferty une : 14.

La seule personne sur laquelle je n'avais rien trouvé à dire était Mrs. Sinclair Forest. Je ne comptais pas les domestiques. Carrington excepté, c'étaient de simples machines occupées seulement de leur service.

Ce qui ressortait, avec une évidence aveuglante de cette analyse, était le rôle prédominant de Fleetwood Iron. Pour le reste, il fallait réfléchir. Une mise en ordre s'imposait. Je commençai par la plus facile.

Mrs. Rafferty ne figurait qu'une fois sur ma liste. En récapitulant, je vis qu'elle était également portée au n° 14 en même temps que son défunt mari.

J'évoquai les circonstances de cette querelle dans leur chambre; les mots amers échangés et les violentes réactions du capitaine à une certaine allusion de sa femme. C'est alors que je fis un rapprochement avec le sentiment de surprise qui avait accueilli la décision de

Mrs. Rafferty lorsque celle-ci avait décidé de se joindre à la partie de chasse du matin.

— Mais, m'écriai-je, c'est un meurtre déguisé en accident : elle ne connaissait rien aux effets des armes à feu. Réfléchissons un peu : le coup n'a pas pu être tiré avec un fusil? Elle s'est servie d'un revolver et s'est imaginée que cela pourrait passer pour un accident.

Mais elle devait avoir vu tout de suite que quelque chose clochait. Son désespoir apparent est exagéré même si elle avait tué son époux par erreur, étant donnés les termes dans lesquels ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre. Elle est tout à fait le genre de femme capable de se débarrasser de son époux si elle y avait intérêt. Peut-être en avait-elle assez de leur association et voulait-elle se rendre libre.

Le meurtre de Rafferty n'avait peut-être rien à voir avec les autres points que j'avais notés. Mais, je me heurtais à l'émotion que tous ces gens avaient manifestée. J'avais cependant oublié une chose; le colonel Sinclair Forest était resté parfaitement calme en dehors de sa colère contre la presse. Il n'était pas question d'impliquer le colonel Forest dans l'assassinat de Rafferty. J'aurais été moins affirmatif en ce qui concernait l'affaire de Carrington, mais sans être sûr de rien. J'arrivai à cette conclusion que le meurtre de Rafferty constituait un problème séparé et qu'il fallait l'envisager, à part, les réactions qu'il avait produit sur des gens tels qu'Helgar et Bomgoffi et sur un individu aussi sûr de lui-même que Le Noir.

Un moment, pourtant, j'hésitai. Pourquoi affirmer qu'Helgar, Bomgoffi et Le Noir ne pouvaient pas avoir été bouleversés pour un meurtre comme le commun des mortels? Je repassai ma liste. Il n'y avait rien de certain, excepté que j'avais la certitude qu'Helgar et Bomgoffi étaient armés et la quasi certitude que Bomgoffi m'avait tendu un piège dans l'allée, le samedi matin.

Donc, ce que je pus faire, tout bien examiné, était de classer Mrs. Rafferty comme suspect n° 1, pour le moment.

Pour le reste, je réfléchis avec acharnement pendant près d'une heure, et, peu à peu, la lumière se fit dans mon esprit. Tout prit forme et je reconstituais la chaîne des événements avec une explication plausible pour chacun. Mon explication avait pour base ce fait que Fleetwood Iron était l'âme d'une des plus dangereuses associations de bandits qui ait jamais existé, que Sir Gresley Haven et sa fille étaient dupes de leurs amis et couraient le plus grand danger.

CHAPITRE XXIII

Tout le monde se rencontra, le mardi matin, au petit déjeuner, et tout le monde parut mal à l'aise, excepté Mrs. Sinclair Forest et

Fleetwood Iron. Cette inquiétude se manifesta de façons diverses. Mrs. Gruyter était préoccupée de sa perruque èt passait son temps à la remettre en place à petits coups; elle paraissait lasse, comme après une nuit sans sommeil. Mrs. Rafferty était tout à fait déprimée et s'était outrageusement maquillée. Elle ne mangea rien, mais but, coup sur coup, plusieurs tasses de café. Sylvia Haven était visiblement préoccupée. Ses yeux bruns trahissaient une expression de crainte, et n'avaient plus leur vivacité entraînante.

J'étais navré pour elle. Je pensai qu'elle commençait à se douter à quel point, elle et son père, étaient en danger. Heureusement que j'étais là pour lui venir en aide. Pourvu que je puisse rester seul avec elle une demi-heure.

Le Noir, Bomgoffi et Helgar n'étaient pas à leur aise et faisaient tous leurs efforts pour parler naturellement, ce qui était une faute. Quant au pauvre Sir Gresley, il avait encore vieilli depuis hier. Derrière les fenêtres de la salle à manger, le brouillard s'épaississait et l'on ne distinguait rien à trois yards de distance. Pour le colonel, il paraissait à la fois surpris et irrité et jetait à la ronde des regards dépourvus de sympathie. Je finis par savoir ce qui le tracassait quand il fit cette remarque :

— Je pense qu'aucun de nous ne doit s'attarder plus longtemps ici, Haven, mais si vous le désirez, ma femme et moi serions trop heureux de rester jusqu'après l'enquête.

C'était une aimable façon de nous donner congé; mais personne ne dit rien, excepté Sir Gresley. Il n'était pas possible, dit-il de remettre notre conférence d'affaires, malgré ces pénibles incidents et, quant à ses amis, il espérait qu'ils ne l'abandonneraient pas dans un moment si difficile.

Iron avait accablé Mrs. Sinclair Forest de considérations sur ses fouilles romaines et, cela dura jusqu'au moment où Sir Gresley demanda à ses hôtes de demeurer à Frindon. Alors, il s'adressa à notre hôte :

— Mon cher Haven, je voudrais joindre ma voix à la vôtre et insister auprès de nos amis. Je crois qu'ils ne pourraient pas vous rendre de plus grand service que de rester ici. Si votre réunion continue, cela coupera court, pour une large part, aux interprétations malveillantes de la presse.

Tout le monde approuva et je dis : Certainement! J'avais oublié, pour un moment, que ce n'était pas une conférence d'affaires et que ma remarque était déplacée. A la façon dont Sir Gresley et Iron me regardèrent, j'eus bien l'impression que je n'étais pas inclus dans l'invitation. Après la conversation que je comptais avoir avec Sylvia, Sir Gresley changerait d'avis.

A ce moment, on vint m'avertir que j'étais demandé de Londres au téléphone.

— J'y vais, répondis-je. Je supposai, et j'en étais pas fâché, que c'était mon correspondant à Londres qui faisait son entrée en scène et,

devant la tournure qu'avaient prises les choses, je commençais à sentir le besoin d'un appui de l'extérieur. Car, depuis les douze dernières heures, ma mémoire ne s'était pas améliorée. Je n'avais résolu le problème qu'à l'aide de faits nouveaux que j'avais constatés; mais je fus, une fois de plus, mis en présence de la fâcheuse réalité de mon infirmité, car je n'avais pas la plus légère idée de ce que pouvait être ce correspondant. Quand j'eus pris l'écouteur, une voix que je ne pus reconnaître, dit :

— Est-ce vous, John?

— John Vincey vous parle, oui, répondis-je, qui est là?

— C'est Boyden. Est-ce que vous ne reconnaissez pas ma voix?

— Boyden? C'était le nom porté sur une des cartes trouvées dans mon portefeuille et appartenant à quelqu'un qui faisait partie de la firme Vincey, Westing et Mayew. C'était une voix anglaise et je me posai la question de savoir si ce Boyden était un autre agent fédéral camouflé comme moi, ou si c'était un membre du Yard. De toutes façons, il était au courant de l'existence de cette prétendue firme que j'étais censé diriger, donc tout était bien; probablement, Boyden et moi nous étions entendus auparavant sur toute l'affaire et maintenant il voulait savoir où j'en étais.

— Je suis Boyden. C'est bien Vincey?

— Certainement.

— Eh bien, dans quel pétrin êtes-vous allé vous fourrer? Vous avez vu les journaux, ce matin?

— Pas encore, ils n'arrivent pas avant dix heures.

— Vous savez bien tout de même qu'il y a eu un meurtre?

— Oui, je le sais.

— Ce n'est pas une plaisanterie. Si vous étiez revenu dimanche, comme convenu, je n'aurais pas été obligé de lire les journaux pour savoir pourquoi vous n'êtes pas au bureau.

— Quelle mouche vous pique?

— La façon dont vous me laissez en plan. Pourquoi ne pas me télégraphier et me dire que vous vous inscrutiez à Frindon?

C'était difficile. Je ne pouvais pas dire que ma mémoire avait pris des vacances. Je répondis :

— Je regrette vraiment. Je suis sur quelque chose de si important ici.

— Quand vont-ils commencer, interrompit-il.

— Qui?

— Eh bien, leur affaire de boissons hygiéniques.

— Ils ont élargi leur champ d'action. Ils veulent prospecter le marché international. C'est un gros problème.

— Oui, mais quand est-ce qu'ils commenceront la campagne?

— Ce n'est pas encore décidé, mais quelle importance cela a-t-il?

— Quelle importance? Mais qu'avez-vous donc, John?

— Je ne peux pas vous expliquer, mon cher, mais quand nous nous retrouverons, vous aurez des surprises.

— Quittez cet accent américain. Vous ne pensez pas certainement faire impression avec cela sur des clients de marque.

— Merci de me le rappeler. Je m'y laisse aller quelquefois. Il importe que dans ce milieu je paraisse tout à fait anglais.

— Quand rentrez-vous?

— Quand j'aurai réussi. Je vous dis que je suis sur quelque chose d'important.

— Oui, vous me l'avez dit. Mais quels sont les faits?

— Voyons, vous ne pensez pas que je vais vous en parler par téléphone.

— J'attends une explication pour la façon dont vous traitez vos partenaires. Nous devons marcher la main dans la main et si vous opérez ainsi, je ne sais plus où j'en suis. Pas un mot de vous, hier et aujourd'hui, et cette histoire dans les journaux suggérant toute espèce de choses et vous qualifiant d'éminent spécialiste de la publicité.

— Ils disent cela de moi?

— Oui, vous allez le lire dans un instant. Mais, je ne sais que devenir avec cette conférence Ackerly. Ce sont vos clients, pas les miens. Je ne sais pas un mot de leur affaire et ils vont arriver tous ce matin à midi. J'ai à peine deux heures pour me mettre au courant, ce n'est pas assez. Ce n'est vraiment pas bien de votre part, John.

— Du calme! Ne vous montez pas ainsi.

— Vous oubliez tout? Je pensais que vous vous attardiez à Frindon parce que vous aviez eu vent de quelque chose d'important, mais je commence à avoir une autre opinion; je doute de votre jugement.

— Eh bien, vous pouvez toujours appeler Scotland Yard, suggérai-je.

— Je n'ai pas envie de plaisanter, fut la réponse donnée d'une voix rageuse, et la communication en resta là.

CHAPITRE XXIV

Rien de sensationnel ne parut dans le « Times », le seul journal du matin que lisait Sir Gresley. Il n'y avait qu'un mot pour annoncer la mort du capitaine Rafferty. Cependant, on avait envoyé le chauffeur à Dorvnham Market prendre les autres journaux et je ne fus pas étonné de la réaction de Boyden.

Le Morning Star consacrait sa première page à la tragédie de Frindon. Ce gaillard de Caldin savait tourner une histoire. D'où avait-il tiré tous ces renseignements, je l'ignore, mais j'imagine qu'il avait interviewé les domestiques et le village avant d'arriver.

En long et en large, c'était un article fort peu aimable. Il portait aux nues le colonel Sinclair Forest. Son portrait figurait sur la première page et j'appris qu'il avait un C. M. Cr, un D. S. O. et un M. C. avec une barre d'argent. Il était aussi indiqué qu'il souffrait d'insomnies, aimait à se promener la nuit et que Mrs. Sinclair Forest était une personnalité bien connue dans les milieux de chasseurs. On suggérait que le colonel avait découvert Carrington, ainsi que le capitaine Rafferty, immédiatement après qu'ils avaient été tous deux atteints par les coups de feu. Et l'on insistait sur ce point important que le colonel Forest, cependant, ne se trouvait pas là quand l'inspecteur Cantor avait été trouvé, blessé et privé de sentiment, par le représentant du journal.

Suivait une mirifique description de l'état d'excitation, de trouble et de crainte générale à Frindon. On me donnait de l'éminent spécialiste de la publicité. C'était tout ce que Caldin avait dit de moi et je lui en fus reconnaissant. On mentionnait Mr. Iron, un antiquaire d'une célébrité locale. Sylvia était la charmante fille de Sir Gresley Haven qui, en dépit de sa jeunesse, maintenait l'amosphère traditionnelle de son antique domaine, et Mrs. Rafferty, la belle veuve parlant, avec une tragique énergie de son bonheur avec le sportman dont le nom était bien connu des deux côtés de l'Atlantique. Ce qui était aller un peu fort car, à ma connaissance, Caldin n'avait vu ni Mrs. Rafferty ni Sylvia. L'article était plein de sombres sous-entendus. Rien qui puisse donner prise à un homme de loi : la rédaction était prudente, adroite dans une nuance d'humour et, à la fin, une pointe contre la complète incapacité de la police... le seul homme capable étant l'inspecteur Cantor, fait que n'ignoraient pas le ou les criminels puisqu'on l'avait attaqué durant la regrettable absence de son subordonné! On suggérait un prompt recours à Scotland Yard, que les capacités limitées de la police locale rendait indispensable.

C'était un coup de patte direct envers le diligent sergent Grills. Je me demandais ce que diraient les autres membres de notre société. Mais certainement, cela me faciliterait les choses pour mon entretien avec Sylvia. Je jetai un coup d'œil sur les autres feuilles et, bien qu'elles laissassent percer leur mauvaise humeur au sujet de l'accueil fait à leurs représentants, elles n'avaient pas en mains autant de renseignements que Caldin et leurs commentaires manquaient de la conviction qui rendait l'article de celui-ci si venimeux.

Je trouvai Sylvia dans le petit salon avec deux ou trois journaux posés à côté d'elle sur le divan. Elle paraissait quelque peu troublée.

— Miss Haven, commençais-je, je veux vous parler à vous seule et sans qu'on puisse nous interrompre.

— Voilà qui est bien mystérieux, dit-elle.

— A première vue, oui. Mais j'espère, pouvoir éclaircir ainsi bien des choses étranges et, comprenez-le bien, je cherche à vous venir en aide, à vous et à Sir Gresley. Peut-être, êtes-vous déjà au courant d'une partie de ce que je vais vous dire, je ne sais, mais, quand je

vous aurai fait part de tout ce que j'ai découvert, vous serez en état de vous venir en aide à vous-même, à votre père et à moi.

Elle m'écouta, droite sur son siège, les yeux posés sur moi. Je pus constater sur ses traits, une expression d'énergie et de décision que je ne lui connaissais pas.

— Est-ce que nous pouvons parler ici?

Elle secoua la tête :

— Non, dit-elle. Il vaut mieux aller dans ma chambre. Nous ne serons pas dérangés.

Un petit boudoir était attenant à sa chambre et nous nous assîmes là, devant un feu de bois.

— Maintenant, qu'avez-vous à me dire? demanda-t-elle.

— Pour commencer, répondis-je, mon nom n'est pas Vincey. Peu importe mon vrai nom pour le moment, mais je suis un Agent fédéral de la Division de Recherches de Washington et je suis sur cette affaire de Frindon Hall parce que je suis documenté à fond sur le commerce international des stupéfiants et j'ai découvert, depuis que je suis ici, ce qui se passe sous votre nez et celui de Sir Gresley. Vous croyez avoir formé un syndicat pour la prospection d'une boisson hygiénique. Eh bien, je puis vous dire que c'est un simple camouflage, pour dissimuler le trafic des stupéfiants.

Elle alluma une cigarette et dit d'un ton glacial :

— Je vous écoute : continuez.

— C'est Iron qui est l'organisateur de la bande. Et voici comment je me figure les choses. Helgar, Bomgoffi, Le Noir et Mrs. Gruyter sont ses complices et ils ont monté de toutes pièces cette histoire du Sydabeer pour que votre père...

— Mais, c'est mon père qui a découvert lui-même le produit pendant son séjour aux Etats-Unis, objecta-t-elle. Vous me demandez de croire beaucoup de choses d'un seul coup. Le Noir est un vieil ami à nous. Mon père a connu les autres par des relations d'affaires bien longtemps avant son voyage en Amérique et bien avant qu'il fût question de lancer le Sydabeer.

— On s'est arrangé pour lui faire connaître la formule du Sydabeer en Amérique. Cette organisation internationale a fait le nécessaire et ils ont choisi votre père; d'abord, parce que personne ne pouvait avoir l'idée de suspecter une société présidée par lui et, ensuite, parce qu'il avait un grand parc dans l'endroit le plus tranquille du Norfolk avec un parfait terrain d'atterrissage.

Je lui exposai ce que j'avais conclu de l'examen des quarante et un points. Je lui montrai la liste et entrai dans le détail.

— Pour commencer, Carrington, l'intendant était de la bande, on l'avait posté là pour épier les hôtes de passage de Sir Gresley et exercer une surveillance sur les domestiques et les exécuter au besoin s'ils se montraient trop curieux.

Je demandai comment Sir Gresley l'avait engagé à son service.

Sylvia dit qu'il était était chez eux depuis près de deux ans et qu'il avait été chaudement recommandé par Iron.

— Bon, dis-je; ainsi Iron a joué un rôle dans ce petit arrangement. Vous en verrez d'autres quand nous arriverons à lui.

Helgar avait été aux cent coups, vendredi soir, à mon arrivée. J'étais un étranger, d'abord, et, bien que je fusse supposé être un spécialiste de la publicité, Sir Gresley n'avait consulté personne pour m'engager à son service. Helgar, toujours soupçonneux, avait hâte de se rendre compte si j'étais bien ce que je disais ou non. Voilà pourquoi il était si pressé de tenir la conférence.

J'en arrivai au quatrième point, la colère d'Helgar quand il avait été traité d'Allemand. La chose n'était pas très importante. Je reconnaissais que c'était une plaisanterie personnelle de Le Noir.

— Vous avez raison, dit Sylvia. C'était désobligeant de la part de Le Noir. Helgar est un Scandinave. Bien qu'il fasse des affaires en Allemagne, il n'est pas trop tendre pour les nazis mais il ne doit pas montrer ses opinions s'il veut travailler avec eux. C'est pourquoi il affecte des sympathies pour l'Allemagne, sauf lorsqu'il se trouve avec des amis.

— Il semble pourtant bizarre que Le Noir le harcèle tant là-dessus, Cela ne lui ressemble pas.

Sylvia haussa les épaules.

— Les Français sont volontiers mordants, dit-elle.

— C'est vrai, dis-je. Du reste, c'est sans importance, mais le cinquième point est intéressant. Pourquoi Helgar et Le Noir ont-ils voulu vous suivre quand vous m'avez fait les honneurs de la maison?

Elle se mit à rire.

— Le Noir est un vieil ami à moi et Helgar est venu, uniquement pour l'ennuyer.

— J'ai trouvé une meilleure raison, lui dis-je. Ils se sont joints à nous pour m'empêcher de vous poser des questions. Vous devez vous rappeler que Iron a surgi un moment après, quand nous eûmes découvert le perce-bois dans le placard et c'est le sixième point.

— Oui, dit-elle, mais qu'est-ce que cela prouve?

— Rien en soi, répondis-je. Mais tout cela cadre avec l'ensemble. Après cela, quand nous sommes entrés dans le placard et que nous avons entendu le morse...

Elle éclata de rire :

— Mais, il n'y avait pas de morse du tout; c'était bien le perce-bois.

— Vraiment! connaissez-vous quelque chose sur cet insecte?

— Mais, voyons, Mr. Iron nous a donné toutes sortes d'explications et c'est un antiquaire.

— Comment pouvez-vous vous fier aux dires de l'homme même qui est l'organisateur du complot. Sommes-nous au mois de novembre oui ou non?

— Sans doute.

— Eh bien, j'ai pris la peine de me renseigner sur les mœurs du

perce-bois et voici ce que j'ai trouvé : le nom communément donné à cet insecte vient du bruit de tic-tac qu'il fait entendre en mai et en juin en frappant le bois avec sa tête. Mai et juin, Miss Haven et nous sommes en novembre.

Je l'avais convaincue. Et le choc fut rude. Elle était pâle et ses lèvres tremblaient avant qu'elle laissât échapper.

— Alors, Helgar avait raison. Ces appels de morse sont probablement employés pour communiquer par radio avec les avions qui viennent se poser, la nuit, dans le parc de Frindon pour apporter leur cargaison de drogue.

— La chose paraît un peu forte, n'est-ce pas?

— Je voudrais bien ne pas la croire, répondit-elle d'une voix angoissée, mais j'ai peur que vous n'ayez raison.

— Bien, voilà pour la question du morse, continuai-je. Je n'ai pas pu faire une seconde expérience, mais évidemment, on n'opérait que lorsqu'on était certain que les hôtes étrangers au complot étaient occupés ailleurs. Personne n'avait prévu notre promenade improvisée. Arrivons au septième point, concernant Bomgoffi et ma promenade matinale, quand il m'a envoyé dans cette allée. Il m'avait suivi ce matin-là, s'arrangea pour me rencontrer, me montra la route et se glissa de l'autre côté de la haie pour me tirer dessus. Voilà le huitième point. Il voulait se débarrasser du risque que je représentais.

— Comment savez-vous qu'il vous avait suivi?

— Il le faut bien. Autrement, il n'aurait pas pu choisir un endroit aussi propice pour un meurtre.

— Vous devez avoir raison. Continuez.

— Neuvième point. Iron ne voulait pas ébruiter la chose parce qu'il sentait qu'une tentative de meurtre, même camouflée en accident, attirerait l'attention et je crois qu'il était furieux contre Bomgoffi pour avoir agi avec si peu de réflexion. Qu'un scandale éclate à Frindon Hall à propos de cet incident, que les journaux en parlent, et adieu le secret dont s'enveloppaient ses opérations, vous saisissez?

Passons au dixième point. Pourquoi m'a-t-il montré ce squelette? Sans doute pour épier mes réactions. Dès que je le rencontrai, ce matin-là, il me dit qu'il avait découvert une tragédie et je lui rétorquai, que j'avais bien failli, moi-même, être le héros d'une autre. Il avait préparé ce squelette récent à mon intention et, si je m'étais montré trop curieux, il en aurait tiré ses conclusions. Ma franchise au sujet de la tentavive de meurtre, lui donna confiance et je crois qu'il pencha à croire que j'étais réellement John Vincey, l'agent de publicité engagé par votre père.

Sautons maintenant au treizième point : il me montra, un peu plus tard, un authentique squelette antique et me raconta cette blague d'une solution chimique qui avait changé la couleur des ossements. Je me montrai sceptique; si je ne l'avais pas été, il se serait méfié; mais, quand je lui demandai des explications, il se lança dans des explications techniques et je lui laissai croire que j'étais convaincu.

Revenons au onzième point. Je crois que Iron s'était embusqué pour écouter la conférence sur le Sydabeer parce qu'il voulait se rendre compte, par lui-même, de mon attitude et ne se fiait pas aux rapports d'autrui; seulement, votre père vint innocemment se jeter en travers de son plan quand il demanda la bouteille de Sydabeer que Carrington avait laissée sur la table de la véranda. Le Noir offrit d'aller la chercher et il ne put pas prétendre n'avoir pas vu Fleetwood Iron. Il n'a pas dû apprendre grand'chose, car il se retira aussitôt après avoir été découvert. Tout cela concorde, n'est-ce pas?

— C'est plausible, reconnut-elle.

— Numéro douze. Les faux cheveux de Mrs. Gruyter, continuai-je. Je pense qu'elle porte perruque pour dissimuler le fait qu'elle est beaucoup plus jeune qu'elle ne le prétend. Et rappelez-vous que le mur de sa chambre est tout près du placard où nous avons entendu les signaux en morse.

Quatorzième point. Les Rafferty, étaient une paire d'escrocs, vivant d'expédients, de tricherie au jeu et de chantage. Ils se rendaient compte qu'il y avait quelque chose qui se mijotait, mais ils n'en étaient pas. Je pense qu'ils cherchaient à se glisser dans la combinaison, du moins en ce qui concerne le capitaine Rafferty. Peut-être avait-il appris un peu trop de choses et il se peut bien qu'il ait été indirectement responsable de l'attentat sur Carrington. Mais nous y reviendrons. Maintenant, laissez-moi envisager les quinzième et seizième points.

Je résumai la conversation que j'avais surprise dans la chambre de Bomgoffi. A mon sens, elle prouvait que Bomgoffi et Le Noir n'agissaient pas de façon entièrement loyale envers l'organisation de Fleetwood Iron. L'homme que j'ai heurté sur le balcon c'était probablement le capitaine Rafferty. Iron, était naturellement désireux de tirer l'affaire au clair, car il recommençait à me soupçonner et il devait savoir quelque chose au sujet de la disparition du revolver. Je pense que Carrington est la seule personne qui ait pu ouvrir ce tiroir sans que personne y ait pris garde. On ne fait pas attention à un intendant. Carrington a enlevé le revolver parce qu'il voulait le rendre à quelqu'un de la bande et, de toute façon, vérifier les empreintes! Cela répond aux points dix-huit et dix-neuf, car je pense que tout le monde fut surpris par l'affaire du revolver, bien que les membres du complot dussent croire qu'il avait été mis en lieu sûr.

Nous arrivons avec le point trente, au colonel Forest. Pourquoi voulait-il tant savoir si on m'avait tiré dessus avec un fusil ou un revolver? Parce qu'un militaire s'intéresse naturellement à ces choses-là? Pas le moins du monde! Mais parce que c'est un bon ami de votre père. Il n'est pas du tout la vieille baderne dont il affecte parfois l'allure. Je me suis bien renseigné sur lui. L'Annuaire de l'Armée lui consacre la moitié d'une colonne. Il a fait la guerre des Boers, et la Grande-Guerre. Il faisait partie de l'Intelligence Service aux Indes. Il a l'habitude d'enquêter par lui-même, il ne fait aucun cas de la police locale

et il l'a dit. Cela explique sa sortie nocturne dans le parc, ce qui est le point vingt et un. Il cherchait à se renseigner. Mais examinons les points trente et un, trente-deux et trente-trois en même temps. Les deux hommes dans le parc, les signaux qui venaient de la chambre de Mrs. Gruyter, l'atterrissage de l'avion, tout cela se tient. Mrs. Gruyter envoyait des messages à l'avion pour lui faire savoir quand il devait atterrir. Deux personnes devaient le recevoir. Mrs. Gruyter a donné un dernier signal lumineux de sa fenêtre pour les avertir qu'ils devaient se presser. Un des hommes était certainement Carrington. Son compagnon devait être Helgar, Le Noir ou Bomgoffi.

Certainement l'avion apportait une cargaison de drogue. En ce qui concerne le point trente-quatre, le bout de la conversation en allemand que j'ai surpris ne signifiait pas grand'chose en lui-même : « Si c'est retardé, ce n'est pas abandonné. » Il s'agissait, peut-être, de la date du prochain voyage. Le point vingt-cinq me paraît une simple coïncidence; il ne cadre avec rien. Le projecteur que j'ai vu et les coups de fusil dans le lointain n'ont pas non plus grande signification.

Point vingt-six : la lumière que je vis à mon retour avait certainement été allumée par Mrs. Gruyter pour leur servir de signal et les guider. Peut-être, voulait-elle leur faire savoir qu'il y avait des gens en observation dans le parc, le colonel Forest, le capitaine Rafferty et moi et c'est à cause de cela que Carrington a reçu un coup de feu. Ce fut une méprise, certainement, puisqu'en le frappant, ils frappèrent l'un des leurs. Carrington rentrait de son côté et ils ne le reconnurent pas. Le coup de feu a été tiré avec un « silencieux » pour supprimer le bruit. Je ne crois pas que ce fut avec l'accord de Iron. Ceci nous explique le point trente-sept ainsi que la préoccupation de Carrington de cacher la chose, point trente-huit.

Maintenant, il faut expliquer pourquoi Iron et votre père répugnaient toujours à prévenir la police. C'est le point trente-trois. Il est clair que Iron encourageait cette répugnance. Miss Haven, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Quant au point trente-trois, qui vise les instructions données à la police de ne pas pousser trop loin l'enquête, je crois que le colonel Forest n'y est pour rien. Je pense plutôt que Scotland Yard avait prévenu la police locale de ma présence et ils ne voulaient pas qu'elle vint se jeter en travers de mon action.

— Scotland Yard sait que vous êtes ici, alors, dit Sylvia.

— Certainement.

Elle alluma une autre cigarette et réfléchit un moment.

— Quelque chose vous embarrasse? demandai-je.

— Non, continuez, dit-elle.

— Le point suivant, trente-quatre a trait au capitaine Rafferty et à la perspicacité qu'il mit à découvrir mon déguisement. A la vérité, son essai de chantage à ce sujet fit long feu!

Sylvia sourit faiblement :

— Il vous prenait pour un escroc américain, dit-elle. Il me fit part

de ses soupçons. C'est pourquoi je vous ai tant poussé sur l'Amérique et sur Chicago.

— Ce qui explique le point trente-cinq. Et est-ce que je me trompe à propos du point trente-six en pensant que l'attitude d'Iron avait commencé à vous donner à penser?

— Franchement, non, répondit-elle. Je commençais à me tracasser à propos de vous. Il ne m'était jamais venu à l'esprit de suspecter Mr. Iron. J'ai peine à le faire, même maintenant.

— Je comprends vos sentiments : il est difficile de changer brusquement d'avis sur une personne qu'on connaît depuis longtemps.

Elle prit un air très sérieux :

— Ce va être un terrible choc pour Daddy, tout cela, dit-elle. Je ne sais comment m'y prendre pour lui en faire part.

— Nous irons lui parler tous les deux. Maintenant, point trente-six. Le capitaine Rafferty a été tué par un fusil muni d'un « silencieux » et on s'est arrangé pour que sa femme paraisse l'auteur de l'attentat. On s'en est débarrassé parce qu'il en savait trop long et avait essayé de faire chanter des gens beaucoup trop forts pour lui. C'est, probablement, Iron qui a fait le coup lui-même car (et ceci nous mène au point trente-sept) tous les autres en ont été visiblement bouleversés Bomgoffi et Helgar en particulier semblaient prêts à tout : témoin, la façon dont ils ont mis la main à leurs armes quand la servante a laissé tomber les assiettes hier pendant le repas. Non, je suis certain, autant qu'on peut l'être, que c'est Iron qui a exécuté Rafferty.

Quant au point trente-huit ,il est tout à fait naturel que des filous aient peu de goût pour les photographes et je ne puis blâmer Le Noir, Bomgoffi et Helgar de s'être esquivés. Le colonel Forest a été naturellement lui-même, avec toute l'horreur d'un militaire pour la publicité!

Maintenant, point trente-neuf. Pourquoi a-t-on assommé l'inspecteur Cantor? Cela ne peut s'expliquer que parce qu'il avait certainement trouvé quelque chose de compromettant pour la bande, ou pour l'assassin. Bien entendu, quelque pièce à conviction qu'ait trouvée l'inspecteur Cantor, elle lui a été soustraite après qu'il a reçu le coup sur la tête. Le Noir a essayé de faire passer pour du délire les mots que l'inspecteur Cantor a prononcés en revenant à lui. C'est le point quarante. Quant au point quarante et un, mon dernier point, il concerne ce pauvre Bomgoffi prenant les devants quand j'ai fait allusion à mon aventure du samedi matin. Il craignait, évidemment, qu'on ne s'avisât de lui demander des explications là-dessus.

Sylvia resta assise quelques minutes, le menton dans sa main. Puis elle leva les yeux et dit :

— Daddy sera difficile à convaincre. Mais je ne puis rien vous opposer; au fait, je suppose que votre nom n'est pas Vincey. Quel est-il?

— Sam Rivers.

— Sam Rivers! elle marqua une certaine surprise.
— C'est moi!
Elle sourit :
— Bien, Mr. Rivers, dit-elle doucement; vous avez admirablement travaillé. Elle s'arrêta et j'eus conscience d'un mouvement derrière moi, mais, avant que j'aie pu me retourner, je ressentis un grand choc sur la tête et ce fut tout pour le moment.

CHAPITRE XXV

Je ne sais combien de temps je restai sans connaissance. Chaque fois que je faisais mine de revenir à la vie, un terrible mal de tête paralysait mes efforts, et, à mesure que les choses autour de moi devenaient plus distinctes, ma douleur se faisait plus violente. Mais ce n'était pas tout, j'avais l'impression de ne pouvoir bouger. Je respirais à peine. Je croyais vivre un cauchemar, pourtant je ne rêvais pas et je fus bien obligé d'en convenir.

J'étais étendu la face contre le plancher. J'essayai de me lever, mais ne le pus pas, parce que j'avais les mains attachées derrière le dos et les chevilles ligotées de la même façon. Je me roulai sur le sol et, avec un effort, je parvins à m'asseoir. Un foulard de soie était noué autour de ma bouche.

Je me rappelai obscurément que j'étais en train de parler à quelqu'un, mais je ne sais pas à qui, ni qui j'étais moi-même. Ma mémoire s'était de nouveau enfuie, me laissant, cette fois, sans aucune indication pour me rappeler mes actions précédentes ou éclaircir ma situation présente. Soudain, j'eus un frisson de terreur. Est-ce que ma perte de mémoire aurait été le symptôme d'un dérangement plus profond? et n'étais-je pas dans quelque asile d'aliénés, avec la camisole de force?

Petit à petit, le bon sens me revint et je réfléchis que les fous ne sont pas ligotés, bâillonnés et jetés la face contre terre dans une chambre. Je vis que mes chevilles étaient attachées avec des lanières de cuir brun. J'essayais de les remuer pour me dégager, mais sans succès. Je pensai que, si j'arrivais à me relever, je pourrais me traîner à travers la chambre et trouver quelque objet qui m'aiderait à dégager mes pieds et mes mains. Avec effort, je parvins à me mettre à genoux. Cela me mit en sueur et je ressentis de terribles crampes dans ma jambe gauche qui arrêtèrent un moment mes efforts. Mais, je finis tout de même par me dresser sur mes jambes.

Je m'avançai, péniblement par petits bonds, dans la direction de la fenêtre où se trouvait un bureau et une chaise. Quand j'eus atteint

la fenêtre, j'étais exténué. C'était une grande fenêtre qui arrivait jusqu'au niveau du plancher. Cela favorisait mon plan. Je me traînais sur le plancher. Alors, je m'étendis par terre et frappai des deux pieds la vitre intérieure. Au bruit du verre qui s'écroula en morceaux avec fracas, quelque chose passa dans mon esprit, et ma mémoire revint tout d'un coup. Je retrouvai mes souvenirs, — mais hélas, — c'étaient seulement les souvenirs de ces derniers jours. Cependant, je savais maintenant qui j'étais et que Sam Rivers se trouvait en mauvaise posture. Quelqu'un avait surpris ma conversation avec Sylvia, avait attendu jusqu'à la fin et m'était tombé dessus à ce moment. Je fus terrifié à la pensée de ce qui avait pu arriver à Sylvia. Il me fallait agir sans perdre une minute.

Mais cela prit quelque temps. Je me plaçai le dos contre la fenêtre et travaillai à scier avec le tranchant de la vitre brisée les liens qui retenaient mes mains. Ce ne fut pas facile. Quand j'eus recouvré l'usage de mes mains, je me défis aisément des cordons qui liaient mes chevilles et du bâillon.

Encore étourdi du coup que j'avais reçu sur ma tête, je me traînai à travers la chambre de Sylvia, cherchant à atteindre la salle de bains où je m'évanouis. Je revins à moi, bus quelques gorgées d'eau, me sentis mieux. Alors, j'essayai d'ouvrir la porte de la chambre et me rendis compte qu'elle n'était pas verrouillée. J'étais sur le point de m'aventurer dans le corridor, quand je réfléchis que je serais plus sûr de moi si j'avais une arme. Je revins dans la chambre de Sylvia, saisis le tisonnier et me dirigeai vers ma chambre. Il était près de onze heures et demie lorsque j'avais commencé à parler à Sylvia : la pendule de sa chambre indiquait maintenant une heure dix. Le repas était à une heure cinquante; mais j'avais une ou deux choses à faire auparavant et je voulais mettre la police dans le bon chemin. J'avais été mis knock-out vers midi. Cela donnait au gang cinquante minutes d'avance sur moi et, pendant ce temps, ils avaient probablement tué ou kidnappé Sylvia et Sir Gresley.

Comme je passais devant la chambre de Bomgoffi, la porte s'ouvrit. Je m'effaçai contre le mur, car je savais bien ce que je voulais faire. Il sortit et j'y allais de mon coup de tisonnier. J'aurais osé agir de même avec tout autre de la bande. C'était l'un d'eux qui m'avait frappé, et j'y allai ferme. Il tomba comme s'il avait reçu une balle.

Je l'étendis sur le dos, me baissai et cherchai son revolver. Il en avait un, comme je le pensais, dans un fourreau sous son aisselle gauche. C'était un automatique et je le glissai dans ma poche droite.

Je ne pouvais pas le laisser dans le corridor; en conséquence, je le poussai dans sa chambre et fermai la porte à l'extérieur. Tout cela m'avait mis à bout. Je me dirigeai alors vers ma chambre et m'assis un moment pour me remettre. Puis, je me lavai la figure, m'aspergeai d'eau de Cologne, passai une chemise propre et enfilai une veste de cuir. Je me sentis un peu mieux.

Je voulais jeter un regard rapide dans la maison, manger un

morceau si c'était possible et ensuite téléphoner. Peut-être, serait-il risqué d'envoyer une communication téléphonique à Scotland Yard, de Frindon Hall. Puisque Bomgoffi était encore là, il était probable que ses complices ne s'étaient pas encore éclipsés et, dans un sens, j'en étais heureux car cela prouvait que Sylvia et Sir Gresley avaient encore une chance.

Je descendis l'escalier, la main dans la poche sur mon revolver, prêt à tout événement. Comme j'arrivais dans le hall, la grande horloge sonna deux heures.

Cela me donna un choc. La pendule de Sylvia avait un peu de retard. Je changeai mon plan aussitôt. Je décidai de tenter ma chance au téléphone. J'attendis bien une minute et demie avant d'entendre la voix de l'opérateur.

— Longue distance. Londres.

— Occupé, gardez la ligne.

— Ecoutez, c'est urgent.

— Occupé.

Encore deux ou peut-être trois minutes et la voix d'un autre opérateur :

— Occupé.

— Je demande Londres.

Mais je m'arrêtai. Une main tenant un revolver me visait à travers les balustres du grand escalier.

— Ne bougez pas, dit une voix que je reconnus pour celle d'Helgar.

Mais j'agis avec la vitesse de l'éclair. Je me glissai sous cette petite table et la plaçai devant moi comme un bouclier, tandis que son arme partait. Je sortis la mienne et pressai la détente. Une pluie de balles s'abattit sur le palier et deux d'entre elles brisèrent le grand vase de Ming au pied de l'escalier.

— Voilà trois mille billets de perdus, pensai-je. Mais quelque chose de plus qu'un antique vase avait été atteint par mes balles, car à l'intérieur de ce vase se trouvait un récipient de verre rempli d'un liquide qui se mit à bouillonner et se répandit en flocons argentés de fumée. J'entendis Helgar tousser et la fumée gagna ma place. Je me débarrassai de la table, courus vers la porte d'entrée, tirai en hâte les verrous, toussant et m'étranglant, mes yeux commençant à pleurer à mesure que le gaz se répandait et remplissait le hall. Je chancelai sous le porche, mais le grand air me calma et ce qui me calma plus encore ce fut la vue d'une grande Hispano grise sur l'allée.

Je bondis dessus et mis en marche le moteur. Mes yeux pleuraient encore de leur bref contact avec ce gaz. Ce devait être un puissant produit lacrymatoire et je supposai qu'il avait été placé dans ce vase par la bande à Fleetwood Iron, en cas d'imprévu pour leur permettre de prendre la fuite au moment opportun. J'étais indigné de la façon dont ils avaient fait servir la maison de Sir Gresley à leurs criminelles entreprises.

L'auto volait comme un oiseau. Je franchis les portes du parc,

tournai sur la route et pris ma course. Ce qui était embarrassant c'était que je n'avais aucune idée de la topographie du pays et pas davantage de l'endroit où je pourrais trouver une cabine téléphonique ou un poste de police.

Il me sembla naturel de tourner vers la gauche, mais je roulai longtemps avant de rencontrer un village et la route s'étendait toute droite à travers la campagne. Heureusement, il n'y avait pas de brouillard. Je filais à toute allure. Au bout d'un moment, je finis par voir un groupe de maisons mais c'était seulement un petit hameau avec quelques cottages. Je fis halte et entrai dans un bar.

— Avez-vous le téléphone? demandai-je au patron.

Il répondit négativement.

— Où est le poste de police le plus proche? demandai-je.

A quatre milles dans cette direction à Overgay, me répondit l'homme derrière le comptoir.

— Merci, dis-je et je partis en trombe.

J'atteignis Overgay dans l'espace de six minutes. J'errai dans le village jusqu'à ce que j'eus aperçu le signal bleu indiquant le poste de police.

CHAPITRE XXVI

A l'intérieur de ce poste de police, je trouvai un agent lisant un journal devant le feu. Il donnait l'impression de la béatitude et il semblait cruel de le déranger.

— Etes-vous de service ici? demandai-je.

— Oui, Monsieur.

— Bon, alors il faut que vous veniez tout de suite...

Il se leva lentement pendant que je parlais et m'interrompit :

— Qu'est-ce qu'il se passe? demanda-t-il. C'était un grand diable d'homme avec d'énormes mains rouges.

— Tout, répondis-je.

— C'est trop, dit-il en souriant. S'est-il produit un accident quelque part?

— Non, mais il s'en prépare un qui sera terrible.

La porte qui donnait sur le jardin attenant au poste grinça à ce moment et le sergent regardant à travers la vitre, eut un soupir de soulagement. Il dit :

— Il vaut mieux que vous disiez un mot à l'inspecteur. Justement, le voici.

Cet inspecteur me plut. C'était un de ces hommes posés, calmes, qui inspirent tout de suite confiance.

— Heureux de faire votre connaissance, inspecteur. Mon nom est Sam Rivers, Sam Rivers et je suis un agent fédéral...

Sa figure prit une expression d'étonnement.

— Je suis l'inspecteur Woam. Que puis-je pour vous?

Il ne paraissait pas le moins du monde troublé d'avoir affaire à un G. Man. Il s'assit devant son bureau et m'offrit une chaise.

— Ce que vous pouvez pour moi, dis-je, c'est avant tout, d'apprendre qu'il se passe du vilain à Frindon Hall. Sir Gresley Haven et sa fille sont en danger et ils sont dans les filets d'une des plus dangereuses organisations de bandits que j'ai rencontrées dans ma vie. J'ai découvert tant de choses bizarres, inspecteur, qu'il n'était pas prudent pour moi de rester plus longtemps. J'ai filé à temps et j'estime que vous ne devez pas perdre de temps et cerner au plus tôt la place si vous voulez prendre au collet ce gang avant qu'ils aient fait un mauvais parti à Sir Gresley et à Sylvia, je veux dire à Miss Haven. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Bien, dit-il. Nous allons envoyer quelqu'un.

— Ne croyez pas qu'un seul agent pourra faire quoi que ce soit. Il faut un détachement. Ces gredins sont tous armés, un seul excepté et c'est parce que je lui ai pris son arme.. Là-dessus, je sortis l'automatique et le posai sur son bureau. Il étendit la main et le posa à côté de lui.

— Est-ce qu'il y a eu violence? demanda-t-il.

— Et comment! j'ai été obligé de frapper moi-même. J'ai démoli le propriétaire de ce revolver avec un tisonnier. En disant cela, je désignai le revolver du doigt. Il le prit et le glissa dans son tiroir.

— Comment avez-vous dit que vous vous appelez? demanda-t-il.

— Rivers, répondis-je. Je suis Sam Rivers, agent fédéral. Je regrette de ne pas vous produire ma licence, inspecteur, mas je l'ai perdue.

— Voyons, voudriez-vous me raconter votre histoire depuis le début.

— Ecoutez, protestai-je, je sais bien qu'il faut procéder régulièrement, mais, pendant ce temps, les choses se gâtent à Frindon Hall. Ne pourriez-vous pas entrer en action?

Le sergent, qui s'était absenté un moment, rentra et dit :

— Le Dr Peeve sera ici dans dix minutes, Monsieur.

— Bien, dit l'inspecteur. Peut-être serez-vous assez bon pour attendre ici?

Il me mena dans une sorte de salle d'attente garnie de bancs en bois, mais cela ne faisait pas mon affaire.

— Attendre, m'écriai-je. Mais il faut agir au plus tôt.

L'inspecteur Woam soupira. C'est uniquement une question de procédure, expliqua-t-il complaisamment .

— Au diable la procédure! m'écriai-je. Il va y avoir un beau grabuge si vous ne vous dépêchez pas.

Je ne sais pas comment les choses auraient tourné, mais un agent entra, paraissant un peu essoufflé :

— Il y a quelque chose qui ne va pas à Frindon Hall.

— Qu'est-ce qu'il y a, Debber, dit l'inspecteur et pourquoi n'avez-vous pas téléphoné?

— Trip est arrivé avec le concierge qui guidait un homme aveugle. Le sergent Grills m'a dit de venir et de vous faire un rapport. Il est allé à Frindon Hall avec Trip.

J'entrevis quelque chose :

— Cet homme aveugle, n'était-ce pas un étranger et ne se plaignait-il pas?

— Comment ce monsieur est-il au courant? demanda l'agent Debber. C'est exact. C'est un homme très grand, les cheveux roux, ne cessant de jurer — en allemand, je crois — et il avait un revolver. Nous le lui avons enlevé, ajouta-t-il modestement, mais il ne pouvait rien voir.

— C'est Helgar, un de la bande, dis-je. Il a été atteint par le gaz lacrymatoire au moment où j'ai quitté le hall.

— Le sergent Grills a dit qu'il allait téléphoner un compte rendu, continua Debber. Il m'a dit de venir vite ici pour qu'on lance d'ici le même appel afin d'arrêter au plus tôt une Hispano grise. Mais je la vois justement devant la porte.

L'inspecteur Woam parut perplexe.

— Je n'aime pas cela, fit-il. Sergent, allez à Frindon Hall et voyez Grills. M... il se tourna vers moi, l'air embarrassé.

— Rivers, rappelai-je, Sam Rivers.

Il sourit.

— M. Rivers, dit-il, je regrette d'avoir paru hésiter un peu à accepter vos dires tout à l'heure.

— Vous ne m'aviez pas cru, n'est-ce pas, inspecteur, tranchai-je. Je ne peux vous en blâmer. Vous avez une existence tranquille en Angleterre, mais j'ai l'habitude d'opérer sur un terrain plus mouvementé à Chicago.

— Oui, je sais cela, Monsieur.

— Ainsi, vous avez entendu parler de moi?

Cela me fit plaisir. Il était agréable d'être enfin reconnu pour ce que j'étais et de savoir, par surcroît que j'étais quelqu'un pour ces agents anglais. L'inspecteur dit :

— Oh! beaucoup d'entre nous ont entendu parler de vous.

C'est à ce moment que le Dr Peeve fit son entrée dans le bureau.

— Bonjour, inspecteur. Bonjour monsieur Vincey, dit-il.

— C'est le nom que j'avais pris pour mon enquête, expliquai-je à l'inspecteur Woam. — Docteur Peeve, permettez-moi de me présenter moi-même. Je suis Sam Rivers de la Division de Recherches de Washington.

Le Dr Peeve leva les yeux au ciel.

— Vraiment? dit-il.

Le sergent revint et rendit compte que la ligne pour Frindon Hall ne fonctionnait pas.

— Ils ne peuvent pas arriver à me donner la communication, dit-il. Ils pensent que les fils ont été coupés.

L'inspecteur Woam ne se troubla pas.

— Bien, dit-il résolument. — Debber, vous allez venir là-bas avec moi. Sergent, prévenez le chef. Monsieur Rivers, je dois vous demander de rester ici avec le sergent. Docteur Peeve aurez-vous l'obligeance de nous conduire?

— Un instant, dis-je. Je voudrais venir aussi.

— Monsieur Rivers, répliqua l'inspecteur, vous voudrez bien comprendre qu'il ne s'agit pas de jalousie professionnelle si je vous demande de vous tenir en dehors de cette affaire. Mais il est important que vous lisiez quelque chose avant de continuer à vous en occuper.

Il s'en alla avec le Dr Peeve.

— Voici ce que l'inspecteur désirait que vous lisiez, dit le sergent en prenant sur une étagère un livre à couverture grise. Je puis dire que c'est une de nos lectures favorites.

CHAPITRE XXVII

La dernière heure avait été si remplie et si agitée que j'avais complètement oublié de manger. Quand le sergent m'eut mis ce livre entre les mains, mon estomac commença à parler. Je me sentais faible et mal en point et la tête recommençait à me faire mal.

— Je suppose qu'il n'y a rien à manger ici, demandai-je. J'expliquai que je n'avais rien pris depuis le matin et je mentionnai aussi le coup que j'avais reçu sur la tête. Le sergent s'apitoya et fut très complaisant. Il me demanda de l'attendre, au coin du feu, tandis qu'il allait me ravitailler. Et je m'assis en attendant, jusqu'au moment où les sandwichs, le bœuf froid et un bol de cacao chaud arrivèrent. Après quoi, me sentant réconforté, j'ouvris le livre puisque l'inspecteur Woam avait insisté pour que je le lise, bien que je fusse incapable d'imaginer quel rapport il pouvait y avoir avec les circonstances présentes. Il faisait bon dans le bureau. J'entamai ma lecture.

Le livre paraissait être un roman et il avait été certainement lu et relu, car les pages étaient froissées et beaucoup étaient cornées. Il s'appelait : « Ainsi voilà ce que vous êtes! » Ce titre sembla me rappeler quelque chose, mais je ne pus dire quoi. Le nom de l'auteur du reste, m'était inconnu. Je l'ouvris et commençai le premier chapitre.

A la table du capitaine.

A quatre cents milles à l'ouest de l'Irlande, la Dacia *qui se rendait de Southampton à New-York avait été prise par une terrible et soudaine tempête d'automne. Pendant quarante-huit heures, elle s'était déchaînée avec une force incroyable et le capitaine n'avait pas quitté le pont. Quand la violence du vent eût diminué, il dormit quelques heures pour réapparaître ensuite dans la salle à manger. Les trois passagers, assis devant la table, le saluèrent :*

— Vous avez passé de rudes moments, capitaine, demanda l'un d'eux, un petit journaliste aux cheveux roux.

— Oui, oui. Ce n'est pas un temps habituel à la saison.

— Et voilà votre vie depuis des années... réfléchit un jeune médecin, spécialiste des maladies nerveuses. Je voudrais pouvoir ordonner cela à certains de mes malades.

— C'est comme pour le commissaire du bord, dit le capitaine : c'est un bel exemple à l'appui de votre système. Devinez son âge!

— Cinquante ans, dit un Américain d'âge moyen.

— Soixante-quatre, dit le capitaine, et on ne lui avait donné que cinq ans à vivre lorsqu'il avait dix-huit ans.

— J'ai connu un homme à qui on n'avait donné aussi que cinq ans à vivre, dit l'Américain. Cela se passait il y a pas mal de temps, dans une ville de l'Ouest. Cette ville avait la chance d'avoir un très honnête homme à la tête de sa police. Un honnête homme et un dur. Mon type aussi était un dur. Or, à cette époque, trois bandes de gangsters fort actives et bien organisées terrorisaient ce pays. La police du département passait son temps à faire des rafles, tantôt chez l'une tantôt chez l'autre, et les coups de feu s'échangeaient facilement. Ces bandes s'étaient partagées le territoire et ordinairement chacune d'elles n'opérait que dans son domaine, mais il y avait parfois des infractions à la règle. Toutes les trois se livraient au trafic de la bière, mais la plus importante, qui avait pour chef un certain, mettons : Pintetto, se livrait au trafic des stupéfiants. Le chef de la police énergique et honnête, n'était pas en bons termes avec le maire qui tenait pour Pintetto. Et le gang était obligé de ronger son frein.

Maintenant, il faut savoir que le chef de la police — appelons-le Peters — avait un fils qui étudiait la sociologie et l'économie politique. Il ne rêvait que réformes. Le vieux Peters fut furieux lorsque son fils lui fit part de ses ambitions.

— Laisse-moi le monde se débrouiller tout seul, lui dit-il, et occupe-toi du travail qu'il faut mener à bien dans cette ville.

Le jeune Peters dit que cela ne l'intéressait pas du tout. Il avait de plus hautes ambitions. Il voulait étudier la politique.

— Mon fils, dit le vieux Peters, je voulais avoir un homme à moi pour m'aider ici.

— Est-ce que vous allez me demander de devenir un policier? demanda le jeune homme. Et comme le vieux Peters faisait signe que oui, il partit d'un grand éclat de rire. Le vieil homme fut fort offusqué.

— Je ne voudrais pas heurter vos idées, Dadd, dit-il, mais je veux faire quelque chose pour le monde. Je veux voyager.

— A mes frais? demanda le vieux Peters.

— Je gagnerai ma vie partout où j'irai, dit le jeune homme, et cela plut au vieux Peters qui lui dit :

— Eh bien, va voyager et suis ton destin.

Là-dessus, le jeune homme fit ses plans. Il comptait voyager en Chine et peut-être en Russie et il songeait à écrire des articles pour payer ses dépenses.

L'Américain reprit :

— Auparavant, il alla voir un docteur pour se faire vacciner. Le docteur l'examina longuement et finalement refusa de faire ce qu'il lui demandait.

— Pourquoi? interrompit le médecin.

— Je ne puis vous dire la raison technique. Le jeune Peters n'examina pas la chose de près. Le docteur lui ayant dit très sérieusement et amicalement qu'il ferait bien d'aller voir un spécialiste, il y alla et celui-ci lui dit qu'il n'avait plus que cinq ans à vivre.

— Cinq ans! Le pauvre Peters fut consterné. Il s'apitoya fort sur lui-même et fut désolé de sentir qu'il serait inutile au monde. Ce jeune homme se faisait une idée très haute des devoirs qu'il avait à remplir ici-bas. Puis, lui vient l'idée qu'il pourrait peut-être faire quelque chose d'utile pendant ces cinq ans.

Il roula tout cela quelque temps dans sa tête avant d'en parler à son père. A la fin, il lui dit tout et il put voir quel homme de fer était le chef de la police. Tout ce qu'il répondit fut : « C'est une catastrophe, mon fils, je trouverai bien quelque chose pour toi. »

— Bien, Dadd, dit le jeune Peters. Je désire que personne ne sache rien et, comme cinq ans ne suffisent pas pour la grande œuvre que je voulais réaliser, je souhaite rester ici et vous aider dans la besogne dont vous m'avez parlé. Ainsi, vous pouvez me considérer comme étant dès à présent membre de la police.

Le vieux Peters bondit de son siège et lui serra les mains. Il ne dit rien du tout et le jeune homme demanda :

— Quand dois-je commencer?

— Tout de suite, dit le père, et voici comment.

Alors, il lui dit que son ambition était de détruire les gangs, en commençant par celui de Pintetto. Il combina un plan pour son fils qui était celui-ci. Le jeune homme devait avoir une grande querelle avec son père devant de nombreux témoins, il serait mis à la porte de la maison et alors il commencerait à s'enivrer et à faire toutes espèces de sottises en compagnie des gens du gang de Pintetto pour finalement entrer dans sa bande.

Il savait manier un fusil, le seul de ses talents que le vieil homme admirait. Alors, quand il se serait bien établi dans le gang de Pintetto, il s'arrangerait pour organiser une rafle bien conduite qui amènerait Pintetto et sa bande à la chaise électrique.

Le vieux Peters avait fait installer une ligne de façon à ce que son fils pût le joindre. Il lui avait cependant demandé de ne pas en faire usage avant d'avoir la certitude qu'aucun alibi ne serait possible.

— D'accord, avait dit le jeune Peters, et il eut une grande dispute avec son père, cette nuit même chez le maire où il arriva ivre au milieu du dîner et fut jeté à la porte par le vieux Peters avec un torrent d'injures. Alors, il commença à s'enfoncer dans la crapule. Il commença par crocheter le coffre de son père et s'enfuit avec deux mille dollars. Le vieil homme joua les pères romains. Il le fit arrêter et, quoique le maire insista pour arranger les choses, il ne voulut rien entendre et le garçon fut mis en prison. Quand il en sortit, il tourna autour de Pintetto et quand il eût mangé tout son argent, Pintetto lui fit des avances et en vint à des propositions. C'était exactement ce que le jeune Peters voulait et il se joignit au gang de Pintetto où il fit merveille...

Passionné par ma lecture, je tournais les pages fébrilement. Ainsi, appris-je que Peters était tenu de près par la bande, qu'il faisait les yeux doux à l'amie de Pintetto et que, lorsque celui-ci se décida à se débarrasser d'elle, c'est justement lui, Peters qu'il choisit pour l'exécuter. Il s'agissait, sous prétexte de promenade, d'amener la pauvre femme dans une voiture loin de la ville, et, de là, sans témoin, de la supprimer cruellement. Peters dont le cœur tendre était mis à la torture par une semblable entreprise, avoua tout à la jeune beauté, tandis qu'il la conduisait vers la mort et, chevaleresquement, il lui proposa de l'aider à échapper à son injuste destin en la conduisant hors de la griffe du cruel Pintetto. Hélas, à peine avait-il fini de parler que Pinetto surgit de dessous les couvertures de fourrure qui jonchaient le plancher de la somptueuse voiture et dans un horrible ricanement lui fit savoir que son heure était venue et que ce subterfuge n'avait été imaginé par lui que pour démasquer sa trahison. C'est à ce moment-là que le diagnostic du médecin par lequel Peters se savait condamné à une mort prochaine, lui sauva au contraire la vie. Appuyant sur l'accélérateur, au mépris de tout danger, il partit comme un fou, empêchant Pintetto de faire quoi que ce soit contre lui; Pintetto savait qu'à cette allure le moindre geste de Peters les vouait tous à une mort certaine. Il eut beau le menacer, le supplier, rien n'y fit. La voiture continuait sa folle course à la mort. Pintetto hurlait de terreur, la jeune beauté se tordait, possédée d'une angoisse qu'elle ne pouvait maîtriser tandis que Peters ne cessait de leur répéter avec une diabolique insistance qu'il n'avait plus que trois ans et six mois à vivre et que rien ne l'arrêterait! Horrifié par cette équipée insensée, les nerfs à bout, Pintetto finit par jeter son revolver par la portière et se laissa bâillonner

comme le désirait Peters. Ils arrivèrent tous trois sains et saufs et c'est ainsi que le gang fut pris et que Peters fut félicité par son père qui lui apprit que sa vie, en réalité, n'était pas menacée, qu'il ne s'agissait là que d'un pieux mensonge et que c'était lui, son père, qui avait arrangé cela avec l'aide des médecins pour le forcer à agir et se révéler dans une action efficace et bienfaisante.

« Du reste, ajoutait le livre, son nom n'était pas Peters. On vient de vous raconter les débuts de la carrière de l'agent fédéral dont la réputation est universelle : Sam Rivers. »

CHAPITRE XXIX

A la lecture de ces derniers mots, la peur me prit. Au moment où j'avais perdu la mémoire, j'avais eu un instant d'angoisse mais j'avais pris ce qui m'arrivait comme une sorte de problème que me posait le sort et je m'étais acharné à le résoudre. J'étais arrivé à la conclusion que j'étais un certain Sam Rivers, un Américain aux ordres de la Division Fédérale des Enquêtes à Washington. Mais cette personnalité venait de se dissiper comme une ombre. J'éprouvai la surprise et la déception d'Alice quand on lui suggéra qu'elle avait simplement rêvé au Pays des Merveilles. Je tournai les pages de ce roman : « Ainsi, voilà ce que vous êtes. » Il y avait une amère dérision dans ce titre. Qui était ce Sam Rivers? Un caractère inventé et forcé. Un de ces innombrables et banals détectives sans consistance qui pullulent dans les romans policiers. Chapitre après chapitre, l'auteur montrait son Sam Rivers faisant des exploits extravagants et souvent ridicules, roulant dans l'auto de la mort avec les tueurs de Pintetto à Chicago, exécutant des raids dans le quartier général des gangsters; en conférence à Scotland Yard, au sujet de voleurs de bijoux internationaux; et je me sentis terriblement humilié en me rappelant que j'avais raconté une bonne partie du premier chapitre à Sylvia, comme si c'était une histoire que j'avais entendu raconter à Chicago.

Pas étonnant qu'elle m'ait regardé d'une certaine façon quand je lui eus mentionné le nom de Sam Rivers. Pas étonnant non plus que l'inspecteur Woam m'ait pris pour un fou jusqu'au moment où les nouvelles qu'on lui apporta de Frindon Hall viennent corroborer mes dires.

J'aurais pu réciter le livre par cœur tant il avait fait d'impression sur moi. Machinalement, je soulevai l'enveloppe de papier brun qui protégeait la couverture du livre et je vis une image violemment coloriée qui représentait une auto noire roulant le long d'une rue et mitraillant un rassemblement.

Je le posai sur le bureau à côté de moi et me souvins que, la première fois que je l'avais lu, j'avais jugé que c'était un roman palpitant.

Je me souvins que c'était ce roman que je lisais dans le train qui m'amenait à Norfolk.

Je l'avais laissé dans le wagon et n'y avais jamais plus pensé.

Je me rappelai l'avoir vu à la devanture de la bibliothèque de la gare de Liverpool, avec une bande indiquant qu'il s'en était vendu 70.000 exemplaires.

Je me rappelai que je l'avais acheté pour me distraire de l'affaire que j'allais traiter et que Jane, ma femme, m'avait dit, ce matin-là, avant mon départ pour le bureau :

— Achète un livre. Sinon tu ne vas pas cesser de penser à ton client pendant tout le voyage.

Au dernier moment, j'avais acheté celui-là, qui a fait de moi, John Vincey, directeur d'une agence de publicité florissante, une ridicule caricature de G. man.

Je me sentis rougir de confusion et le week-end à Frindon Hall me fit l'effet d'un cauchemar prolongé.

Le doute fut bientôt dissipé par le retour du sergent qui dit :

— L'inspecteur téléphone, et il me prie de vous dire de ne pas vous inquiéter s'il vous fait encore rester ici, car il y a beaucoup à faire à Frindon Hall et on a trouvé Sir Gresley...

— On l'a trouvé? répétai-je... Que voulez-vous dire?

— On l'a trouvé mort, dit le sergent, en hésitant un peu.

Le cauchemar continuait. Mais tout ça devenait tout de même plus supportable maintenant que je savais qui j'étais.

— Ecoutez, sergent, dis-je. Je viens de me rendre compte que je souffrais d'une absence de la mémoire. Mon nom n'est pas Sam Rivers.

— Mais, certainement, Monsieur, nous le savions l'inspecteur et moi, interrompit-il avec un sourire aimable. Nous nous demandions si vous vous vous moquiez de nous, mais, finalement, l'inspecteur a pensé qu'il s'agissait d'un trou de mémoire. Mais il a pensé vous donner le moyen de la retrouver en vous prêtant ce livre. Et quel est dites-vous votre vrai nom, Monsieur?

— Vincey, répondis-je, John Vincey.

— Oui, c'est ainsi que le Dr Peeve vous a appelé.

— Bien sûr, j'étais à Frindon Hall sous mon vrai nom. Dites-moi, Sir Gresley, est-il vraiment mort, sergent?

— J'en ai bien peur. Mais il ne faut pas vous frapper pour cela, monsieur Vincey. Etait-ce un vieil ami à vous?

— Non, je le connaissais à peine. Nous sommes revenus ensemble d'Amérique à bord du « Majestic » et je devais le voir pour une affaire de publicité. C'est pourquoi je suis venu ici. Mais en route, j'ai perdu la mémoire. Je dois m'être surmené, probablement.

J'étais allé en Amérique en touriste, mais là, j'avais eu énormément de choses à faire, et je me souviens, maintenant, que j'ai perdu mes bagages en revenant de Chicago. J'ai été obligé d'acheter une garde-

robe complète et cela explique pourquoi aucune de mes affaires n'était marquée. Je porte encore mes effets américains. Excusez-moi, sergent, de vous ennuyer de tous ces détails, mais vous ne sauriez croire quel soulagement c'est de savoir qui on est et ce qu'on a réellement fait.

Le sergent fit entendre un grognement de sympathie.

— Oh! c'est certainement fini, Monsieur? C'est une chose qui peut arriver à tout le monde.

— Sans doute, mais en réalité, ça n'arrive pas bien souvent! Je me rends compte de la manière dont les choses se sont passées. J'ai lu tellement de romans d'aventures américains! J'avais même fait une liste de toutes les locutions un peu étranges et je me les suis rappelées.

Mais mon amnésie ne suffisait pas à expliquer l'incroyable week-end que je venais de vivre à Frindon Hall. Mon manque de mémoire n'avait tout de même pas créé ces événements, auxquels la police était en train de s'intéresser de près. Sam Rivers ou pas, j'avais bien fait l'objet d'un attentat samedi matin, j'avais bien trouvé Carrington, l'intendant, blessé dans le parc aux premières heures de dimanche. J'avais vu, de mes yeux, hier, le corps du capitaine Rafferty. J'étais là quand on avait trouvé, dans le bois, l'inspecteur Cantor, privé de sentiment et, il y avait seulement quelques heures, j'avais été frappé, moi-même, ligoté et bâillonné. J'avais assommé Bomgoffi avec un tisonnier, pris son revolver avec lequel j'avais tiré sur Helgar, j'avais failli être aveuglé par des gaz, j'avais enlevé une auto et atteint, à la hâte, un poste de police.

Tout cela était bel et bien arrivé. Mais il y avait aussi cette affaire de Sydabeer qui aurait été magnifique à traiter. Il n'y avait réellement pas de boisson hygiénique qui puisse rivaliser avec celle-ci pour la qualité et l'arôme. Malheureusement si Sir Gresley était mort, tout tombait à l'eau. Et s'il était mort, qu'était-il advenu de Sylvia Haven?

Etait-ce moi, en me trahissant par quelques américanismes trop visibles, qui avait soulevé tous ces drames à Frindon Hall. Ma théorie d'une association internationale de vendeurs de stupéfiants que j'avais imaginée, comme G. Man, était-elle réellement la solution?

Il y avait une chose dont j'étais certain et, en repassant les événements de ces derniers jours, ma certitude s'accrut encore et devint une évidence aveuglante. Je savais que l'archi-gredin qui tenait tous les fils de tous ces meurtres et de tous ces attentats, était Fleetwood Iron.

Le sergent interrompit mes réflexions en disant :

— Je vais sortir un instant et voir si ma femme s'occupe du thé. Vous en prendrez bien un peu, Monsieur?

Un instant après, il revint avec deux tasses de thé bien fort et tranquillement installé au coin du feu, je ne tardai pas à me laisser gagner par le sommeil.

CHAPITRE XXX

Rêvassant, à moitié éveillé et à moitié endormi, je me promettais d'entreprendre Jane au sujet de cet infernal toupet. Elle prétendait qu'un front dégarni lui donnait le mal de mer.

Quoique mariés depuis douze ans, je n'ai jamais pu savoir si elle parlait sérieusement et, bien que nous affections de plaisanter au sujet de mon toupet, j'avais idée qu'elle y tenait réellement.

Je fus interrompu dans ces méditations par l'entrée de l'inspecteur Woam. L'agent Debber était avec lui.

— Eh bien, monsieur Rivers? dit-il avec un sourire.

— Tous mes remerciements, répondis-je. Vous avez eu une façon délicate de guérir les amnésiques. Je vous suis vraiment très reconnaissant.

— Oui, Monsieur. J'ai vu qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, mais que vous étiez inoffensif, continua-t-il en se frottant les mains. On ne se fait pas passer pour un détective, héros de roman, quand on a quelque crime sur la conscience. Il rit d'un bon rire en se frottant les mains. Mais je crains d'être obligé de vous poser quelques questions. Monsieur... Monsieur...

— Monsieur Vincey.

— C'est le nom qu'ils vous donnent à Frindon Hall. Vous l'avez gardé tout le temps?

— Oui, pour tout le monde, excepté pour Miss Haven. Je lui ai dit que je m'appelais Sam Rivers. Et je voudrais bien n'avoir pas fait cette bêtise!

— Il n'y a pas à vous en inquiéter maintenant. Mais je crains que vous soyiez obligé de prolonger un peu votre séjour. L'enquête est pour demain et je voudrais vous demander de m'accompagner à Frindon Hall.

— Je voudrais bien téléphoner à ma femme et à mon associé, Boyden, dis-je. Je suis très ennuyé au sujet de Boyden; il n'a rien dû comprendre quand j'ai répondu à son coup de téléphone, ce matin.

Comme tout cela me paraissait loin! Avant de téléphoner, je dis à l'inspecteur Woam :

— J'aimerais bien qu'on ne sache pas que j'ai eu cette perte de mémoire.

— Nous n'en dirons rien, si vous n'en parlez pas. Vous vous rappelez bien tout ce qui s'est passé depuis votre arrivée à Frindon, n'est-ce pas?

— Oh! oui, très clairement.

— Nous nous tairons, monsieur Vincey, c'est promis.

— Merci, inspecteur. Je n'en parlerai à personne. Je décidai de ne

parler de rien ni à Boyden, ni à ma femme et je me contentai de m'excuser auprès d'eux de rester si longtemps.

Boyden dit :

— J'espère que cette affaire ne fera pas tort à la firme.

Et Jane :

— Avez-vous emporté assez de chemises?

Ni l'un ni l'autre ne paraissaient inquiets ou n'avaient l'air de soupçonner que j'avais pu perdre la mémoire. Au fait, comment s'en seraient-ils doutés.

— Et maintenant, Monsieur, me dit l'inspecteur quand j'eus fini de téléphoner, j'ai comme je vous l'ai dit, quelques questions à vous poser. Mais je vous les poserai à Frindon Hall.

Nous partîmes dans une voiture de la police. En route, l'inspecteur me raconta qu'on avait trouvé Sir Gresley mort sur le plancher de la salle à manger, mais il ne s'agissait pas d'un attentat. Le Dr Peeve pensait que c'était, probablement, un arrêt du cœur.

— Nous avons toujours eu un agent de service là-bas depuis que Carrington a été attaqué, me dit l'inspecteur et deux depuis l'attentat contre l'inspecteur Cantor. C'est pour cela que je ne me suis pas ému quand vous m'avez demandé d'envoyer du monde.

— Je regrette de ne pas l'avoir su.

Il arrêta la voiture devant le porche et nous pénétrâmes à l'intérieur. Il y avait encore un relent d'odeur de gaz qui flottait dans le hall. L'inspecteur Woam se dirigea vers la bibliothèque.

Fleetwood Iron était assis derrière le bureau. Il leva les yeux à notre arrivée, sourit et caressa sa barbe.

— Ah! monsieur Vincey, dit-il et sa voix avait un ton d'autorité assuré comme s'il devait diriger les opérations; on aurait dit que l'inspecteur était un inférieur, m'amenant devant lui pour être jugé.

— Eh bien, inspecteur?

A ce moment, le colonel Sinclair Forest fit irruption dans la salle.

— Je vous ai vu arriver, inspecteur, dit-il. J'en suis heureux. Monsieur Iron, je pense que les choses sont allées maintenant assez loin. Le ton de sa voix nous donnait immédiatement envie de vous mettre au garde à vous. Je dois demander à l'inspecteur de procéder à une arrestation immédiate.

Il y eut une pause. Fleetwood Iron enleva ses lunettes. Puis, il rompit le silence en disant :

— Certainement, colonel Forest. Qui voulez-vous que l'inspecteur arrête?

— Vous! s'écria le colonel.

J'éprouvai un vif sentiment de satisfaction. Quels que fussent son sang-froid et son intelligence, Fleetwood Iron ne pouvait parer cette attaque. Mais il ne broncha pas.

— Inspecteur, arrêtez cet homme, ordonna le colonel.

— Un instant, dit Iron. Pourquoi voulez-vous me faire arrêter?

— Je n'ai pas à discuter avec vous, dit le colonel. Vous avez joué

votre jeu diablement bien, mais au risque de donner à tout cela une fâcheuse publicité, j'insiste pour que l'inspecteur fasse son devoir.

— J'aimerais bien connaître vos raisons, observa Iron. Il faut un mandat d'arrêt et un motif d'accusation. Etes-vous sûr qu'il ne s'agit pas de Mr. Vincey, colonel? Il est bien plus suspect et son séjour à Frindon Hall a coïncidé avec une foule de choses au sujet desquelles la police a droit à des explications. J'espère, monsieur Vincey, que vous êtes en mesure de les fournir.

— Mr. Vincey est hors de cause, dit l'inspecteur Woam. C'est un cas d'amnésie.

— Je croyais que vous m'aviez promis de n'en pas parler, protestai-je.

— Oh! cela ne fait rien, vous êtes guéri maintenant, dit l'inspecteur amicalement.

Mais le colonel Forest l'arrêta.

— Voulez-vous ou non, arrêter cet homme qui se donne le nom de Fleetwood Iron.

L'inspecteur Woam parut stupéfait.

— Sous quelle inculpation, Monsieur, demanda l'inspecteur.

— De meurtre, commença le colonel Forest.

— Mais qui a-t-il tué? demanda l'inspecteur. Le capitaine Rafferty?

— Oh! non, cela n'a rien à voir, dit le colonel. Ce n'était qu'un accident. Je demande qu'on l'inculpe de l'attentat sur Carrington.

— J'ai l'impression, colonel Forest, qu'il doit y avoir un manque de liaison quelque part. Est-ce que vous ne me prendriez pas, par hasard, pour quelqu'un d'autre?

— Il y a des années que je vous suspecte, répondit rageusement le colonel.

— C'est bien ce que je pensais, dit doucement Fleetwood Iron. Et je me doutais bien qu'une mouche vous avait piqué. Une mouche typiquement M. I, (1). Au point où en sont les choses je crois qu'il serait bon que nous ayions un petit entretien privé, si vous le voulez bien.

— Mais je n'en ai aucune envie, protesta le colonel. Je ne vais pas marcher comme ça. Vous avez pu jouer ce jeu pendant des années, mais c'est fini.

— C'est bien mon avis aussi, répliqua Iron. Vous ne savez rien, hors de votre propre domaine. Votre compétence pour les affaires d'Orient n'est pas discutable, mais il faudra bien vous rendre compte que les services d'Etat méprisent trop tout système de liaison.

Le colonel Forest parut troublé :

— Je ne sais plus que croire, dit-il. Il est arrivé ici les choses les plus extraordinaires. Helgar, Bomgoffi et Le Noir ont disparu et Mrs. Gruyter aussi. Personne ne sait quand.

— Je le sais, dit Fleetwood Iron et l'inspecteur aussi.

L'inspecteur Woam demanda :

1. *Military Intelligence.*

— Est-ce que je lui dis tout, Monsieur?

— Peut-être vaut-il mieux, en effet, que ce soit vous qui le disiez, répondit Iron.

— Mr. Helgar, Mr. Bomgoffi et Mr. Le Noir ont été arrêtés cet après-midi, nous déclara l'inspecteur Woam.

— Arrêtés, s'écria le colonel Forest. Et pourquoi?

Iron sourit.

— Précisément pour le crime que vous m'imputiez, colonel Forest, dit-il. Ne vous formalisez pas. Je reconnais que les choses étaient un peu confuses.

— Un instant, demandai-je. Je ne sais ce dont vous parlez et je n'y comprends vraiment rien.

— Le contraire m'étonnerait, répondit Iron.

— Mais Mrs. Gruyter a disparu aussi, dit le colonel Forest. L'a-t-on arrêtée?

— Oh! non. Elle a disparu, simplement, lui dit Fleetwood Iron.

— Mais enfin, Iron, que voulez-vous dire?

— Simplement qu'elle a disparu. C'est très bien, Forest. Nous savions qu'elle disparaîtrait. Tout cela s'est fait conformément au plan. Helgar, Bomgoffi et Le Noir ont été arrêtés. Et il ne reste que deux ou trois choses à éclaircir pour que nous en ayons terminé.

— « Nous? » s'écria le colonel Forest. Que voulez-vous dire, « nous »?

— Oh! mon Dieu, expliqua Iron : Je dois, peut-être, vous informer que j'ai pris cette affaire en main dès le début, que la police locale, ainsi qu'un ou deux assistants que m'avait donnés Scotland Yard, travaillaient sous mes ordres. Je suis chargé de la surveillance de Frindon Hall et, il y a deux ans que je m'en occupe. Il y a un certain service, un service qui... enfin laissons cela; il se trouve que j'étais, ici, son délégué.

— Mais, Monsieur, saviez-vous qui j'étais? demanda le colonel Forest.

Iron répondit de sa voix la plus agréable :

— Certainement. Un des cerveaux de la M. I. Et il a été heureux que vous n'ayiez pas su qui j'étais, moi. Je me suis servi de vous pour embrouiller les choses. Vous avez, chaque fois, admirablement détourné les soupçons et cela m'a aidé plus que je ne saurais dire. Je compte mettre en relief vos services dans mon rapport.

— Qu'est devenue Miss Haven? demandai-je.

— Ah, oui, j'oubliais, dit Iron. Elle a été arrêtée avec les autres.

— Comment! s'écria le colonel.

Fleetwood Iron hocha plusieurs fois la tête et dit : C'était nécessaire.

— Je ne sais pas ce que nous ferons à son sujet et s'il faudra lui imputer...

— Lui imputer quoi? demanda le colonel Forest.

— Eh bien le meurtre de Rafferty, expliqua Iron.

CHAPITRE XXXI

L'enquête sur la mort du capitaine Rafferty eut lieu le mercredi matin.

J'avais passé la nuit à Frindon Hall, la police occupait la maison. Bien que j'aie répondu moi-même à d'innombrables questions et me fus expliqué sur mes quarante-et-un points avec l'inspecteur Woam et Iron, j'étais toujours sous le coup de la stupéfaction. Et je ne laissai pas de me trouver fort embarrassé devant Iron. Avoir pris ce gentleman si distingué, à l'esprit si pénétrant pour un bandit international! Rien ne pouvait excuser pareille gaffe!

Il me donna très aimablement quelques explications au petit déjeuner, avant de se rendre à l'enquête.

— Je me sens obligé de vous donner des éclaircissements, monsieur Vincey, dit-il et je vous expliquerai tout ce soir. En attendant, je vous demande, quand vous témoignerez à l'enquête, de ne rien dire en dehors de ce que vous savez du capitaine Rafferty. Le colonel Sinclair Forest et Mrs. Rafferty témoigneront évidemment ainsi que l'inspecteur Cantor et le sergent Grills.

— Je ne puis croire que vous accusiez sérieusement Miss Haven, demandai-je.

— Vous verrez, répliqua-t-il. Et, d'ailleurs, son nom n'est pas Sylvia Haven. Peu importe son vrai nom, mais elle n'est pas la séduisante jeune fille de vingt-cinq ans qui pose pour être la fille de Sir Gresley Haven. Elle a trente-six ans. Elle a eu une carrière à laquelle, pour de bonnes raisons, s'est intéressée la police de ce pays et celle des Etats-Unis, il y a dix-huit ans, quand elle a disparu. Sir Gresley Haven vivait à Frindon Hall depuis sept ans. Elle n'est pas sa fille. Il l'a adoptée quand il a découvert combien brillamment et avec charme elle cumulait les qualités de secrétaire particulière et de maîtresse de maison. On croyait que Sir Gresley s'était marié il y a longtemps, en Amérique et que sa femme était morte. Il expliquait que Sylvia avait été élevée à l'étranger, en laissant entendre que c'était à Paris. Où s'étaient-ils rencontrés, je n'en sais rien.

Leur association était une pure question d'affaires; mais Sylvia est une créature sauvagement passionnée qui a eu une série d'aventures avec toutes sortes de gens et en particulier avec Bomgoffi qui était sa dernière conquête.

— Bomgoffi? m'écriai-je. Il me faisait l'effet d'un étranger peu intéressant.

— Sylvia était, je viens de vous le dire, une créature passionnée.

— Tout de même, c'était une lady, monsieur Iron. On ne peut pas s'y tromper.

— Oh! sans doute. Elle est distinguée, je le reconnais. Elle a été très bien élevée. Mais Bomgoffi est le type du héros de cinéma. De tels hommes sont experts en matière de séduction. Mais, au bout de quelque temps Sylvia découvrit que Bomgoffi s'intéressait à une autre femme. Le résultat de sa découverte faillit vous être fatal. Sylvia qui est une personne fort agréable à regarder quand elle sourit devient hideuse quand elle est enragée. Je n'aurais jamais cru qu'une figure féminine put changer, à ce point, sous l'influence de la haine, et elle semble presque irresponsable dès que la jalousie s'éveille. Elle avait surpris un rendez-vous entre Bomgoffi et Mrs. Rafferty à la première heure du matin. Il y a un petit pavillon d'été, non loin de mes fouilles et c'est là qu'ils s'étaient donné rendez-vous. Mais vous les avez dérangés. Bomgoffi vous rencontra dans le brouillard et vous dirigea vers mes tranchées pour vous éloigner. Il ne savait pas que Sylvia l'avait suivi et s'était embusquée derrière la haie. Vous êtes donc arrivé le premier et, folle de rage, elle vous prit pour Bomgoffi et tira sur vous. Il fallait qu'elle eut oublié toute prudence, car il s'agissait de bien d'autre chose que de son amour-propre froissé, le moindre incident à Frindon Hall pouvant mettre en déroute les plans si laborieusement échafaudés par Sir Gresley pendant des années. Mais je vous expliquerai cela ce soir.

Personne, en dehors de moi, ne sut rien de l'attentat dont vous aviez été l'objet et je tenais beaucoup à ne pas l'ébruiter. Cependant, quand vous en avez parlé samedi à l'arrivée de la police, Sylvia se rendit compte de son erreur en reconnaissant votre voix et se demanda les raisons de votre silence. 'Elle commença à soupçonner que vous étiez réellement ce que vous vous imaginiez être, un Agent fédéral américain. Mais venons-en, maintenant, au meurtre du capitaine Rafferty. C'est Sylvia qui décida le meurtre. Elle s'arrangea pour tirer, elle-même, sur le capitaine Rafferty, et elle arrangea cela avec les autres partenaires de ce que je continuerai, pour le moment, d'appeler le groupe du Sydabeer.

— Oui, mais qu'est-ce que c'était que ce groupe?

— Je vous l'expliquerai plus tard. Elle les convainquit que le capitaine Rafferty en savait trop long car il avait imprudemment essayé de les faire chanter, elle et Sir Gresley. Rafferty se rendait compte qu'il se passait quelque chose d'anormal; il ne savait pas trop ce que c'était, mais il affectait de le savoir, et faisait des allusions dangereuses. Ils décidèrent de s'en débarrasser. J'ai l'impression qu'ils étaient tous nerveux, dimanche soir. Sylvia persuada, à Mrs. Rafferty, d'accompagner les chasseurs, le lundi matin, car, en son absence, le plan ne pouvait réussir. Tout se passa à merveille pour elle. Elle tua le capitaine avec un revolver muni d'un « silencieux ». Personne ne la vit. De plus, elle avait décidé de laisser tomber par terre, près de la scène du meurtre, le revolver du capitaine Rafferty, qu'elle avait volé dans

la chambre de celui-ci : elle avait tout prévu; il manquait une cartouche et le canon de l'arme portait la trace d'un coup de feu. Elle le plaça de façon à suggérer qu'on l'avait jeté à la hâte, mais elle commit une erreur fatale. Au lieu de ce revolver qui devait accuser, sans discussion possible, la femme de la victime, elle se trompa et mit son propre revolver. Pareille erreur semble incroyable, monsieur Vincey, mais cela se rencontre à chaque instant dans les affaires criminelles.

Elle ne s'aperçut pas de son erreur avant l'arrivée de la police : alors, elle s'attacha aux pas de l'inspecteur et du sergent. Elle alla, soi-disant se promener une grosse canne à la main et guetta le moment où le sergent Grills s'écarta de l'inspecteur Cantor. Alors, lorsque, ainsi qu'elle s'y attendait, l'inspecteur en examinant le lieu de la scène, découvrit le revolver, elle s'avança derrière lui et le frappa de son bâton.

Voilà brièvement l'accusation que nous pouvons formuler contre Sylvia Haven; il est probable que nous ne l'inculperons pas d'autre chose, car ce crime suffira à détourner l'attention publique. Les autres griefs, beaucoup plus graves, demandent à être traités par d'autres méthodes.

Il s'arrêta, consulta sa montre, et dit :

— Il faut maintenant vous rendre à l'enquête. Voulez-vous venir avec moi dans l'auto de la police?

Et, avant la fin de la matinée, je dus subir le discours du coroner, un respectable gentleman entre deux âges.

Il flétrit éloquemment cette fille d'un vieux gentleman anglais, dont la conduite déplorable avait, sans aucun doute, contribué à la mort de son père et qui avait pu commettre le crime le plus noir.

Un verdict de meurtre volontaire fut rendu contre Sylvia et elle fut emmenée par la police. J'aperçus sa figure au moment où elle passait sous le feu des caméras. Elle était crispée, agressive et hideuse de rage; mais ses yeux bruns étaient ceux d'une enfant terrifiée.

CHAPITRE XXXII

Iron habitait un petite maison confortable à environ un mille à l'ouest de la bordure du parc de Frindon Hall. La maison était remplie de livres. Il y en avait contre tous les murs, même dans la salle à manger où nous fîmes, le soir, un excellent dîner.

Après le dîner, nous nous installâmes dans le cabinet de travail, devant un bon feu et un porto vraiment tout à fait intéressant.

— Nous aurons le café tout à l'heure dit Iron. En attendant, je vais

tâcher de satisfaire votre légitime curiosité en ce qui concerne Frindon Hall. Mais je dois vous demander, tout d'abord, la promesse de ne rien laisser transpirer de ces événements. Quand le crime touche aux intérêts essentiels de la nation et même du monde entier, on ne doit offrir au public qu'un compte rendu soigneusement étudié.

— Je n'abuserai pas de vos confidences, promis-je.

— Nous pèserons ce que nous pouvons faire connaître. Par bonheur, votre présence à Frindon Hall a simplifié un problème difficile et délicat. Avec votre aide, nous pourrons éviter de faire état de certains rouages de notre organisation qu'il est de l'intérêt national de tenir secret. Je vais vous demander quelque chose de très spécial. Je vous demande — les autorités vous demandent — de prendre sur vous tout le mérite d'avoir déjoué un plan qui constituait un grand danger pour l'Etat.

C'était énigmatique.

— Quel était ce danger, demandai-je et comment l'ai-je détourné?

— Le danger était de nature secrète; mais je crois que nous devrons le révéler au public, dit-il. Ce que nous ne voulons pas révéler, ce sont les méthodes que nos agents doivent employer pour parer aux dangers de cette sorte. Il sourit : — Nous ne serions pas fâchés non plus d'éviter de donner de la publicité à la déplorable confusion résultant du manque de liaison entre les divers services. Votre présence à Frindon, et votre active intervention peuvent être ainsi tournés à notre avantage, ainsi qu'au vôtre.

— J'avoue que je ne suis pas bien sûr de vous suivre.

— Laissez-moi continuer. Vous, un agent de publicité, vous êtes invité, à Frindon, par Sir Gresley Haven pour étudier un plan de publicité en vue de la diffusion d'un produit nouveau, une boisson appelée Sydabeer. Vous n'aviez aucun doute sur la nature de ce problème.

— Non, le Sydabeer me semble encore une bonne affaire. Ce produit était vendable. Je crois même qu'il se serait très bien vendu, pourvu que son prix ait été abordable. Il fallait trouver une bouteille de forme amusante et soigner une présentation originale qui le différenciât nettement des produits analogues. Mais, je m'excuse, le Sydabeer ne vous intéresse pas.

— Au contraire, votre opinion autorisée m'intéresse beaucoup, car cela me donne la certitude que la compagnie du Sydabeer pouvait se présenter au public comme une affaire normale. C'était un plan brillant et mortellement dangereux pour notre pays? Je ne sais si vous commencez à soupçonner le lien existant entre le plan de publicité pour le Sydabeer sur le marché international et les événements survenus à Frindon. Croyez-moi, il y a un lien étroit. Je pense que le problème doit vous paraître moins obscur.

— J'ai peur que non, monsieur Iron. N'étant pas un détective, je ne suis pas en état de débrouiller ce chaos.

— Peut-être, si je commençais par vous raconter l'histoire de Sir

Gresley Haven, cela simplifierait-il les choses. C'était un homme qui avait rendu de réels services. Il fut décoré durant la guerre. Puis, il gagna un titre de Baronnet en raison de sa conduite pendant la grève générale. Après cela, il se lança dans de grandes spéculations financières. Il réussit très bien jusqu'en 1930, où ce fut la catastrophe. Il était engagé à fond dans diverses affaires qui, toutes, firent faillite. Quelques-unes n'étaient pas à l'abri de toute critique, mais il était resté dans les limites du Code. Il avait une organisation internationale pour le renseigner sur les possibilités des divers marchés. Comme vous le savez, c'est une époque où le marché international se trouva paralysé.

Cependant, il restait une forme de trafic international qui continuait à prospérer et que favorisait la regrettable situation mondiale et Sir Gresley s'y jeta à fond. Ce fut peu de temps après qu'il eut débuté dans cette voie, qu'on jugea opportun en haut lieu de surveiller Frindon Hall ainsi que tous les visiteurs de Sir Gresley. Et c'est dans ce but que je suis venu m'installer ici; il se passa beaucoup de temps avant que je puisse rien découvrir et, dans l'intervalle, la M. I. était intervenue de sa propre initiative et avait compliqué les choses. C'est ainsi que le colonel Forest était entré en scène comme observateur local. Mais j'anticipe sur les faits. Le genre de trafic auquel se livrait Sir Gresley était aussi lucratif que dangereux. C'était un marché international d'échange et de vente de renseignements sur les armements secrets. Avec un homme doué d'esprit méthodique et ayant à sa disposition une organisation internationale, vous concevez qu'il était possible de créer un véritable trust des secrets volés et de les vendre au plus haut prix. Il y fallait du doigté. Par exemple, la formule d'un gaz, inventé par des chimistes américains, était vendue en Allemagne et les plans d'un nouveau sous-marin, volés en Allemagne, étaient offerts aux Etats-Unis.

Certains pays, au lieu d'entretenir directement des espions, trouvaient plus commode de s'adresser à Sir Gresley. Les difficultés commencèrent quand les grandes puissances commencèrent à intensifier leurs propres services de renseignements et que leurs agents s'aperçurent que leur seul moyen d'agir efficacement était de se présenter comme agent de Sir Gresley. Bien que Bomgoffi, Helgar, Le Noir et Sylvia Haven eussent agi comme intermédiaires entre Sir Gresley et certains gouvernements étrangers, ils étaient, en même temps, employés comme agents secrets par ces mêmes gouvernements.

Sir Gresley ayant rétabli ses affaires, en était venu à souhaiter revenir à des opérations commerciales plus avouables. Il eut l'idée de mettre ses autres activités à couvert sous la façade d'une opération commerciale parfaitement honnête et régulière et, ayant acquis les brevets d'invention du Sydabeer, il songa à fonder une société internationale pour son exploitation.

Il y travailla avec acharnement et mit sur pied une première organisation qui, ainsi que vous le savez, devait ensuite rayonner sur les

différents marchés. Et il comptait sur de substantiels bénéfices. Il était, je crois, hanté par la crainte de quelque surprise de la part de la police. C'est pourquoi il avait, à tout hasard, déposé ce gaz lacrymatoire dans ce vase, de façon à pouvoir parer à un raid. C'est aussi l'explication de sa crainte de la publicité et de l'application qu'il mettait à vouloir une existence tranquille.

Le pauvre diable ne s'était jamais rendu compte que ses propres agents jouaient double jeu. Le pot aux roses se découvrit quand trois agents se trouvèrent confrontés avec des documents secrets provenant d'Allemagne, de Russie et de France, étalés sur la table et que Sir Gresley commença à discuter la façon d'en tirer les plus hauts prix. Le résultat fut désastreux. La présence de la police empêcha seule qu'il ne fût mis à mort par ses associés, mais l'émotion le tua. Nous arrêtâmes Le Noir, Von Helgar et Bomgoffi quelques minutes après sa mort.

— Je puis ajouter que tous les secrets dont il s'agit sont naturellement tombés entre nos mains et nous informerons les gouvernements intéressés de cette regrettable affaire en leur retournant les documents qui les intéressent. Je suis sûr qu'éclairé par ces renseignements, vous ne verrez pas d'objection à ce qu'on vous attribue la découverte de ce complot destiné à voler, à la Grande-Bretagne, les plus précieux secrets de son réarmement.

— Je dois vous paraître stupide, dis-je, mais il me semble qu'on ne vous a rien volé du tout.

— Parfaitement exact. Mais personne ne le sait, excepté nous. Chacun, en somme, pourra suspecter son voisin d'avoir profité de la traditionnelle négligence de l'Angleterre. Monsieur Vincey, voulez-vous consentir à devenir, pour un moment, l'homme le plus populaire de ce pays?

— Monsieur Iron, dis-je après un long silence, vous ne m'avez dit que la moitié de l'histoire.

— Vous allez voir que tous les détails concordent. Par exemple, cet avion. Vous avez frôlé, de près, la vérité dans vos conjectures. Vous vous rappelez, vous avez dit à Sylvia Haven qu'il s'agissait de transporter une cargaison de stupéfiants; en réalité, l'avion était chargé de documents; dans le cas qui nous intéresse, il n'en transportait pas et il n'a jamais rejoint le continent. Certaines unités spéciales de la flotte se livraient à des exercices de nuit. Ils étaient prévenus, l'avion a été abattu. C'étaient Helgar et Le Noir qui leur avaient fait les signaux pour l'atterrissage. Carrington qui est un de nos meilleurs agents secrets...

— Comment, m'écriai-je. L'intendant!

— Carrington les avait suivis et fit des signaux pour indiquer le moment exact du départ de l'avion et sa direction. Ces signaux étaient reçus par Mrs. Gruyter.

— Mais, mais, balbutiai-je, n'était-elle pas un agent hollandais.

— Je vous expliquerai le cas de Mrs. Gruyter dans un moment.

Carrington, malheureusement, fut aperçu par Helgar qui tira sur lui avec un revolver muni d'un « silencieux ». Vous lui avez certainement sauvé la vie, car il était en train de perdre tout son sang et il n'avait pas la force de se traîner ni d'appeler au secours. Rien que pour cela, nous vous devons une grande reconnaissance.

Nous avions installé dans la chambre de Mrs. Gruyter, un appareil de radio avec une antenne qu'on pouvait, à volonté, dresser dans la cheminée, ce qui permettait d'envoyer des messages à l'Amirauté. C'est, de cette façon, que l'avion fut repéré. Par un malencontreux hasard, le samedi soir, le bruit de l'émission fut entendu par vous, Miss Haven, Le Noir et Von Helgar et je dus user de mon autorité scientifique pour vous orienter vers une explication fausse.

— Pour une fois, dis-je, j'ai fait œuvre de détective, monsieur Iron. Et je me rappelle la stupéfaction de Sylvia quand je lui expliquai qu'il ne pouvait s'agir que d'un appel de morse, parce que les perce-bois ne font pas de bruit en novembre.

— Exact. Maintenant, à Mrs. Gruyter. Son véritable nom est le lieutenant Alfred Favre Simple.

Je fus éberlué.

— Vous voulez dire, dis-je, que cette grosse dame ridicule est un officier.

Fleetwood Iron eut un geste affimatif.

— Certainement, répliqua-t-il. Notre Intelligence Service de la section navale est remarquable. Il est seulement fâcheux qu'il ait l'habitude d'agir de façon si indépendante, car c'est seulement, quinze jours avant votre arrivée, que j'ai été avisé de la véritable identité de Mrs. Gruyter.

Aussitôt que nous l'avons su, nous avons pu mettre Carrington à son service.

Quant au fait que le colonel Sinclair Forest représentait la M. I. cela ne m'a été révélé d'une façon positive qu'au moment où il donna à l'inspecteur Woam l'ordre de m'arrêter. Notre pays n'est pas doué pour la coordination. Je n'ai pas connaissance que le colonel Forest ait rien découvert qui ait la moindre importance, sauf le fait que j'étais le cerveau directeur de toute cette organisation d'espionnage international. C'est ainsi que le colonel Forest a contribué au salut de l'empire. Il avait pourtant eu de grands succès aux Indes. Beaucoup d'autres sont dans le même cas.

Ce que le colonel Forest n'arriva pas à découvrir ni le lieutenant Simple, non plus, c'était le sort d'un de nos agents qui s'était fait inviter à Frindon Hall, il y a environ un an et qui avait mystérieusement disparu. Nous avions fait une enquête secrète qui était restée sans résultats. Au cours de mes fouilles, je découvris le corps. Il avait été enterré près de l'endroit où je creusai une tranchée. Son crâne avait été défoncé. Nous avons pu l'identifier.

Or, il se trouve que je suis réellement archéologue de profession. Ce n'est pas un prétexte pour couvrir mon activité secrète. J'avais

prospecté, beaucoup d'endroits dans le voisinage et celui qui s'était révélé le plus intéressant était justement celui que vous avez visité. Me rappelant la mort de notre agent et, pour voir la réaction des divers hôtes de Sir Gresley, je me procurai un squelette récent provenant d'un hôpital. Je brisai le crâne. Je prétendis l'avoir déterré et j'avais soin de montrer la fosse où notre agent avait été enterré.

Il est vrai que j'avais aussi trouvé un squelette beaucoup plus ancien, dont le crâne avait été également brisé, celui que je vous ai montré la seconde fois. Ma découverte datait de plusieurs mois. Quand il arrivait des hôtes nouveaux, je montrais le nouveau squelette aux visiteurs, prétendant qu'il s'agissait de l'ancien.

— J'avoue, que je n'étais pas arrivé à me faire une opinion sur vous. Certainement, j'avais fait prendre des renseignements sur vos antécédents et vous paraissiez bien être ce que vous disiez.

Fleetwood Iron se mit à rire.

— Mon cher monsieur Vincey, continua-t-il. Vous ne vous doutez pas du tour pendable que vous avait joué votre mémoire. Quand vous avez pris le caractère de Sam Rivers, vous avez fait tout ce que vous avez pu pour vous comporter comme un détective américain. Vous y avez admirablement réussi. Dès samedi soir, il n'y avait personne, à part Sir Gresley, qui ne vous soupçonnât pas d'être un agent fédéral. Moi-même, j'étais indécis. Helgar, comme vous le savez, vous soupçonna, dès le vendredi soir, et aurait voulu vous mettre à l'épreuve tout de suite.

— Comment avez-vous pu remplacer le vieux squelette par le nouveau?

— Tout à fait simplement. Le travail des fouilles était confié à des membres de la police, n'appartenant pas au district. C'étaient des ouvriers excellents et qui s'intéressaient passionnément aux fouilles. Il soupira : — Je suppose que maintenant, il va me falloir de nouveau employer une main-d'œuvre grossière et illettrée. Il continua : — Me présenter comme antiquaire à mon bon voisin, Sir Gresley et à son entourage n'était pas difficile, puisque je suis membre de la Société des Antiquaires et m'occupe, depuis des années, de l'exploration des vestiges anglo-romains. Et maintenant, monsieur Vincey, y a-t-il d'autres points à éclaircir pour vous?

— Je suis encore tellement sous le coup de l'étonnement que je m'attache peut-être à des choses sans importance. Mais j'aimerais savoir qui m'a donné le coup sur la tête et m'a ligoté dans l'appartement de Sylvia.

— C'est probablement Le Noir. Je ne crois pas que Sylvia ait su qu'il se cachait chez elle. Ils se méfiaient l'un de l'autre.

— Et qui était l'homme que j'ai enjambé sur le balcon en sortant de chez Bomgoffi?

— C'était Helgar. Il cherchait à savoir quel marché Le Noir venait proposer à Bomgoffi.

— Et qui donc a pris le revolver dans le tiroir de Sir Gresley?

— Carrington, comme vous l'aviez justement supposé. Nous avons cherché les empreintes digitales et trouvé les vôtres.

— Je présume que c'est vous qui avez fait transmettre des instructions à l'inspecteur Cantor et au sergent Grills pour leur recommander de ne pas pousser l'enquête.

— Oui. Avez-vous autre chose à me demander?

Je ne trouvai plus rien. Une jeune servante vint nous apporter le café à ce moment et Iron m'offrit un cigare. Il s'étendit dans un fauteuil et nous fumâmes un moment en silence. Puis il reprit la parole.

— Maintenant, je reviens à ma proposition. J'ai mon opinion sur le manque de coordination entre les différents services de contre-espionnage. J'attache une grande importance à ce que l'attention du public se porte avant tout sur le meurtre du capitaine Rafferty et sur le drame d'une fille de baronnet convaincue d'un crime et exécutée.

— Le crime n'est pas encore prouvé, fis-je observer.

— Il le sera. C'est une de ces rencontres où la politique et la justice réclament la même victime. Mais quelque chose peut filtrer au sujet de l'organisation secrète de Haven et nous sommes décidés à l'empêcher.

Il toussa et parut un peu embarrassé :

— Je ne vous cacherai pas que l'on est disposé, en haut lieu, à reconnaître le service que nous vous demandons. Je suis persuadé qu'il ne s'agit de rien moins que d'un brevet de chevalerie. On vous demande simplement de l'accepter et de sauver ainsi la face en prenant sur vous tout le mérite des découvertes qui ont entraîné l'arrestation de ces bandits.

— Mais, je ne puis honnêtement affirmer pareille chose.

— Sans vouloir en rien vous offenser, laissez-moi vous dire que je m'étonne de voir un homme de votre profession hésiter à accepter de se faire aussi belle une publicité.

— Mais, protestai-je, j'aurai l'air ridicule.

— Il me semble, dit Iron, que vous avez seulement deux façons de paraître ridicule. Ou bien, vous pouvez laisser savoir que vous avez perdu temporairement votre mémoire. Et cela est un peu ridicule lorsqu'on apprend que vous vous croyiez devenu l'incarnation d'un détective, héros de romans et un G. Man de première classe. Cette méprise a de quoi vous causer un sérieux préjudice.

L'autre solution au contraire, celle que j'ai mise en avant, est à la fois respectable et agréable. Vous allez devenir une sorte de héros populaire. Le chef d'une entreprise de publicité va rendre visite à un important client, il découvre des choses suspectes, fait une enquête et découvre un complot qui, en cas de succès, aurait ébranlé l'Empire jusque dans ses fondations? Et, par-dessus le marché, en agissant ainsi vous rendrez un réel service à ce pays en acceptant. Il s'agit de maintenir la réputation de notre service secret.

Ni Bomgoffi, ni Le Noir, ni Von Helgar ne seront là, pour renseigner leurs pays respectifs sur la vraie nature des événements qui se sont produits à Frindon Hall.

— Que vont-ils devenir?

— Quoiqu'il leur arrive, vous pouvez être assuré qu'aucune protestation ne se produira de la part de leurs gouvernements. C'est le risque des agents secrets. Ils sont toujours désavoués s'ils se font prendre.

Le système a ses avantages; il nous permet d'éliminer les agents étrangers sans bruit. Cela nous permet, aussi, de nous débarrasser de ceux de nos agents dont avons à nous plaindre. Nous n'avons pas à entreprendre la tâche harassante de leur faire un procès. Ils disparaissent quelque part à l'étranger. On n'entend plus parler d'eux. C'est précisément ce qui va arriver pour Helgar, Le Noir et Bomgoffi. Ils disparaîtront. Je ne puis pas m'expliquer davantage.

— C'est égal, dis-je. Je pensais avoir repris pied dans le monde réel et être sorti de ce monde fantastique de mélodrame et de roman et voilà que vous voulez m'y replonger. Je n'aurais jamais imaginé que des choses semblables fussent possibles en Angleterre de nos jours.

— Elles le sont malheureusement, dit gravement Fleetwood Iron. Voulez-vous décidément aider les gens qui assurent dans l'ombre la sécurité de l'Angleterre? Est-ce trop vous demander que d'accepter l'hommage de la reconnaissance publique pour faciliter leur tâche?

— C'est une bonne façon d'enterrer Sam Rivers, répondis-je; et je crois que Jane ne sera pas fâchée de devenir Lady Vincey.

FIN

DES VESSIES POUR DES LANTERNES

nouvelle de G. K. CHESTERTON,
traduite de l'anglais par M. B. Endrèbe.

Résumé de la première partie parue dans le N° 22 du *Yard :*

Le grand détective, le Dr Adrian Hyde charge ses assistants John Brandon et Walter Weir de faire le jour sur l'assassinat de Melchior Morse, dont l'œuvre sociale est connue du monde entier. Le soir précédent, les deux assistants ont surpris un troublant dialogue, dans le parc de la villa de Morse, entre le secrétaire de Morse et l'avoué : « Vous rappelez-vous exactement ce que vous avez dit » a demandé le secrétaire : « Oui je lui ai dit qu'il méritait d'être tué! »

Le lendemain, Weir se cramponna à l'avoué avec un entêtement tout particulier, faisant un nouvel effort pour tirer quelque chose de ce cachotier. Il réfléchissait profondément au peu qu'il en avait appris quand Brandon s'élança vers lui, en proie à une excitation qu'il réussissait tout juste à maîtriser.

— Je suis retourné là-bas! s'écria-t-il. Tu diras, je pense, que je me suis encore enfoncé un peu plus dans la boue et c'est peut-être vrai, mais c'était utile. Cette fois, c'est les deux jeunes gens

que j'ai entendus et je crois entrevoir quelque chose, quoique, Dieu m'est témoin, ce ne soit pas ce que je voudrais. Le secrétaire et la jeune fille sont réellement amoureux l'un de l'autre ou, du moins, ils l'ont été, et, lorsque l'amour fait des siennes, de bien terribles choses peuvent se produire. Ils parlaient de mariage et, naturellement, c'était la jeune fille qui en parlait, et que penses-tu qu'elle disait? « Il m'a objecté que j'étais encore trop jeune. » Il est donc clair que le vieux s'opposait à cette union. C'est, sans doute, à cela que le secrétaire faisait allusion quand il parlait de sa tyrannie.

— Et qu'a répondu le secrétaire quand la jeune fille a eu dit cela?

— C'est là l'étrange chose, et je commence à la trouver plutôt déplaisante. Le jeune homme s'est contenté de répondre, d'un ton quelque peu maussade : « Dans ce cas, il était dans son droit et peut-être cela valait-il mieux. » Elle a protesté : « Comment pouvez-vous dire une chose pareille! » Il est certain que c'était une réflexion bizarre dans la bouche d'un amoureux!

— Qu'en déduis-tu? demanda son ami.

— Connais-tu, tant soit peu, les femmes? dit Brandon. Suppose que le vieux n'ait pas seulement tenté de rompre les fiançailles, mais qu'il y soit effectivement parvenu? Suppose que le jeune homme ait commencé à faiblir, en se demandant si sa fiancée valait qu'il sacrifiât sa situation? La jeune fille aurait pu attendre ou bien s'enfuir avec lui, mais, si elle a cru le perdre, ne penses-tu pas qu'elle a pu se retourner contre le tentateur, avec toute la fureur du désespoir? Je crains que nous ayons eu là l'écho d'un bien déchirante tragédie. Qu'en penses-tu?

Walter Weir étendit ses longues jambes et se leva lentement, tout en garnissant sa pipe et en regardant son ami avec une expression de mélancolie railleuse :

— Non, je ne le crois pas, dit-il, mais c'est, sans doute, parce que je suis extrêmement sceptique. Vois-tu, je n'ai aucune foi en ce travail d'écoute. Je ne pense pas que nous en tirions quelque chose ou, plutôt, je crois que tu en tires trop de choses et que tant de clartés finissent par t'aveugler. Je ne crois pas à cette manie du roman policier de tout déduire d'un rien. Je ne crois pas à ton faible écho d'une grande tragédie. Ce serait

un drame déchirant, sans doute, et qui ferait honneur à ton talent de romancier, car on peut échafauder d'imaginaires intrigues sur une broutille. On peut construire n'importe quoi sur une broutille, sauf la vérité. Mais, dans le cas présent, je ne crois pas qu'il y ait là un seul mot de vrai. Je ne crois pas que le vieux Morse se soit opposé au mariage; je ne crois pas que le jeune homme ait voulu reprendre sa parole; je crois ce jeune couple parfaitement heureux et prêt à se marier demain. Je ne crois pas que l'un quelconque des habitants de cette maison ait eu un motif quelconque de tuer Morse, ni même qu'ils aient la moindre idée de la façon dont il a été tué. Quoi que j'en ai dit, le pauvre limier reprend courage et je crois être le seul à connaître la vérité... J'en ai eu la révélation, comme en un éclair, il y a quelques minutes à peine.

— Eh bien? fit l'autre.

— Oui, j'ai subitement vu clair au moment où tu répétais ces paroles de la jeune fille : « Il m'a objecté que j'étais encore trop jeune. »

Weir tira quelques bouffées de sa pipe et reprit pensivement :

— Le plus étrange, c'est que l'erreur commise par celui qui écoute provient précisément de ce que l'affaire est trop claire. Nous sommes trop certains que les gens disent ce que nous croyons qu'ils disent et nous ne pouvons croire qu'ils veuillent dire ce qu'ils disent en réalité. Ne t'avais-je pas averti de la différence qu'il y a entre *entendre* et *écouter*? Et, parfois, la voix parle trop clairement. Lorsque, par exemple, le jeune Graves, le secrétaire, dit qu'il est las de cette affaire, il entend la chose à la lettre en non par métaphore. Il veut dire qu'il est dégoûté de la profession de Morse parce que cette profession est tyrannique.

— La profession de Morse! Quelle profession? demanda Brandon en ouvrant de grands yeux.

— Notre saint homme de philantrope était un usurier, répondit Weir. Et une tout aussi grande canaille que sa canaille de frère. Voilà le grand fait central qui explique tout. Et c'est bien ce que veut dire la jeune Irlandaise quand elle dit qu'il lui a objecté qu'elle était trop jeune. Il ne s'agissait pas de ses affaires de cœur, mais de quelque petit prêt qu'elle s'effor-

çait d'obtenir du vieillard et qu'il lui refusait en alléguant qu'elle était mineure. Avec beaucoup de bon sens, le fiancé répond que cela vaut peut-être mieux. En quoi il veut dire qu'elle échappe ainsi aux griffes d'un usurier. Et l'immédiate protestation de la jeune fille n'est que la manifestation du privilège par lequel une fougueuse demoiselle s'attend à voir son amoureux approuver toutes les sottises qu'elle dit. Voilà un bel exemple des erreurs commises par l'auditeur ou la faillite de la déduction à partir d'une broutille. Mais, comme je l'ai dit, c'est le métier d'usurier qui donne la clef de tout ce qui se passe dans cette maison. C'est pourquoi tous, même le secrétaire et l'avoué, étouffent l'affaire, par une sorte de fierté familiale, en s'efforçant d'esquiver détectives et journalistes. Or l'assassinat du vieillard risquait fort de paraître dans les journaux. Ils n'avaient donc aucun motif de l'assassiner et ne l'ont pas assassiné.

— Qui donc l'a fait, alors? s'enquit Brandon.

— Ah, voilà! répliqua son ami, d'un ton moins désinvolte qu'à son habitude, en aspirant l'air avec un léger sifflement.

Il s'était assis, les coudes sur les genoux, et sont interlocuteur fut surpris de déceler une certaine tension dans cette nouvelle attitude; on eût dit qu'il s'apprêtait à prendre son élan. Mais Weir se contenta de dire sans aucune affectation :

— Pour répondre à cette question, je crois nécessaire de revenir à la première conversation que nous avons entendue avant d'arriver ici. La toute première.

— Oh, je vois! s'exclama Brandon, et son visage s'éclaira. Tu penses aux paroles prononcées par l'avoué, dans le train.

— Non, répliqua Weir toujours sans bouger, ce n'était qu'une autre allusion au métier d'usurier. L'avoué, naturellement, savait que son client pratiquait l'usure, et il savait que tout usurier fait de nombreuses victimes susceptibles de vouloir sa mort. Il est parfaitement exact qu'il fut tué par une de ses victimes. Mais ce n'est pas des propos de l'avoué que j'entendais parler, et cela pour une raison bien simple.

— Laquelle? s'informa son compagnon.

— Parce que ce ne fut pas la première conversation entendue par nous.

Walter Weir noua ses longues mains osseuses autour de ses genoux et sembla se raidir encore plus, comme en état de transe, mais il continua néanmoins à parler posément :

— Je t'ai dit la morale et l'importance de tout cela : entendre ce que disent les gens et comprendre ce qu'ils veulent dire, deux choses différentes. Et c'est, au cours de la toute première conversation, que nous avons entendu toutes les paroles utiles mais nous en avons ignoré le sens. Cette première conversation, nous ne l'avons pas surprise au clair de lune, cachés dans un jardin, ni sous un portique à écho. Nous l'avons entendue ouvertement, assis à nos bureaux, dans une pièce bien éclairée. Mais nous n'y avons pas comprjs davantage que s'il se fût agi d'un murmure étouffé entendu au fond d'une cave ou au sein d'une forêt.

Weir se leva d'un bond, comme sous l'action d'un ressort bien tendu et se mit à marcher de long en large avec une animation qui ne lui était guère habituelle.

— Voilà, s'écria-t-il, la conversation que nous n'avons réellement pas comprise. Nous l'avons entendue sans en perdre un mot et sans en comprendre davantage. Quels idiots nous avons été! Sourds, muets et imbéciles, assis là comme des souches, et gratifiés d'une véritable représentation théâtrale! Nous étions spécialement autorisés à écouter — tolérés, étiquetés — et malgré cela, nous avons été incapables d'entendre. Il y a dix minutes encore, je ne soupçonnais pas le sens de cette conversation dans un bureau. Terrible conversation et sens terrifiant! La haine, la hideuse peur, la perversité la plus éhontée, l'enfer et la mort s'affrontèrent sans voiles dans ce bureau et nous ne les vîmes point. Un homme y accusa un autre homme d'avoir assassiné et nous n'entendîmes rien!

— Tu veux dire, s'écria Brandon, que le patron accusait le frère d'assassinat?

— Non, rétorqua Weir en lançant sa phrase comme une salve, je veux dire que le frère accusait le patron d'avoir assassiné!

— Le patron!

— Oui.

La voix de Weir s'assourdit subitement :

— Et l'accusation était justifiée. L'assassin du vieux Morse est notre patron, le Dr Adrian Hyde.

— Que veut dire tout cela? demanda Brandon en passant la main dans son épaisse chevelure brune.

— Telle fut notre erreur dès le début, poursuivit l'autre avec calme. Nous n'avons pas réfléchi à *ce que voulait dire tout cela.* Pourquoi le frère poussa-t-il la prudence au point de donner pour preuve une copie de la reproduction de l'empreinte du pied et *non pas l'original?* Pourquoi le Dr Hyde affirma-t-il qu'identifier la silhouette du meurtrier ne serait pas chose facile? Pourquoi nous dit-il, avec un rire sardonique, que le vol commis dans une banque constituerait la clef de l'énigme? Parce que tout cet entretien du client et du spécialiste, ne fut qu'une fiction à nous destinée. Tout le cours pris par l'affaire se trouva déterminé par ce premier événement, par le fait que deux jeunes et inoffensifs détectives furent autorisés à rester dans le bureau. N'as-tu pas pensé toi-même que cet entretien était un peu trop semblable à ceux qui ouvrent tous les récits policiers? Si tu le remémores, phrase par phrase, tu verras que chacune constituait une attaque ou une parade voilée. Ce maître-chanteur d'Alfred vient chez le Dr Hyde, simplement pour l'accuser et l'exploiter. Nous voyant là, il dit : « C'est une affaire confidentielle » (et il voulait dire : « Vous ne tenez sûrement pas à être accusé devant eux »). Le Dr Hyde répondit : « Ce sont mes élèves les plus doués » (et il voulait dire : « Eux présents, il y a moins de risques que vous me fassiez chanter »). Alfred répondit : « Bien, je puis exposer mon affaire, mais pas d'une façon aussi directe » (et il voulait dire : « Je puis vous accuser de façon que vous compreniez, sans qu'ils saisissent quoi que ce soit »). C'est ce qu'il fit. Il jeta ses preuves, comme on jette un pistolet sur la table au cours d'une discussion. Ces preuves semblaient plutôt minces mais, dans le cas de Hyde, elles étaient accablantes. Les chaussures, par exemple, se révélèrent terribles. L'empreinte immense était suffisamment exceptionnelle pour constituer un indice sérieux. De même pour le bout de cigare, car peu de gens peuvent s'offrir le luxe de fumer des cigares de ce prix. Et c'est justement ce qui avait mis Hyde en rapport avec l'usurier, son extravagance. Tu te rends compte de l'argent

qu'il faut pour fumer de pareils cigares à longueur de journée et ne jamais boire que du meilleur champagne d'avant-guerre? Et, bien qu'une silhouette se profilant en noir sur la clarté de la lune soit chose d'apparence assez vague, la haute taille de Hyde et ses épaules très voûtées devaient le faire remarquer. Tu sais comment l'homme ainsi attaqué riposta : « Je vois à votre sourcil gauche que vous êtes déserteur; de ce bouton que vous avez sur le nez, je déduis que vous avez été en prison. » Et que voulait-il dire sinon : « Je vous connais, vous êtes un bandit tout autant que moi... Compromettez-moi et je vous compromettrais. » Puis il prétendit, à la manière de Sherlock Holmes, qu'Alfred avait pillé une banque et c'est en quoi il alla trop loin. Il comptait sur la crédulité inouïe que manifeste la mentalité moderne dès que le mot magique de science est prononcé. Il comptait sur ce travers de notre époque, mais un peu trop pour ce qui me concerne, car c'est alors que je commençai à douter. Un homme peut, à la rigueur, découvrir par déduction scientifique qu'un autre individu a été dans une certaine marine ou bien en prison, mais il ne pourra jamais conclure, sur des apparences, que cet individu a jadis dévalisé *une banque*. C'est tout simplement impossible. Le Dr Hyde savait bien que c'était là son bluff le plus phénoménal et c'est pourquoi il nous a dit, en se moquant, que c'était la clef de l'énigme. C'était vrai et j'ai réussi à mettre la main sur cette clef.

Weir rit tout bas en déposant sa pipe :

— Cette plaisanterie, à propos de son propre bluff, lui ressemble bien : c'est réellement un homme remarquable ou un remarquable démon. Il a un certain sens de l'humour. Tiens, j'ai une idée qui a tout d'un cauchemar, quant à la façon dont il s'y est pris, cette nuit-là, sur les marches du grand escalier. Je pense que s'il a tourné en ridicule la locution journalistique *Quelle main a commis ce crime?* c'est en partie parce qu'il a agi *sans se servir de ses mains*. Je le vois fort bien commettant ce meurtre entièrement à l'aide de ses pieds. Je pense qu'il a renversé le vieil usurier d'un coup de pied et l'a piétiné sur les marches de pierre avec ses monstrueux godillots. Belle scène de clair de lune, n'est-ce pas? Mais — ce qui peut sembler encore pis — je crois qu'il avait, de toute façon, l'habitude de

ménager ses mains, peut-être pour ne pas laisser d'empreintes digitales. Je pense donc qu'il a dû exécuter tout cela, les deux mains dans les poches de son pantalon.

Brandon eut un frisson soudain, puis, se reprenant, il dit d'une voix faible :

— Alors, tu ne crois pas que la science de l'observation...

— Au diable! la science de l'observation! s'exclama Weir. Crois-tu donc encore que ces détectives privés acquièrent leur connaissance des criminels en flairant leur brillantine ou en comptant leurs boutons? Une grande partie d'entre eux font exactement comme Adrian Hyde. Ils connaissent le monde du crime parce qu'ils sont eux-mêmes des demi-criminels, parce qu'ils appartiennent à ce monde corrompu qu'il trahissent en faisant prendre un bandit par un bandit et en prouvant ainsi qu'il n'y a pas d'honneur parmi ces gens-là. Je ne veux point dire qu'il n'y ait pas de détectives honnêtes, mais s'ils le sont, on n'entre pas aussi aisément à leur service que nous sommes entrés au service du distingué Dr Adrian Hyde. Tu me demandais ce que signifie tout cela, eh bien, je vais te le dire : cela signifie que toi et moi, allons balayer les rues ou curer les égoûts; il me semble, en effet, que je prendrais plaisir à faire un travail propre.

UN MYSTÈRE DE CHAMBRE CLOSE

Le 14 février 1911, à Reichenhall, près de Salzbourg, le comte Von Hardegg, colonel en retraite est trouvé mort dans son bureau, percé de trois coups de poignard.

Ce n'était pas un suicide, car deux des blessures étaient placées de telle sorte qu'il était absolument impossible que le comte se les fût portées à lui-même; quant à la troisième, elle avait entraîné une mort immédiate.

D'ailleurs sur le couteau de chasse, auquel il fallait attribuer, sans doute aucun, ces blessures, on ne relevait aucune empreinte du comte mais celles, à demi effacées et bien imprécises d'un inconnu.

Donc un crime : oui, bien sûr; seulement quand le valet de chambre avait découvert le corps de son maître, toutes les issues de la pièce étaient verrouillées de l'intérieur, à l'exception de la porte du cabinet de toilette fermée seulement à clé : c'était par elle que les serviteurs avaient accès à la villa du colonel.

D'élimination en élimination le coupable ne pouvait être qu'un des domestiques.

Mais sans tenir compte qu'ils ne vivaient que de leurs gages et avaient un intérêt majeur à voir vivre longtemps leur maître, ils avaient tous deux un alibi parfait; ils avaient passé la soirée à vingt kilomètres de Reichenhall avec un garde-chasse de leurs amis et l'avaient quitté minuit passé. Or, le médecin légiste était formel. Le colonel était mort au plus tard à 11 heures et demie du soir.

***

On commença par arrêter sur dénonciation anonyme, un ancien soldat du comte, qui, une dizaine d'années auparavant avait proféré des menaces contre son colonel. Déception : c'était une fausse piste.

Alors les enquêteurs reprirent tout à la base, et comme l'impossibilité totale d'un suicide était confirmée par les plus grands médecins, on se rabattit sur les malheureux domestiques, on imagina que le garde-chasse était leur complice, on essaya d'attribuer à l'un d'eux les empreintes du couteau, trop imprécises pour qu'elles pussent vraiment les innocenter. Mais tous les efforts d'imagination furent en définitive prodigués en pure perte, car un jeune homme et une jeune fille finirent par se décider à témoigner que, le soir du crime, ils avaient constamment aperçu, par la fenêtre du garde-chasse, les trois hommes qui bavardaient.

C'est alors, comme dans les romans policiers, lorsque la police officielle a pataugé longtemps, qu'entra en action un détective privé plein d'astuce. Sans rien connaître de l'affaire, que ce qu'en disaient les journaux, il proposa l'explication suivante : l'assassin fut introduit par le comte. Les deux coups de couteau qu'il lui porta n'étaient pas immédiatement mortels. Il prit la fuite. Maintenant, il faut imaginer que le comte voulait sauver son meurtrier. Or il pouvait, en se penchant en arrière verrouiller, sans quitter son fauteuil, la porte par où le détective supposait qu'était parti l'assassin. Puis le colonel s'était lui-même enfoncé dans le cœur le couteau de chasse, le tenant dans un pan de sa robe de chambre afin de n'y pas laisser ses empreintes.

C'était ingénieux, et, en somme, pas impossible.

Restait à trouver un criminel.

Supposant que c'était un homme que le colonel devait beaucoup chérir pour avoir voulu dans de telles circonstances lui sauver la vie, on pensa que ce ne pouvait être que son filleul, le fils du général von Kappl, la seule personne qu'aimât au monde le colonel retraité, misanthrope notoire, mais il fut aussitôt évident que le jeune homme n'avait pu commettre le crime.

Fallait-il donc classer l'affaire? On allait s'y résoudre quand une jeune femme, qui avait été la maîtresse du colonel, se résolut à remettre à la police plusieurs lettres que lui avait confiées le

comte von Hardegg, avec l'ordre de les brûler après sa mort. Elle avait hésité près de six mois à désobéir à son ami.

L'auteur de ces lettres écrivait qu'il savait enfin la vérité, et que le sang versé vengerait le sang versé, et d'écrire ces mots équivalait à une signature, car quarante ans auparavant, le colonel avait tué en duel le lieutenant Frantz von Loebb, avec qui sa femme avait été infidèle. Or, Loebb avait un fils, alcoolique et taré, et qui se dénonça une seconde fois en fuyant les policiers chargés de l'interroger. Or, il n'était pas invraisemblable que le colonel, se sentant coupable vis-à-vis de cet homme dont il avait tué le père, ait cherché à le soustraire à la justice.

Toutefois il est impossible d'avoir sur cette affaire une certitude absolue, n'ayant pas les aveux du criminel, car le fils Loebb réussit si bien à brouiller ses traces qu'il ne fut jamais arrêté.

Peut-être vit-il encore, il aurait aujourd'hui quatre-vingts ans tout juste.

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes, *** Pour lecteurs avertis*

***Le COQ DE MINUIT, par Michel Beauquey (Le Labyrinthe), *S. E. P. E.* Paris.

Sauf les *Mordus* du roman noir, on aimera le *Coq de minuit*. Le principal mérite de l'auteur est d'avoir évité la manière intellectuelle et raisonneuse de beaucoup trop de romanciers, et de présenter les recherches criminelles mêlées aux événements quotidiens. Ainsi le récit gagne en aisance et en agrément. Ce qui contribue aussi à détendre parfois l'atmosphère étouffante de ces enquêtes, c'est que le narrateur, aime une jeune personne Edith mêlée à ce drame (et qui, bien entendu, est innocente). En gros, voici l'histoire. Dans le château de M. Bergali un invité Guinchard, est assassiné. Ce Guinchard est un vilain Monsieur qui vit de chantage et, au fond, il n'a que ce qu'il mérite. Mais le célèbre détective Mazamul découvre que Guinchard a été tué par erreur au lieu et place de Bergali. Une tentative d'empoisonnement sur la personne de ces derniers le prouve amplement. Qui est coupable? A première vue, Edith que Guinchard faisait chanter puis Bergali. Mais Mazamul a vite fait de dénouer cet imbroglio d'une complication inouïe et de trouver le coupable.

J. P.

*MORT D'UN TRAIN, par F.-W. GROFTS (Le Limier), *Albin-Michel*. Prix : 165 francs.

Une histoire d'espionnage qui se passe en Angleterre pendant la dernière guerre. Un train contient du matériel de radar, dont la destruction compromettrait la victoire anglaise. Son voyage

doit-être tenu secret, on le comprend. Il n'est connu que des Ministres composant le Comité de guerre et de trois hautes personnalités. Et, cependant, un train est attaqué, et déraille. Heureusement, il était vide, le train de radar qui avait pris du retard par suite d'avaries ayant été dérouté. C'est évidemment un sabotage. Mais qui soupçonner parmi ces hautes personnalités? L'inspecteur French enquête. Ses recherches vous passionneront. Le difficile était d'enquêter sur le déraillement sans que les coupables le sachent et se cachent. Grâce à divers subterfuges, French, arrive à avoir la preuve du sabotage et le signalement des saboteurs. Et c'est la chasse qui aboutit, on le pense bien, à la destruction du réseau d'espionnage.

Ce livre en dépit de nombreux détails techniques sur l'organisation des chemins de fer — pas ennuyeux d'ailleurs — nous tient en haleine du début à la fin. Mieux même, il est angoissant et si grand est le talent de l'auteur que l'on vit avec intensité la vie de ces hommes qui doivent pour sauver leur pays, réussir à tout prix dans leur mission.

J. P.

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7807.
Dépôt légal n° 93. 3e trimestre 1950.

coup. Il ne veut pas en démordre et son fils aussi est convaincu que son père a été volé. Il veut le venger et faire rendre gorge à Figlia.

Il décide d'aller lui-même, avec un ami, vendre à Figlia deux camions de pommes. Et c'est l'histoire de cette dramatique équipée qui nous est contée dans *les Bas-Fonds de Frisco :* les difficultés du trajet, la rencontre avec Figlia, les manœuvres criminelles de celui-ci et finalement son arrestation, grâce à la généreuse intervention d'une fille qui était à sa solde, mais qui, perdue dans cette pègre, se retrouve en quelque sorte dans les bras de notre sympathique héros.

L'histoire se développe de bout en bout sans accroc, de façon assez attendue; mais par sa gentillesse, sa simplicité, elle finit par rendre un son de vérité, et elle est servie presque constamment par une qualité d'images tout à fait remarquable. Et c'est là qu'il faut chercher la véritable qualité de ce film. Qu'il s'agisse de scènes à plusieurs personnages, le soir aux Halles, qu'il s'agisse de gros plans à l'intérieur, ou dans les camions, l'éclairage donne toujours aux images présentées un maximum d'intensité et d'expression.

Et puis, on sort de là si content de tout le monde, des bons parce qu'ils sont si bons, des méchants parce qu'ils sont si méchants et les demi-méchants parce qu'on sent qu'ils vont devenir si bons! Personne ne reste en rade. Sauf cette chipie de petite fiancée au cœur sec et intéressée, qui n'est pas longue à remettre son chapeau à rubans et à s'éloigner de notre vue en claquant la porte avec des paroles si perfides que nous n'avons aucun regret à la voir passer ainsi à côté du bonheur.

Une excellente distribution où se relève les noms de Richard Conte, Valentina Cortese, Lee J. Cobb, Barbara Lawrence, Jack Oakie, etc..., sert, avec beaucoup de talent, les intentions de l'auteur.

SAMMY

LE YARD

Revue policière mensuelle

publie des œuvres

de Francis **Beeding** — Carter **Dickson** — D. **Hume** — Dorothy **C. Disney** — A. **Derleth** — L. T. **Ford** — Berkeley **Gray** — Mignon **Ebberarth** — M.-B. **Endrèbe** — Cyril **Hare** — Allan **Kennington** — Q. **Patrick** — Earl der **Biggers** — E. S. **Brooks** — Mac **Guire** — Arthur **Chase** — Dorothy **Sayers** — **Chesterton,** etc... etc...

Une sélection des meilleurs policiers.

La Collection la moins chère

60 **frs**

N. M. P. P.